



Claudine Houriet

DES VIES EN CLAIR-OBSCUR

nouvelles



EDITIONS SUR LE HAUT

DES VIES EN CLAIR-OBSCUR

La photo de couverture, ainsi que celle de la page 93, reproduisent en partie, avec l'accord de l'artiste, une photographie de Thomas Jorion tirée de son livre *Veduta* paru aux Éditions La Martinière en 2020.

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2025, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701731-8-2

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

Claudine Houriet

DES VIES EN CLAIR-OBSCUR

nouvelles



Préambule

Sous mes yeux, les reproductions d'art s'animent, souvenirs d'innombrables expositions. Des personnages en sortent, me repèrent, s'approchent, chargés d'un intime message. Ils ont envie d'un autre regard sur eux. J'hésite. Mon imagination les emportera bien loin de ce qu'avaient prévu leurs créateurs. Qu'importe ? L'art permet tous les possibles, toutes les audaces. Ne nous aide-t-il pas à transcender la normalité du quotidien ? À nous délivrer d'un futur improbable ? Laissons jouer les mots, entraînons le lecteur dans une farandole en demi-teintes, tantôt joyeuses, tantôt mélancoliques. Osons l'étincelle, la nostalgie, la folie amoureuse, le regret ravageur. Osons tout !



La chambre blanche (1924) par Marius Borgeaud
huile sur toile, 55 X 46 cm

La chambre blanche

Ici, je suis envié. J'ai continué à vivre ma vie de garçonnet durant quarante ans. Un exploit, une performance, chuchotent les âmes qui me frôlent dans l'au-delà. Certaines d'entre elles ont été aimées autrefois. Mais le temps a peu à peu assourdi le chagrin, lissé la douleur, la rendant acceptable, familière comme un animal de compagnie. Dans les limbes, nous n'existons que par l'acuité du souvenir, sommes à la merci de ceux que nous avons laissés sur terre. Toi, me murmuraient dans un souffle ténu mes compagnons presque invisibles déjà, malgré les ans accumulés, tu restes présent dans le cœur de tes parents. Le matin, leur première pensée est pour toi, ils vaquent à leurs occupations pendant la journée, et tu continues d'être à leur côté. Chaque semaine, ta minuscule tombe est fleurie, les mauvaises herbes arrachées, le marbre du monument caressé de leurs paumes. Ta mère s'essuie les yeux, ton père l'étreint et, blottis l'un contre l'autre, ils t'emportent dans leur quotidien. Jamais encore nous n'avions été témoins d'un tel amour, d'une telle constance dans la fidélité. Nous qui ne sommes plus que des êtres impalpables, oubliés de ceux d'en bas, regardons, ulcérés, tes ébats de gamin intrépide, ta bonne humeur et tes cabrioles désordonnées. Tu n'étais pas un mort comme les autres. Dans ces hauts lieux, tu reflétais simplement celui que tu étais sur terre. Tu gardais la vivacité, le bonheur du petit garçon d'autrefois.

Voilà ce que j'ai entendu pendant des décennies. Au début, leurs lamentations me touchaient, je les plaignais, m'efforçais d'être aimable, attentif à leurs jérémiades. Avec le temps, ils sont devenus assommants. Je me suis mis à les fuir. Ce n'était pas difficile. Le ciel entier était à ma disposition. Et ils se traînaient, indolents, poussifs. Je m'échappais facilement de leur troupeau apathique. Je ne regrettais pas grand-chose de ma vie passée. Mes parents, évidemment. Mes copains de quartier. Mais j'étais si libre désormais. Plus d'injonctions maternelles soucieuses : « Carlo, attention, tu roules trop vite en trottinette ! Regarde bien avant de traverser la route, ne réponds pas aux inconnus, ne monte jamais dans une voiture dont tu ne connais pas le conducteur... » Maman pouvait être tranquille. Aucun danger à l'horizon. Je vivais dans l'insouciance la plus totale. Et mon terrain de jeu était illimité. J'étais resté Carlo, l'enfant chéri, unique rejeton de mes parents. Jusqu'à l'âge de douze ans, tout me réussissait. Brillant à l'école, apprécié de mes camarades, excellent sportif, j'accumulais les dons. En plus (ici, plus besoin de fausse modestie), j'étais un enfant aimable, extraverti, toujours prêt à m'ouvrir à mes semblables. Ravis, mes parents s'émouvaient. J'avais été tellement désiré, je dépassais leurs espérances les plus folles. « Notre petit prince », murmuraient-ils entre eux. Le destin avait été cruel. Ils avaient été comblés douze années durant. Et le bonheur, en trois jours, leur avait été retiré. Une péritonite aiguë avait fait du bel enfant éclatant de santé un gisant pâle et immobile dans son dernier costume neuf. Moi, passé en un instant dans l'éternité, d'abord un peu éberlué,

j'ai rapidement pris mes quartiers. Mon environnement était différent, à dire vrai il me stupéfiait, mais j'avais souvent rêvé d'être explorateur. Cette immensité vierge valait bien d'autres contrées inconnues du globe. Je me sentais en pleine forme, prêt à découvrir tous les mystères, à affronter l'inconnu, à m'élançer devant ce qui m'était offert.

Oui, mes camarades invisibles, vous avez raison. J'ai eu beaucoup de chance. Malgré les décennies, mes parents gardaient vive en eux la flamme, me permettant ainsi de demeurer l'être primesautier que vous connaissez.

Dix ans, vingt ans, trente ans se sont écoulés. Des poussières dans l'éternité. On m'aimait toujours sur terre, on ne parvenait pas à m'oublier, aucun frère, aucune sœur n'avaient agrandi la fratrie. J'étais le seul, l'unique.

Au début de l'été, mes parents regagnaient notre maison de vacances en Bretagne. Celle de mon enfance. Le ballon de foot avec lequel je jouais avant de tomber malade était resté dans un coin de la cuisine. Le soir, je les voyais tourner les pages de l'album familial avec dévotion.

— Regarde-le ! Il mange des crêpes aux pommes chez Madame Le Pape. Il les trouvait si bonnes qu'il en avait fait une indigestion. Te rappelles-tu quand il s'était caché dans l'ancien lit-armoire de la grand-mère ? Il voulait absolument dormir là. C'est qu'il était tête parfois. Il tenait de toi...

— Et ici, à marée basse. Ses barrages, ses canaux, ses châteaux, ses minuscules crabes prisonniers, et l'attaque des chevaliers libérateurs.

— Il pouvait être aussi rêveur. Immobile à regarder monter la marée, cerné sur son îlot, fasciné.

Je continuais à être dans ces hauts lieux un garçon de douze ans, mais mes parents vieillissaient. Les années modifiaient leur apparence, balafrant la fraîcheur de leurs visages. Un implacable processus dont je suivais l'évolution avec stupeur. La peau de maman était douce et appétissante comme un fruit mûr et je la léchais parfois. Elle me repoussait en riant et ses dents étaient si blanches que je lui volais son dentifrice avant de me coucher, sûr qu'il était miraculeux. La mode était aux jupes amples et longues qui ressemblaient à des corolles. Et quand maman me faisait tournoyer avec elle, je me croyais un oiseau prêt à l'envol. Papa, ému, tiraillait sa moustache en nous regardant.

— Chéri, viens donc ! Nous nous amusons tant !

Ma mort prématurée les avait vieillis d'un coup. La nuque de papa s'était courbée pour ne plus jamais se relever. Des cernes bleuissaient désormais les joues de maman et la clarté de ses prunelles s'était ternie. Je me maudissons d'être la cause de leur tristesse, mais comment contrer le destin ? Je n'y pouvais rien. Mon absence était criante dans l'environnement qui avait été le cadre de dix années de vacances lumineuses. La petite maison, grâce à moi, était toujours en effervescence, pleine de désordre, d'appels, de galopades. On s'y poursuivait avec les gosses du coin, ramenant dans la cuisine des kilos de sable, raflant les gâteaux du goûter, faisant fuir mon père excédé par nos cris jusqu'au café du Port. Désormais, le silence avait tout envahi. Le malheur, on le sait, met mal à l'aise. Les gamins n'osaient plus se risquer chez nous, les femmes

évitaient ma mère devant l'étal du poissonnier ou lui adressaient des mots maladroits. Mes parents se replierent sur eux-mêmes, ne vivant que de leurs souvenirs.

Je ne comprenais pas. Si agile d'habitude, aussi léger que les nuages traversés en vitesse, je me sentais depuis quelques semaines un peu gauche, presque pataud. Cela ne me ressemblait pas. Je répétais certains virages audacieux, améliorai une ou deux virevoltes. Et je me rassurai. Je demeurais un excellent acrobate. Ma déficience n'était que passagère. M'accordant une halte, je repérai mes parents qui sortaient de la maison main dans la main pour leur promenade quotidienne. Ému, je passai en revue la cuisine. Depuis mon départ, rien dans son aspect n'avait changé. Brusquement, j'eus un sursaut. Mon ballon. Où était mon ballon de foot ? Il avait disparu. Depuis quarante ans, il avait toujours été là, au coin de l'évier. Comme si l'enfant turbulent allait venir le prendre à l'instant. Qu'en avait fait maman ? Apeuré, je fis le tour des pièces jusqu'au minuscule grenier. Il n'était nulle part. Je m'approchai des maisons voisines, poussai jusqu'au pré en dehors du village où les jeunes continuaient de se réunir. De stupéfaction, je plongeai dans les nues de plusieurs centaines de mètres. Un groupe de gosses tapaient dans mon ballon avec entrain. Maman le leur avait offert.

J'en fus anéanti, comprenant que la velléité de l'oubli se dessinait chez mes parents. Sans qu'ils en aient conscience, l'apaisement avait remplacé le déchirement et le chagrin. Ils m'aimaient toujours, je n'avais aucun doute à ce sujet, mais les années accumulées leur avaient peu à peu apporté le réconfort. Aujourd'hui ils

étaient vieux, attentifs l'un à l'autre, soucieux de leur arthrose, de leur vue déclinante, inquiets devant les mots qui leur échappaient soudain, s'aidant mutuellement dans les tâches quotidiennes. Il y avait longtemps déjà que la vieille Peugeot avait été vendue, que la traversée de la France en musardant était derrière eux. Plus d'églises romanes à dénicher, de détours pour un concert, une exposition, d'hôtel charmant à découvrir sur les bords sublimes de la Loire. Mes parents arrivaient en train à Quimper, étaient ensuite conduits en taxi jusque chez eux. Ils s'écroulaient sur le canapé, exténués par deux jours de voyage. Et il leur fallait presque une semaine pour récupérer. Mais ces deux mois au bord de l'océan seraient la dernière chose à laquelle ils renonceraient. À pas menus, avec force haltes, ils se rendaient jusqu'au rivage pour s'installer sur la terrasse du bar d'autrefois, une pizzeria désormais. Les Italiens qui la tenaient, attentionnés, les accueillaient comme de vieux parents. Et ils restaient devant des menthes à l'eau, regardant défiler les touristes, s'amusant des châteaux de sable des enfants, s'enivrant de l'air vivifiant et du mouvement inlassable des eaux qui les avait fascinés leur vie durant.

Mon existence était menacée, je le pressentais. Si ma présence en eux s'estompait, je ne tarderais pas à devenir moi aussi un pur esprit, semblable aux innombrables défunts que j'avais vus défiler autour de moi. Il fallait me résigner. Rester quarante ans le garçonnet semblable à celui de jadis avait été extraordinaire. Impossible d'exiger davantage. Pourtant, j'avais peine à accepter mon sort. Je demandais un sursis. Rien d'irréalisable. Je me creusais

la tête. Comment raviver mon souvenir ? Détourner mes parents pour quelque temps encore de leurs préoccupations quotidiennes ? Dans mon désarroi, je bousculai ma photo posée sur un guéridon et la rattrapai de justesse. La joie m'inonda. J'avais la solution. Ce soir, au retour de leur promenade, quand ils s'apprêteraient à boire leur café au lait, se changeant dans la chambre à côté, le moment serait idéal. Comme d'habitude, le canotier de papa serait posé sur une chaise, sa canne appuyée au dossier, le chapeau de paille de maman accroché à la patère. La douceur d'une fin d'après-midi napperait d'une lumière laiteuse l'intérieur de la chambre. Alors je ferais tomber ma photo. Le verre se briserait sur le sol et mes parents accourus découvriraient mon portrait au milieu des débris. Ils s'exclameraient d'une même voix, se regardant avec des larmes plein les yeux :

— Carlo ! Notre cher petit Carlo !

Leur émotion durerait un certain temps et j'aurais obtenu un répit.

La femme qui écrit cette histoire se pencha sur la reproduction qui la lui avait inspirée. Une peinture de Marius Borgeaud, *La chambre blanche*, admirée lors de la visite d'une exposition. Une grâce exquise en émanait. Longtemps elle l'avait contemplée, fascinée par la quiétude, le mystère aussi qui l'imprégnait. Où était le couple qui s'installeraient à cette table ? Qui était-il ? Ce tableau était un chef-d'œuvre intimiste. L'harmonie des couleurs était parfaite. Le noir des bols, celui du

ruban du canotier mettait la petite touche profonde, la note grave qui pouvait ouvrir sur le drame. Le rouge décorant le chapeau de paille suspendu se répétait en sourdine sur le sucrier, puis en dégradés se prolongeait dans le ciel vespéral. Une voile lointaine répondait au blanc éclatant du bouquet de muguet. Le peintre avait opposé l'ombre et la clarté avec infiniment de délicatesse et d'élégance. Tout était prêt pour accueillir les maîtres de céans. L'auteure de ces pages s'était permis de les faire entrer dans le tableau.



La Convalescente (1924) par Ferdinand Hodler
huile sur toile, 84 X 99 cm

Celle qui reste

La porte claquai. Il était parti.

Je me savais pâle et amaigrie. La maladie avait failli m'emporter. Lentement, je reprenais des forces. Mario ne s'était pas aperçu de mon état. Il me connaissait assez pour s'interroger. Il n'avait rien vu. De toute façon, j'avais été transparente pour lui comme pour les autres, aussi insignifiante que le papier peint des murs terni par les ans. J'étais la messagère, celle qui faisait le guet, organisait les rendez-vous, mentait à ses parents, aidait sa sœur à descendre de sa fenêtre pour choir dans les bras d'un amoureux. Qui se souciait de mes sentiments, de mes états d'âme ? Autrefois, dans les pièces de Marivaux, j'aurais joué à merveille le rôle de la soubrette. Encore que cette dernière fût souvent piquante à souhait. Objet du désir du maître et du valet. Rien de tel chez moi.

Je regardais à la dérobée l'homme que ma sœur avait laissé au bord du chemin. Jamais il n'avait deviné combien je l'avais aimé. Ceux qui avaient défilé avant lui m'avaient été indifférents. Ou antipathiques. Voire répugnants. Après avoir sermonné ma sœur pendant des années sans résultat, je m'étais résignée à ce qu'elle change sans cesse de partenaire. De son vivant, ma mère levait les bras au ciel.

— Mais qu'avons-nous fait pour avoir dans la famille une telle séductrice ? Je l'ai élevée de la même façon que toi, Lucie. Heureusement, tu as suivi le droit chemin, tu as toujours été une bonne petite.

Pauvre mère. Oui, une bonne petite, retranchée dans sa carapace de douceur, de placidité. Dupant les plus perspicaces. J'avais caché mes sentiments, dissimulé le vide au-dedans de moi. Une personne discrète, équilibrée, disait-on à mon sujet. Pendant longtemps, j'avais été cette personne-là, lisse, sans failles. Et soudain la passion s'était déchaînée en moi. Qui aurait pu deviner mon bouillonnement intérieur ? On me croyait transparente, je n'étais plus que dissimulation et subterfuges. À quatre ans, j'avais assisté, éblouie, à la naissance d'Iris. Parée des grâces dont j'étais dépourvue. Un bébé irrésistible, d'une beauté si confondante que chacun s'extasiait. Une masse blonde de cheveux bouclés, des yeux d'un vert dont la tonalité particulière s'accentuerait, un corps menu déjà gracieux. Je n'en voulais pas à ma famille de m'oublier devant cette merveille. Fascinée par ma cadette, fière de l'admiration qu'elle suscitait, je n'étais pas jalouse et ne le fus jamais. Même au fil des années, quand l'éclat d'Iris s'accentua. Comment reprocher à mon entourage de l'idolâtrer, de lui passer tous ses caprices ? On la choyait en princesse sans s'apercevoir de sa tyrannie. Elle n'était pas hautaine, arrogante ou dédaigneuse, ce qu'on lui aurait volontiers pardonné, elle enjolait grâce à son charme. Souriante, aimable, elle désarmait les plus rétifs, les plus endurcis, réduisant à néant la méchanceté des moins avantageés par la nature. Les filles de sa classe se disputaient pour faire partie de ses intimes. Elle évoluait, souveraine, au milieu d'une cour attentive à ses moindres désirs.

Iris aurait pu perdre de ses attractions à l'adolescence. D'adorables fillettes devenaient parfois quelconques à la

puberté. Mais la bonne fée qui s'était penchée sur son berceau veillait. Elle se transforma en une superbe créature. Les garçons désormais l'entouraient en rangs serrés, se battant pour être celui qui l'accompagnerait au cinéma, lui offrirait un Coca au McDonald. Elle continuait à distribuer les sourires, semblant ignorer les affres d'angoisse et d'espoir qu'elle suscitait. Régnant avec l'indulgence détachée d'une princesse de haut rang.

Et moi, la grande sœur dévouée, je prenais les messages, servais d'alibi, mentais à nos parents, m'inclinais et acquiesçais à tous ses désirs. L'aura enveloppant Iris m'éclairait vaguement, j'existaïs grâce à son prestige, n'étais importante que par mon rôle de subalterne. Je ne m'en offusquais pas, ravie d'être à son service, de lui être nécessaire. Cela suffisait à mon bonheur. Elle me remerciait d'un baiser, me serrait dans ses bras un court instant avant de filer à l'un de ses rendez-vous. La voir heureuse, papillonnant parmi ses admirateurs, aussi belle qu'une actrice de cinéma, m'emplissait de fierté. J'étais l'aînée d'un être que le destin avait comblé. Car, en plus de la beauté, il l'avait dotée d'une intelligence vive. Elle était drôle, rieuse, première de classe dans plusieurs domaines. Ses professeurs étaient-ils sous le charme ? J'avais tendance à le croire parfois. Je la sermonnais. La chance ne lui sourirait pas toujours. Si elle tombait enceinte ? Le mauvais sort nous attend souvent au tournant. Que deviendrait-elle quand les dieux bienveillants se détourneraient d'elle ?

Espiègle, irrésistible, elle se moquait de mes alarmes.

— Je ne suis pas candide, tu le sais bien. Il ne m'arrivera rien de fâcheux, sois sans crainte.

Elle était futée, et je m'étais aperçue à plusieurs reprises qu'elle gardait la tête froide. Maligne, elle s'échappait en riant des bras des soupirants enamourés, de ceux qui exigeaient des serments, un avenir.

— Personne ne prendra ma liberté, assurait-elle.

Son bonheur était de séduire, de séduire uniquement

Iris était un feu follet, d'un égocentrisme total. Avait-elle du cœur, de la sensibilité ? Je me posais la question, perplexe. Ma famille, en la choyant outrageusement, en avait fait un être occupé uniquement de son propre plaisir. Il était trop tard pour la raisonner. Les mots coulaient sur elle sans l'atteindre. La vie était simple, il suffisait de distribuer des sourires, d'enjôler les prétendants. Et quand la situation devenait confuse, que les promesses non tenues, les virevoltes, les serments brisés compliquaient son existence, il y avait son aînée pour repousser les éconduits et les mécontents. Jamais je n'avais refusé de l'aider.

Une seule fois, j'avais hésité. Prête à réaliser que ma sœur profitait de moi sans vergogne. Lors d'une soirée pendant laquelle cette dernière était à nouveau le point de mire, je buvais un thé à l'écart quand un homme s'était assis à ma table. Je l'avais à peine remarqué. Un gaillard robuste, l'air d'un montagnard.

— Je vous ai déjà vue traverser la forêt. Vous aimez la nature n'est-ce pas ?

Je l'avais regardé, stupéfaite. Je n'avais pas l'habitude qu'on me manifeste de l'intérêt.

— J'aime me promener au milieu des arbres. Ils m'apaisent, me donnent de la force.

— Je suis arboriculteur. Si vous le désirez, je pourrais vous montrer en quoi consiste mon travail.

J'avais accepté un rendez-vous, qui m'avait passionnée. Jamais je n'avais été aussi intéressée. Oui, ce domaine-là était susceptible de me détourner de l'unique sujet de mon existence : ma cadette. L'homme me plaisait, un sentiment diffus que je n'avais pas encore éprouvé grandissait en moi. Mais il avait été maladroit.

— Vous êtes une femme intéressante, qu'on a envie d'aimer. Je vous observe depuis des mois. Pourquoi cette sujexion à votre cadette ? Elle se joue de vous, vous êtes son esclave. Elle est frivole, et vous ne l'êtes pas. Elle ne mérite pas votre dévouement.

Je m'étais redressée, outrée. Ainsi, ce qu'il cherchait était le moyen de me détourner d'Iris ? Peu importait le penchant qui naissait en moi, personne ne me ferait oublier que je devais protéger la petite, être là pour elle en toute circonstance. Je m'étais détournée de lui, insensible à ses efforts pour me reconquérir.

Soudain, le grand amour s'était déclaré chez la séductrice de vingt-huit ans. Il s'appelait Mario. Il était beau et paresseux. Une espèce de nonchalance héritée d'une lointaine ascendance antillaise, le rire facile, le corps souple et délié. Ma sœur était sous le charme. Elle avait choisi, je m'inclinai comme d'habitude.

Ils étaient venus s'installer dans la maison familiale. Sans ressources. Lui donnait quelques cours de danse dans la ville proche, Iris secondait parfois les jardinières d'enfants. Les petits l'adoraient, mais elle était incapable de se plier à un horaire régulier. On finit par la renvoyer. Et je subvis aux besoins de la maisonnée par mes travaux de couture et les économies amassées péniblement. Je ne me plaignais pas, nourrie par le

bonheur du couple qui, sans se soucier de ma présence, étalait sa sensualité débridée. Choquée au début par leurs ébats intempestifs, je m'étais mise peu à peu à l'écoute de leur amour. À imaginer les corps entremêlés dans le plaisir. Les cloisons étaient minces, j'entendais tout, suivant avec toujours plus d'intérêt ce qui se passait dans la chambre voisine. La passion était une folie, je m'en rendais compte avec stupeur. Mais quelle aventure extraordinaire ! Quel moyen puissant de s'évader de la routine ! Que signifiait ma petite vie fade à côté d'une telle expérience ? Pendant la journée, je regardais à la dérobée l'amant de ma sœur, qui jusque-là m'avait été indifférent. Ainsi, cet homme avait le pouvoir de l'emmener vers une extase qui lui arrachait des cris de plaisir, la rendait ivre de bonheur ? Rougissante, je détaillais chaque partie de son corps, l'examinais derrière les rideaux quand, torse nu dans la chaleur de l'été, il s'occupait avec désinvolture du jardin. Vite fatigué, il s'étirait, puis s'allongeait à l'ombre du tilleul et s'endormait comme un enfant. Maintenant, je comprenais Iris. Cet homme était un éphète, une sculpture vivante. Il me semblait admirer l'une des photos de mon livre d'histoire grecque.

Je m'épris de lui. Violemment, sans être capable de lutter. Haletante, l'oreille collée à la paroi, j'étais à l'affût de leurs étreintes. De plus en plus souvent, je m'imaginais dans les bras du beau Mario. Je me caressais et mêlais mes gémissements à ceux du couple. Pour la première fois de ma vie, je me mis à jalousser ma sœur. Sans être capable de lutter contre ce sentiment, qui me remplissait de honte. La journée, je m'efforçais de feindre et les amants, trop occupés d'eux-mêmes, ne

s'apercevaient de rien. Ma vie était devenue un enfer. Bientôt je craquerais, me jetterais au cou de mon beau-frère en avouant cet amour insensé. Heureusement, ma sœur décida qu'elle en avait assez de ce patelin perdu. Elle rêvait d'un climat plus doux, d'un bord de mer. Elle dénicherait un emploi de serveuse dans un bar et Mario, qui nageait très bien, celui de garde-bain pendant la période touristique. Ils partirent sans se retourner, me laissant pantelante et dévastée.

Il me fallut du temps pour retrouver le calme. Puis je tombai gravement malade. La vie n'avait plus d'intérêt, je n'avais pas envie de lutter. On me sauva pourtant. Et ma terne existence reprit. Aucune nouvelle des amoureux. Leur bonheur devait être parfait. Parfois, je me rappelais l'arboriculteur. J'aurais pu être heureuse avec lui. Qu'était-il devenu ? Il était sûrement marié, avait une famille, m'avait oubliée.

Et voilà que Mario réapparut. À peine marqué par les ans. Désespéré, quémandant du secours. Iris s'était lassée de lui également. J'aurais dû lui interdire d'entrer. Lui dire qu'à cause de lui ma vie avait été gâchée. Au lieu de cela, je lui avais offert du thé, des biscuits. Et je l'avais écouté déverser sa rancœur, son désespoir. Mais l'aînée ne lui viendrait pas en aide. Elle ne voulait plus entendre parler d'eux. Fatiguée de tout. Qu'on la laisse en paix désormais. J'ouvrais la bouche pour lui demander de partir, quand il me regarda avec plus d'attention.

— Ce châle rouge que tu portes... C'est le sien n'est-ce pas ?

Oui, ma sœur ne l'avait pas emporté. Je m'en couvrais souvent les épaules. Il était moelleux, me tenait chaud,

moi qui avais toujours froid depuis ma maladie.

— Oh ! S'il te plaît, donne-le-moi ! Que j'aie un souvenir d'elle. Il lui allait si bien !

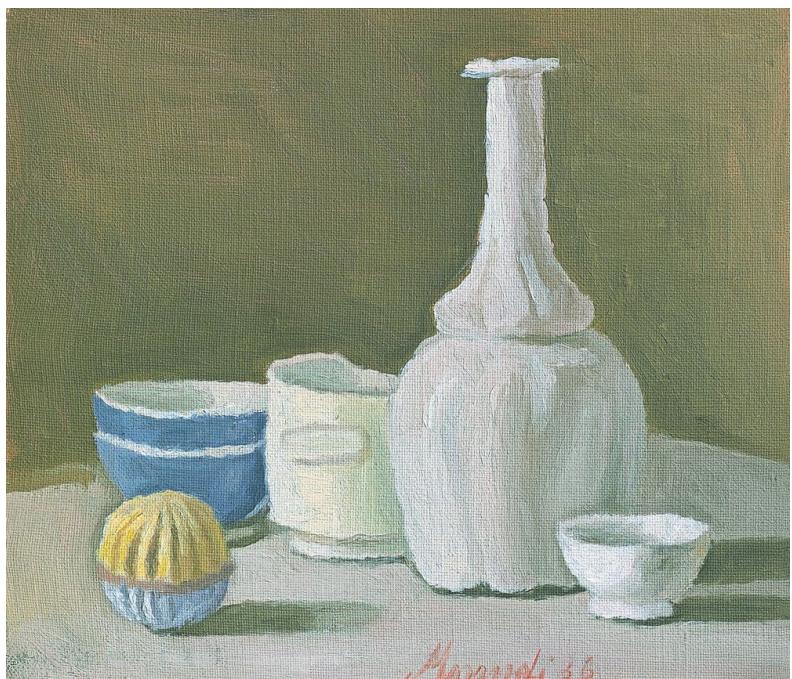
Alors je me rebellai. Il avait dépassé les bornes.

— Non, ce châle appartenait à ma sœur, et je le garderai. C'est même moi qui le lui avais offert. Va-t'en maintenant, et ne reviens plus jamais !

Il se leva, furieux.

— Tu n'as pas changé. Une vieille fille sans cœur, voilà ce que tu es !

J'entendis claquer la porte. Comme sur la peinture de Hodler, *La convalescente*, épuisée, pâle d'émotion, je posai mon ouvrage sur mes genoux et laissai mon regard errer au loin. J'aurais voulu mourir.



Nature morte (1936) par Giorgio Morandi
huile sur toile, 32 X 37 cm

Le réconfort des objets

Valérie s'étonnait, chaque fois qu'elle voyait une œuvre du peintre Morandi, d'avoir l'impression d'un contexte familier. Ces objets sans valeur, des bouteilles, des pots, des bols, lui paraissaient empreints de bienveillance, dégager une aura paisible et chaleureuse. Il lui semblait les connaître intimement sans en deviner la raison. Mais une nuit, un rêve pénétra son sommeil. Elle était étendue sous un énorme édredon à carreaux, seule dans une chambrette de la ferme de ses grands-parents. Toute la famille travaillait aux champs. La fenêtre était grande ouverte, car le médecin avait décrété, après une pneumonie qui avait failli dégénérer, que le bon air de la campagne hâterait sa guérison. Un voile léger empêchait les mouches de l'importuner. Elle était si faible qu'elle n'aurait pas eu la force de les chasser. La tante célibataire venait chaque heure lui faire boire du lait, en maugréant qu'elle aurait pu se débrouiller seule, au lieu de la déranger dans son travail. Mais, les premiers jours, elle était incapable de soulever une tasse. La fillette de douze ans était triste loin de sa famille. Réduite à regarder des heures durant les objets posés tout en haut de l'armoire face à son lit. Une carafe, une bouteille vide, un pot, une boîte de fer blanc. Mélancoliques et solitaires comme elle. Résignés. Acceptant leur sort peu enviable. L'enfant alitée se mettait à les aimer, ces pauvres choses inutiles, si semblables, dans leur délaissement, à elle qui s'étiolait loin des siens. Avec la sensibilité exacerbée des enfants malades, elle avait vite compris qu'elle était indésirable. On la soignait, on faisait son devoir, mais la

tendresse n'était pas incluse dans la tâche assignée. La petite le sentait et se faisait minuscule sous la couette.

Elle ressentit jusqu'au fond d'elle l'humiliation de sa mère quand, acculée, cette dernière demanda de l'aide à ses parents. Perspicace, l'enfant remarqua le léger sourire triomphant de la grand-mère. Naguère, maman avait quitté la ferme sans le consentement de ses parents, alors qu'on aurait eu besoin de son aide. Les corvées étaient retombées sur l'aînée ; cela n'améliora pas son caractère. Souvent le père se lamentait, en regardant sa femme sans aménité, de ne pas avoir de garçon pour l'épauler. La cadette avait filé en ville, épousé un Espagnol. Les parents peinaient à ravalier leur rancune et, à la campagne, les rancunes sont tenaces. Cependant, à Noël et à Pâques, leur fille était invitée avec sa famille, mais le contact manquait de chaleur. En visite, le beau-fils aidait le père à l'écurie, se montrait habile. Il tentait de dérider le vieux en plaisantant, mais ce dernier était un taiseux, mal à l'aise avec cet homme qui restait pour lui un étranger. Les enfants auraient pu détendre l'atmosphère, mais ils avaient si peu l'habitude de leurs aïeux qu'ils restaient muets, intimidés. Maladroits en caressant le chat, ils se faisaient griffer, craignaient le chien, une bonne bête pourtant, reculaient avec terreur devant les vaches et, quand le grand-père voulait les mettre sur le dos du mulet, courraient se réfugier dans les jupes de leur mère.

— Des gamins de la ville qui ont peur de tout, grognait le vieux, qui sortait de la cuisine en claquant la porte.

Et leurs parents se désolaient de les voir faire si mauvaise impression. Heureusement, les repas sauvaient la situation. Alors, les enfants étaient à la fête. Ils mangeaient ici en abondance ce qui leur était offert chichement à la maison. Leur grand-mère, avec malignité, sortait du fumoir jambon

et saucisses, retournait dans la poêle des *röstis* croustillants, allait au potager couper des salades et tirer de la terre des radis ventrus. Pour le dessert, elle sortait d'une boîte de fer blanc ornée de myosotis des coques de meringues faites maison et, dans un bol immense, battait de la crème avec vigueur. Les enfants la regardaient, les pupilles agrandies, et se jetaient sur ce festin, sans retenue, à la grande honte de leurs parents.

— Vous allez croire qu'on ne les nourrit pas chez nous, se désolait le beau-fils.

Les vieux ricanaien d'un air entendu.

— C'est à la campagne qu'on trouve le meilleur, notre fille devrait le savoir.

La pauvre se taisait sous la raillerie. On n'avait pas voulu leur faire plaisir, mais simplement lui montrer ce qu'elle avait laissé en quittant la ferme. Elle devinait aussi la sournoise manœuvre de sa mère. De retour à la maison, les enfants lui reprocheraient cruellement ses repas étriqués. Elle enrageait en silence, ne voulant pas dénigrer ses parents devant ceux qui avaient oublié, le ventre bien rempli, la froideur de l'accueil et la crainte que leur avaient toujours inspirée ces gens aux lèvres pincées et au regard sévère.

— Sois sage, ma chérie, implora maman en quittant la petite malade. Dérange-les le moins possible. Respire bien à fond. Le docteur assure que l'air de la campagne te redonnera des forces. Comment t'offrir une autre convalescence ? Nous ne sommes pas riches, il n'y n'avait que cette solution. Six semaines seront vite passées.

Non, six semaines étaient d'une longueur infinie. Maman avait promis de lui rendre visite au milieu de son séjour, mais les petits frères attrapèrent la rougeole, toute la famille

fut en quarantaine. Cachée sous son duvet, elle pleura beaucoup. Tante Eléonore s'aperçut de ses yeux rougis, mais elle l'obligea à boire son lait, muette et renfrognée comme d'habitude. Valérie aurait été réconfortée par une caresse sur la joue, quelques paroles d'encouragement. Avant de partir, sa mère l'avait pourtant avertie :

— Mes parents sont des paysans. Leur quotidien est dur, cela déteint sur leur caractère. Les gens de la terre ont de la peine à exprimer ce qu'ils ressentent. Cela ne veut pas dire qu'ils ne nous aiment pas...

Valérie avait des doutes. Sa mère était tendre, son père rieur. Les fins de mois étaient difficiles, les parents se querellaient souvent à ce moment-là. Mais cela ne durait jamais. Le père, qui avait été élevé dans un orphelinat catholique, se reprenait le premier.

— Qu'importe l'argent, qui nous manque toujours ? Nous nous aimons, nous formons une belle famille. C'est le plus important.

Et il faisait tournoyer ses enfants au bout de ses bras robustes et tous riaient aux éclats.

La petite, au long de ses journées au lit, avait le temps de penser. Enfant, papa avait été semblable à ces pauvres objets alignés sur l'armoire : abandonné, sans amour. Elle les regardait intensément, avec commisération. Elle s'endormait à demi et ils prenaient vie, lui racontaient leur histoire.

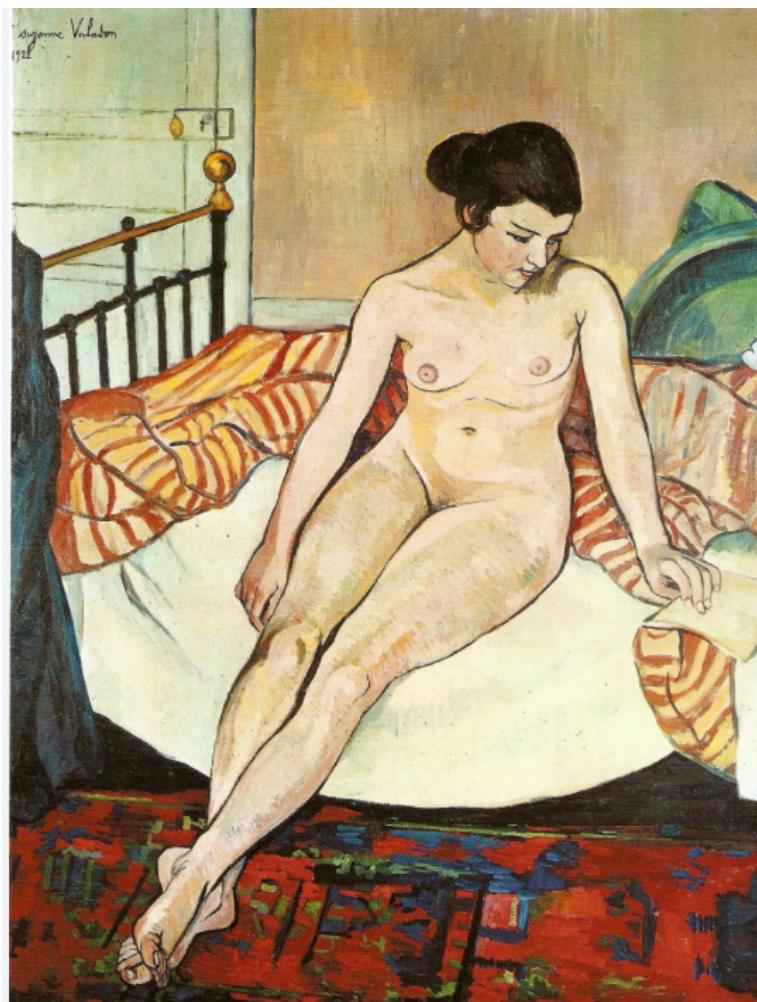
— Comme je m'ennuie, disait la carafe. Notre existence est si monotone. Autrefois, j'étais rangée dans le vaisselier d'une auberge. C'était excitant, il y avait toujours du bruit, des allées et venues, des ivrognes qui braillaient, le patron qui donnait des ordres, la servante qui courait en tous sens et remplissait les verres. Elle m'empoignait par le col et je laissais couler le vin qui console et réjouit. J'étais

rapidement vide et le patron, sans cesse, me remplissait au tonneau. Et puis, l'auberge a dû fermer, tout a été vendu. Un paysan a racheté un lot de vaisselle. Comme il ne savait que faire de moi, tachée par l'usage, mon verre devenu presque opaque, il m'a posée là-haut en compagnie d'une bouteille stupide et geignarde et d'un pot ébréché vantard. Sans cesse, ce dernier raconte des histoires de petits-déjeuners, quand le lait qu'il contenait remplissait les bols de toute la famille, qu'il était ensuite lavé minutieusement par la fermière qui le posait à la place d'honneur sur l'étagère. Hélas, une servante l'avait heurté contre la pierre de l'évier, ébréchant son pourtour. On l'avait recollé, mais le morceau manquant était tombé et le pot s'était retrouvé avec ses compagnons d'infortune. Plein de rancœur, la panse rebondie, arrogante, il toisait ses voisins avec mépris, la carafe surtout, à laquelle il reprochait d'avoir contenu du vin, qui rend stupide et violent. Alors que le lait, qu'il avait eu l'honneur de porter dans ses flancs, donnait de la force à l'homme et faisait grandir les enfants. C'étaient des récriminations à n'en plus finir, des propos acerbes et belliqueux. La boîte de fer blanc, pourtant très tolérante, finissait par perdre patience. Elle était l'aînée, on la respectait et les deux antagonistes se taisaient. Pour les calmer, la bonne vieille décrivait les biscuits qu'elle avait contenus durant sa longue existence. Elle avait une excellente mémoire et se rappelait toutes les recettes. L'eau à la bouche, chacun écoutait, imaginant la fermière, la grand-mère de l'actuelle patronne, enveloppée de son tablier rayé, mélangeant le lait, la crème, les œufs, ajoutant sucre, beurre, raisins secs, anis et morceaux de confit de citron. Parfois ses petits-enfants laidaient, avant Noël surtout, car la famille réunie autour du sapin en dégusterait

en quantité. Les menottes appliquaient consciencieusement les formes de métal et les minois s'émerveillaient devant les cœurs, les croix, les lunes et les étoiles de pâte s'alignant sur la table. La cuisine entière se parfumait et la boîte trônait, grande ouverte, attentive aux gestes de la cuisinière, prête à être remplie à ras bord, puis refermée avec précaution.

— J'ai été une servante fidèle mais, à force de servir, mon couvercle n'a plus fermé hermétiquement, le bouquet de roses aux couleurs pimpantes qui l'ornait s'est décoloré et, pour son anniversaire, la petite-fille de la patronne lui a offert une boîte neuve tout enguirlandée de myosotis. Elle a poussé des exclamations de plaisir, mais j'ai bien vu le regard navré qu'elle me jetait. Il y avait tant d'années que nous étions complices... Elle n'a pas eu le cœur de se débarrasser de moi, elle m'a exposée sur l'armoire à vos côtés et, tant qu'elle a vécu, elle m'a souvent contemplée avec attendrissement. Contrairement à vous, je suis heureuse de mon sort.

Il avait fallu trente ans pour que cette période douloureuse réapparaisse sans la meurtrir, se frayant un passage à travers les strates de la mémoire. Même aujourd'hui, l'image de l'enfant esseulée dans un milieu hostile parvenait à la troubler. Valérie comprenait désormais pourquoi elle était si touchée par les peintures de Morandi, ses natures mortes toutes de silence et de simplicité. À travers les ans, leur message lui était enfin parvenu. La petite malade avait, pour remplir les heures mornes, offert une existence aux humbles objets alignés vis-à-vis de son lit, leur parlant et les écoutant lui raconter leur histoire. Et une immense tendresse monta en elle pour l'artiste solitaire qui avait su peindre avec amour la modestie de son quotidien.



Nu à la couverture rayée (1922) par Suzanne Valadon
huile sur toile, 79 X 104 cm

Le visiteur nocturne

Elle se réveilla en sursaut et s'assit sur son lit, contrariée. À nouveau le même rêve. Que lui arrivait-il ? C'était indécent, à son âge, d'être sujette à des rêves pareils. L'amour physique ne la préoccupait plus depuis longtemps. Pourquoi cet inconnu était-il apparu dans ses nuits ? Depuis des mois, régulièrement, un homme partageait son lit, et elle vivait avec lui des moments intenses. Il l'importunait. Il y a un temps pour tout. Celui des plaisirs de la chair était passé. Aujourd'hui, seul importait l'amour de ses enfants et de ses petits-enfants. Chantal pensait avoir été une bonne mère, et une épouse convenable. René n'avait pas été malheureux avec elle. Pourtant, il avait deviné qu'elle l'avait parfois trompé. Il préférait fermer les yeux, n'aimait pas les complications, aspirait à une vie sans remous. Et il était conscient de ses insuffisances, question devoir conjugal. Cela faisait quinze ans qu'il était mort d'un cancer. Pendant des mois, elle s'était occupée de lui, avec conscience et affection. Elle avait reçu en cadeau ses derniers sourires. Ils lui assuraient qu'il mourait sans lui tenir rigueur de ses infidélités.

Elle l'avait pleuré, regretté. Plus d'aventures après sa mort. Des occasions, elle en aurait eu encore. Elle était bien conservée, comme on dit bêtement, mettant la femme au niveau des fruits et des légumes en bocaux... Elle aurait pu se remarier. L'envie n'y était plus. Sa petite famille suffisait à son bonheur. Il était bon de voir la vie continuer, les générations se succéder. Elle restait sur le rivage et n'en éprouvait pas d'amertume. À un certain moment, il faut

lâcher prise. Elle acceptait volontiers d'être hors jeu, en coulisses. Sans avoir l'intention de réapparaître pour donner la réplique aux acteurs sur la scène. Elle tentait de se rappeler ceux qu'elle avait aimés. Ils n'étaient pas légion. Mais, depuis ses premières expériences de jeunesse, plus de cinquante ans avaient passé. Il était normal d'avoir eu quelques aventures pendant ces décennies.

Le songe récurrent n'était pas désagréable. Réveillant au fond d'elle des sensations endormies, des émotions oubliées. Mais il était gênant, inexplicable. Il fallait qu'elle comprenne. Étrangement, il y avait toujours, en écho à ses étreintes enfiévrées avec l'inconnu, une sarabande de femmes qui accompagnaient leurs ébats. Des femmes figées dans des positions lascives, comme en représentation, qu'il lui semblait parfois avoir déjà vues quelque part. Cette partie-là de ses rêves était aussi mystérieuse que l'autre. Comment l'interpréter ? Elle souriait en pensant à un passage de la Bible montrant Daniel en exil au pays de Babylone à qui Nabuchodonosor, parce qu'il le sait sage et conseillé par le Dieu d'Israël, demande la clé de ses rêves. Pour elle, aucune main sur le mur ne tracerait la solution. Elle n'allait pas, à son âge, se confier à un psychiatre. Elle devait résoudre l'éénigme seule.

L'inconnu forcément lui avait été familier. Le subconscient se nourrit du passé. Chantal avait toujours eu une excellente mémoire. L'âge l'avait attaquée ailleurs, mais préservée de ce côté-là. On s'étonnait, on s'extasiait même autour d'elle de cette faculté intacte. Elle n'aurait la paix qu'après avoir retrouvé l'identité de l'intrus nocturne. Se pencher sur le passé, il n'y avait que cette solution. Elle

avait été longtemps très raisonnable. Presque une épouse modèle. À part Franck, son tout dernier amant. Une crème d'homme, avec lequel elle avait entretenu une relation pendant plus de douze ans. Une habitude, comme on appelle ces rapports. Un type marié, qu'elle aurait pu facilement pousser au divorce. Elle préférait s'en tenir à la légèreté. Quand elle le voyait s'assombrir, quand son regard annonçait une interrogation sur leur relation, d'une pirouette elle s'esquivait. Ils s'entendaient bien, pourquoi tout gâcher ? L'un et l'autre étaient attachés à leurs conjoints. Pourquoi semer la brouille et susciter les drames ? Pas de questions superflues, pas d'incursions dans leur quotidien. De la courtoisie. De la tendresse. De l'humour surtout. Il aimait la taquiner, disait qu'être joyeuse lui seyait. Ils mangeaient ensemble chaque mois, choisissaient un petit hôtel discret. Elle ne voulait plus faire l'amour sous la lumière crue. Il avait beau lui assurer qu'elle restait belle, elle savait qu'il mentait. Avec l'âge, sa chair s'amollissait, ses seins s'affaissaient, sa peau perdait de son élasticité. Franck tirait désormais les rideaux sans protester. Elle l'avait exigé, intraitable. Et, dans la pénombre, elle retrouvait la fougue de la jeunesse. Leur liaison avait duré. Nous sommes les vieux amants de la chanson de Brel, plaisantait-il.

Il n'était pas venu à leur rendez-vous. Sans avertir, sans envoyer de message. Elle patienta. D'ici peu, elle aurait une explication. Dans le bar où elle attendait, le journal de la veille traînait sur une table voisine. Elle l'ouvrit, tourna machinalement les pages. Soudain, elle écarquilla les yeux, le souffle coupé. Un encart bordé de noir annonçait le décès de Monsieur Franck Deville, enlevé brutalement à l'affection des siens à la suite d'une crise cardiaque.

Subitement presque analphabète, elle déchiffrà laborieusement l'article nécrologique. Cherchant stupidement son nom parmi les proches du défunt. Ces derniers ignoraient qu'elle aurait eu le droit de figurer parmi eux. Douze ans de tendre amour. Leurs liens étaient légers, mais ils enveloppaient ses jours d'une étoffe chatoyante. Leurs rencontres étaient des îlots de fraîcheur, de gaîté dans son existence. Elle sentait les sanglots monter dans sa gorge, bientôt elle s'affalerait sur le marbre de la table en pleurant à chaudes larmes. Le garçon la fixait avec insistance. Elle ne se donnerait pas en spectacle. À grand-peine elle se ressaisit, lui adressa un pauvre sourire, commanda un verre du vin qu'ils aimait. Puis un second. Elle but lentement, songeant à lui intensément. Elle avait été certaine que jamais il ne la ferait souffrir. Et voilà que, malgré lui, il la blessait profondément. Cette fois, c'était terminé. La fin de cette liaison était trop douloureuse. Les écarts amoureux s'arrêtaient là. Elle renonçait, rentrait sagement dans le rang.

Un jour qu'elle était en ville et passait machinalement devant une vitrine, quelque chose l'attira. Une librairie y avait exposé des reproductions. Un bandeau publicitaire annonçait : « Les plus beaux nus féminins de la peinture ». Avec stupeur, elle constata que plusieurs d'entre eux lui étaient familiers. Elle examina attentivement une femme au chignon noir occupée à lire, assise sur le bord d'un lit défaït à la couverture rayée, les pieds posés sur un tapis chamarré. Œuvre de Suzanne Valadon, lut-elle sur un cartel. Une semaine auparavant, cette créature s'était mêlée à ses rêves. Ignare dans le domaine de l'art, qui ne l'avait jamais intéressée, elle ne fréquentait pas les musées, ne suivait pas les reportages traitant ce sujet à la

télévision. Dubitative, elle sortit son portable et photographia les reproductions. Chez elle, elle s'interrogea longuement. Plusieurs de ces femmes lui étaient déjà apparues. Ce tableau d'un certain Manet par exemple, une beauté alanguie sur un sofa, une fleur piquée dans les cheveux pour tout ornement, avec la silhouette d'une servante de couleur lui apportant une gerbe de fleurs. Et ce grand nu orangé occupant en oblique une toile entière. De Modigliani, un inconnu. Et la femme dont la chair paraissait irradier la lumière, la Maja nue, de Goya. Les indigènes brunes issues de pays lointains, dont les seins s'alourdissaient sur une coupe de fruits. Gauguin. Chantal en était suffoquée. D'où sortaient ces inconnues ? Elles accompagnaient ses visions érotiques, c'était indéniable. Il y avait aussi cette image monstrueuse qui l'avait réveillée brutalement. L'étreinte tourmentée de deux corps maladifs, signée Schiele. Et celle, d'un érotisme insoutenable, montrant une pieuvre enserrant de ses multiples bras le corps offert d'une femme, d'un Japonais nommé Hokusai.

Elle retardait le moment de se coucher, tant elle se sentait troublée. Ses journées se déroulaient normalement et son entourage ne se doutait de rien. Seule, l'une de ses filles s'était inquiétée de sa mauvaise mine. « Un sommeil agité, c'est normal à mon âge », avait-elle répondu en souriant. « N'attends pas trop avant de demander conseil à un médecin », avait insisté l'aînée, toujours attentive à son bien-être. Si sa charmante enfant avait pu deviner dans quelles affres elle se débattait... Elle qui pensait sa mère exemplaire.

Tout s'éclaircira quand Chantal mettrait un nom sur l'importun qui s'était emparé de ses nuits. Elle avait fait le

tour des hommes de sa vie et n'était pas plus avancée. Il ne figurait pas parmi eux. Quelque chose lui échappait, mais elle avait beau éplucher minutieusement le passé, elle demeurait bredouille. Un matin qu'elle s'irritait de l'échec de sa mémoire, après une nouvelle visite de celui qu'elle s'était mise à détester, elle eut une idée. Remonter plus en arrière, jusqu'à son extrême jeunesse. Là se cachait peut-être la clé du mystère. Mais il lui fallait de l'aide. Elle avait été très vive à cette époque, aimant les fêtes, les flirts, les soirées entre copains. Ses amoureux se succédaient. Formant une masse indécise d'où ne ressortait avec précision aucun visage. Elle téléphonerait à Denise. Elles étaient inséparables à l'époque.

Oh ! La délicieuse voix de jeune fille qu'elle avait gardée ! On lui aurait donné trente ans. Elle en était jalouse, elle qui avait la voix rauque d'une ancienne fumeuse. Un moment, elle avait craint de la découvrir amoindrie, éventuellement atteinte de la maladie d'Alzheimer. Il n'en était rien. Elles ne parlaient pas depuis cinq minutes qu'elles s'esclaffaient déjà. Tournant en dérision leur arthrose, leurs silhouettes épaissees, leurs démarches maladroites. Leur dernier luxe serait des cannes élégantes. « J'aimerais, disait Denise, la même que celle d'Hercule Poirot, avec sa jolie tête de cygne. Je regarde discrètement certaines vitrines destinées au grand âge. Impossible d'en dénicher une d'une telle élégance ! Ah ! ma chère, l'avenir n'est pas radieux ! »

Denise évidemment éclata de rire quand elle apprit ce qui tourmentait son amie d'autrefois. « Quelle chance tu as ! Des rêves torrides ! Les miens sont d'une platitude. Tout juste si je ne rêve pas du home qui m'attend au contour... Vraiment, tu voudrais savoir ? Je te reconnaiss

bien là. Incapable de profiter de l'instant. Puisque tu y tiens, cherchons. Tu as eu plusieurs amants, dis-tu ? Veinarde. Deux de plus que moi. Nos copains de jeunesse ? Tu penses qu'il pourrait faire partie de ceux-là ? Nous formions de telles bandes... Cela remonte à si longtemps. Je suis perplexe, peinant à voir le jeune gars dans l'homme que tu décris. Laisse-moi quelques jours pour rajeunir de plus de cinquante ans... Je te rappelle. »

Elle avait trouvé, la futée. Chantal avait complètement oublié Jonas. Parce qu'elle l'avait ignoré, rejeté à l'époque. Il l'énervait avec son regard plein d'adoration. On n'aime pas ce genre de soupirant, à dix-huit ans. On aime les fonceurs, les effrontés, ceux qui vous plaquent contre eux en dansant, dont le sexe dur vous laboure le ventre. Il n'avait jamais réussi à capter son attention. Il prenait sa revanche maintenant qu'elle était vieille, vulnérable, accessible. Il en profitait pour s'introduire dans ses nuits, exiger d'elle ce qu'il n'avait pas obtenu autrefois. Comment lui en vouloir ? C'était de bonne guerre.

Mais les femmes qui se mêlaient à eux ? Elles demeuraient un mystère. Chantal renonçait désormais à l'éclaircir. Son amie promit qu'elle y réfléchirait. Pour l'instant, elle ne pouvait l'aider. Quelques semaines passèrent. Les visites nocturnes s'étaient espacées, comme si le fait d'avoir été reconnu effrayait l'amoureux de jadis. Mais un jour, alors que Chantal se promenait le long d'un chemin de campagne, tout lui revint à la mémoire. Denise et elle étaient au collège. Jonas avait oublié sa serviette dans le vestiaire. Et les deux amies, curieuses, s'étaient empressées de la fouiller. Stupéfaites, elles avaient découvert que leur copain, élève modèle que leurs mères citaient en exemple, collectionnait les reproductions de

peintures de femmes nues... Elles les avaient longuement regardées, commentant leur physique, comparant la forme de leurs seins, très intéressées par la façon dont les artistes avaient peint leurs sexes. Le fou rire les avait pliées en deux. Elles étaient espiègles, mais pas méchantes. Si elles révélaient leur découverte à la classe, Jonas, déjà peu aimé parce que trop bon élève, serait cruellement moqué. Elles retinrent leurs langues mais, entre elles, eurent maints conciliabules secrets qui intriguèrent beaucoup.

Les décennies s'étaient multipliées, ces lointains souvenirs avaient disparu dans l'oubli, et il avait fallu les nuits troublées de Chantal et son interrogation inquiète pour qu'ils resurgissent. Elle se hâta d'informer son amie que tout était éclairci. Cette histoire rocambolesque les amusa infiniment. Elles habitaient à une trentaine de kilomètres l'une de l'autre et décidèrent de se revoir souvent. Elles mangeraient ensemble une fois par semaine. Devant elles, le temps s'étrécissait. Il n'y avait pas à hésiter. De beaux moments se dessinaient encore, avec des rires et des réminiscences qui fuseraient. « À très bientôt, ma chérie », disait Denise. « Je t'embrasse et te remercie, Sherlock Holmes, répondait Chantal. Maintenant que l'inconnu a un nom, il peut venir me rejoindre sans problème. Je te raconterai nos ébats. »



« Allégorie de la vue » dans *La Dame à la licorne* (début 16^e siècle)
tapisserie, 311 X 290 cm

Le petit chien du professeur

Comment la fille du professeur avait-elle eu son adresse ? Agnès l'ignorait. Mais le téléphone d'Armande Larguier était tombé au bon moment. Il lui fallait trouver du travail, car ses ressources s'amenuisaient. Son mari lui avait laissé un petit pécule, mais elle serait bientôt à court d'argent. Elle avait cinquante-huit ans. Qui voudrait d'elle à cet âge ? Elle avait fait un apprentissage de vendeuse. Elle tenterait d'offrir ses services à quelques grandes surfaces. Sans espoir. Ni jeune ni jolie, elle était dépourvue de toute qualification. Le chômage, les démarches humiliantes, les regards la jugeant sans aménité commencerait bientôt pour elle. Sa sœur l'encourageait : « Tu es la plus intelligente de la famille. Si nous en avions eu les moyens, tu aurais étudié. Quelle calamité d'être pauvre... Et moi qui t'aime tant, encombrée de mes quatre mioches, je ne peux rien pour toi. » Elle en était si désolée qu'Agnès devait la consoler. Quelle joie à l'idée qu'elle deviendrait dame de compagnie d'un vieux monsieur et qu'on la paierait grassement ! C'est elle, annonçait-elle, joyeuse, qui lui viendrait en aide et gâterait ses neveux.

Monsieur Larguier avait été longtemps indépendant. Tout empreint du souvenir de sa femme, revigoré par l'amour de sa fille unique. Cette dernière, professeure de philosophie à Montpellier, lui était très attachée. Ses jours de congé se passaient auprès de lui. Mais son père vieillissait. Elle était perpétuellement en souci et avait fini par le convaincre d'accepter une dame de compagnie.

— À condition qu'elle me convienne ! Une vieille fille engoncée dans des principes sera mise à la porte illico.

Mais celle qui s'était présentée était une veuve alerte et souriante, qui lui avait plu tout de suite. Très vite, Agnès s'était sentie à l'aise, s'extasiant devant les livres innombrables du professeur retraité, avouant qu'elle aurait désiré étudier. Ils avaient bu du thé, elle avait sorti des biscuits de sa confection et, au bout d'une heure, ils étaient les meilleurs amis du monde. Elle avait visité le vaste appartement en compagnie du propriétaire, qui lui avait montré la chambre qui serait la sienne et expliqué son rôle.

— Je suis encore capable de me débrouiller seul. Mais ma chère fille se fait un sang d'encre pour moi. C'est pourquoi j'ai accepté votre présence. Rassurez-vous. Votre travail ne sera pas trop pénible. J'avais peur de rencontrer une personne imperméable aux arts, à la culture. Je devine que ce n'est pas le cas. Ne pas avoir étudié est sans importance, quand on a l'envie et le goût du savoir. Si vous avez la patience de supporter un vieil intellectuel passionné, je crois que nous formerons un parfait duo.

Effectivement, leur duo fonctionnait à merveille. Tous les soirs, Mademoiselle Larguier, inquiète les premiers jours, s'informait de la situation. Son père, enthousiaste, la rassurait.

— Nous sommes tombés sur l'oiseau rare, ma chérie. Une personne attentive, patiente, qui m'écoute radoter comme si elle entendait un oracle...

Un peu sceptique, elle interrogeait Agnès :

— Ne vous ennuie-t-il pas ?

— Ne vous faites aucun souci. Votre père est charmant. Et moi, à son contact, je suis en train d'entreprendre les

études dont j'ai toujours rêvé.

Elle avouait également qu'au retour de ses week-ends en banlieue dans la famille de sa sœur, la tête pleine des querelles des enfants, de leurs rires, de leur exubérance, elle reprenait le RER avec soulagement. Elle les aimait beaucoup, mais quel havre de paix chez Monsieur Larguier...

Agnès, en acceptant cette offre chez le professeur, avait craint de devenir une servante, une infirmière. Elle se rassura vite. Une femme de ménage s'occupait des nettoyages, et elle n'avait pas à cuisiner. À part une tasse de thé pour le goûter, quelque chose à réchauffer le soir, quand ni l'un ni l'autre n'avait envie de manger au restaurant.

— Madame Agnès, je suis sûr que nous nous entendrons bien. J'ai hâte de vous montrer les lieux qui me sont chers dans la capitale.

Il adorait sa ville, l'emmenait la découvrir avec bonheur. Multipliant les anecdotes et les leçons d'histoire. Elle jubilait. Au contact de ce mentor bienveillant, elle s'épanouissait.

Au téléphone, Armande Larguier demandait :

— Mon père est resté un éternel professeur. N'êtes-vous pas exaspérée par ses discours ? Dites-moi franchement s'il vous importune.

Elle se récriait avec vigueur :

— Je vous assure que j'adore l'écouter. J'ai eu si longtemps soif de connaissance. Enfin, je m'instruis. Et il est le plus aimable des hommes.

Cette situation idyllique dura six ans. Six années de bonheur pour Agnès. Elle prenait soin du vieil homme avec une attention jamais en défaut. Il approchait des

quatre-vingt-neuf ans. Un faux pas pouvait lui être fatal, une huître avariée dans le plat de fruits de mer dont il raffolait, un rhume qui dégénère. Elle le couvait comme un nourrisson, l'exaspérant parfois malgré son caractère bienveillant.

— Madame Agnès, je ne suis plus un petit garçon !
Laissez-moi donc un peu de liberté !

Elle découvrait l'existence de la grande bourgeoisie. Elle, qui avait eu une vie étriquée, ne se rassasiait pas de la beauté dont elle était entourée. Des meubles anciens, des tapis de prix, des tableaux qui lui ouvraient des horizons inconnus, bords de mer palpitant de lumière, visages délicats, femmes nues dont la chair exposée lui mettait le rouge aux joues. Le professeur, voyant son intérêt, lui parlait de ces artistes, de leur parcours tourmenté et tumultueux, des courants d'art dont ils étaient issus. Il lui prêtait des livres, qu'elle lisait le soir dans sa chambre. Elle apprenait vite, réceptive à ce nouveau savoir qui la comblait. Et Monsieur Larguier se surprenait à enseigner, le verbe vif, le geste ample. Il en était rajeuni.

Il aurait pu être grisé devant cette femme inculte, fier de la modeler. Mais, s'il était érudit, il n'était pas orgueilleux. Il se montrait un compagnon plein d'égards et d'une correction parfaite. Le dimanche de sa première semaine, il la pria de l'accompagner au culte. Au culte ? La catholique pratiquante qu'elle était frissonna. Le vieux professeur était donc protestant ? Elle eut un moment d'hésitation. Mais quoi ! Il ne lui demandait pas de renoncer à sa religion. Elle accepta. Un taxi les conduisit rue de Rivoli à l'église Saint-Paul, près de l'Hôtel de Ville. Sous sa coupole, l'église était humide, décatie. Aucune

dorure, aucun des fastes dont le catholicisme l'avait nourrie, même dans son village de province. L'atmosphère était austère autour d'elle, mais le pasteur parlait avec conviction, des mots du quotidien que chacun comprenait. Et l'assemblée entonnait avec force des cantiques qui l'émurent.

Le soir, le professeur lui donna des explications sur sa communauté. Monsieur Larguier ne tenta pas de la convaincre. D'ailleurs Agnès aurait été insensible à toute forme de prosélytisme. Mais elle écouta avec attention le vieil homme lui parler de l'Édit de Nantes, de sa révocation, des persécutions et de l'exil d'un grand nombre de ses coreligionnaires. Que de choses lui avaient échappé jusqu'à présent ! Que de croyances inculquées dès la petite enfance se fissuraient ! La réalité n'est jamais simple, elle le réalisait désormais. Et le curé de son village, qui décrivait à ses ouailles les protestants comme des hérétiques ! Ce vieil homme charmant en faisait partie, et il était de plus en plus cher à son cœur.

Elle avait été chanceuse en aboutissant ici. Et non chez un marchand obtus dont il aurait fallu supporter la bêtise, la vulgarité, la concupiscence peut-être. Mais Monsieur Larguier, qui avait été un professeur féru d'Antiquité, spécialiste de la période hellénistique, était un être plein de délicatesse. Un homme à l'érudition étendue dont elle buvait les paroles, se permettant des questions, timides au départ, de plus en plus hardies en s'apercevant qu'il ne se moquait pas de son ignorance, mais lui répondait aimablement. Elle avait l'impression de rattraper le temps perdu. Les années passées à l'usine, celles de l'épouse dévouée d'un homme bon et honnête, mais dépourvu de culture.

Malheureusement, le ciel se chargeait. Elle avait voulu ignorer les premiers nuages ternissant l'horizon. Un mot recherché trop longtemps, un oubli, un regard vif brusquement terni. Le professeur avait été si alerte, qu'Agnès peinait à envisager un changement de situation. Désormais, son protégé l'inquiétait.

— Monsieur Larguier, vous ne vous sentez pas bien ?

Il souriait, proposait une balade dans un quartier moins connu, un repas dans une brasserie dans laquelle ils ne s'étaient jamais rendus.

— Je vous ai emmenée chez Lipp, chez Bofinger, à la Coupole, au Train Bleu, je vais vous montrer autre chose. Une brasserie populaire. L'une des premières de Paris. On l'appelait un bouillon à la fin du 19^e siècle. Je l'affectionne. Malheureusement, les touristes s'en sont emparé depuis quelques années. Mais je suis un fidèle client. Le préposé à la porte tambour ne nous fera pas attendre. Il s'agit de la Brasserie Chartier.

Ils avaient vécu encore de très beaux moments. Mais Agnès ne devait plus se leurrer et la fille du professeur, chaque week-end, s'en rendait compte également. Le vieux monsieur perdait ses facultés. Il passait sans transition d'une brillante performance intellectuelle à des souvenirs de sa petite enfance, parlait avec familiarité à sa dame de compagnie, ce qui ne lui arrivait jamais auparavant. Navrée, elle s'entendait appeler tante Odile.

— Oui, j'avais une grand-tante dont c'était le prénom. Mon père l'aimait beaucoup. Il allait en vacances chez elle dans le département du Doubs, confiait sa fille.

Sa voix tremblait à l'appareil.

— Je me suis entretenue avec son médecin. Le diagnostic est clair. Maladie d'Alzheimer. Il n'y a hélas pas

de remède miracle, sinon essayer de stimuler sa mémoire. Vous m'avez dit qu'il ne lisait presque plus ? Seriez-vous d'accord de lui faire la lecture ? Pour se reposer de ses doctes travaux, mon père se plongeait parfois dans des romans. Je les sortirai de sa bibliothèque.

Le vieil homme avait pris plaisir à écouter *Le hussard sur le toit* de Giono, *La marche de Radetzky* de Joseph Roth, les livres d'Italo Calvino. Mais désormais, son attention se relâchait vite et il s'endormait.

Armande conseilla autre chose.

— Mon père a toujours été amateur d'art. Essayez de l'emmener dans les musées. Revoir des œuvres aimées le stimulera peut-être.

Ils hantèrent les salles d'exposition. La plupart du temps, Monsieur Larguier demeurait prostré, indifférent. Mais parfois, son esprit embrumé avait des fulgurations. Il s'enflammait devant un tableau, en tirait une analyse brillante à voix haute devant les visiteurs sidérés. Puis, sans transition, il demandait à sa compagne pourquoi son cousin, mort depuis des décennies, n'était pas venu à leur rendez-vous.

Cette situation était éprouvante. Agnès aurait peut-être renoncé à sa place, mais elle s'était attachée au vieillard. Et Armande éplorée la peinait. Reconnaissante et généreuse, elle la comblait de cadeaux.

Depuis quelques semaines, Monsieur Larguier avait une idée fixe : le musée de Cluny. Il refusait de se rendre ailleurs et restait longuement dans la salle consacrée aux tapisseries de la Dame à la licorne. Agnès avait eu grand plaisir à découvrir le chef-d'œuvre du 15^e siècle, ses détails végétaux innombrables, la fraîcheur de son bestiaire, l'évocation des cinq sens. Elle admirait la somptuosité des

tissus ornés de motifs savants, allégoriques. Penchée sur son guide, elle en lisait les explications, à défaut de celles du professeur, qui parlait de moins en moins. Monsieur Larguier s'asseyait toujours vis-à-vis de la scène illustrant la vue. Celle où la Dame, les pieds de la licorne posés sur ses genoux, tient un miroir dans lequel elle se reflète. Un détail semblait fixer l'attention du vieillard. Ce devait être le chiot allongé à droite de la tapisserie. Un jour, Agnès s'aperçut avec effarement qu'il pleurait.

— Mon petit Hardy, mon petit Hardy, que j'aimais tant...

Interrogée, sa fille lui raconta que son père évoquait souvent un chien auquel il était très attaché. Un compagnon dont la mort l'avait laissé inconsolable.

— De quoi est-il mort, papa ? Il s'est fait écraser ? Il s'est perdu ? Son père se troublait, passait à autre chose. Elle n'avait jamais compris pourquoi.

L'animal de la tapisserie lui rappelait certainement le sien.

— Regardez, disait-il à Agnès, Hardy croisait toujours ses pattes de devant comme lui.

La sénilité gagnait du terrain. Consternée, Agnès voyait sombrer l'intelligence du vieil érudit. Elle s'était habituée à être tantôt sa fille, sa nièce ou sa tante Odile. Les souvenirs d'enfance, entremêlés de pensées extravagantes, le submergeaient. Sa santé physique s'altérait, une infirmière soulageait le travail d'Agnès. Sa fille venait de plus en plus souvent. Résignée désormais. À son dernier départ, elle s'était accrochée en larmes à Agnès.

— Je vous le confie. Il est ce que j'ai de plus cher.

Le vieil homme observait la tapisserie. Soudain, il se tourna vers sa compagne.

— Tante Odile, je vais t'avouer quelque chose. Une

chose que je n'ai jamais dite à personne. Mais je mourrai bientôt. Et je veux me délivrer d'un secret qui m'a poursuivi ma vie durant.

Impressionnée, Agnès s'effraya. La parole du professeur était redevenue claire et cohérente.

— Monsieur Larguier, je suis votre dame de compagnie, je n'ai pas besoin de savoir...

— Écoute-moi, ma chère Odile. À toi, je peux tout dire. Même ce que je n'ai jamais osé confesser. Regarde mon adorable Hardy. J'étais un enfant unique, solitaire. Cette petite bête était mon confident, mon trésor. Je venais d'un milieu aisé. Bien habillé, je partais en vacances, j'étais bon élève, trop bon élève sûrement. Je ne crois pas avoir été un garçon arrogant. Mais l'un de mes copains, jaloux, me haïssait, me faisant subir quantité de méchancetés. Je tentais de l'éviter, sans jamais le dénoncer pour ses mesquineries. Perdu dans la découverte de textes enchantés, j'avais un royaume qui me consolait de tout. Un jour, pendant une promenade avec Hardy, il me tendit une embuscade. Plusieurs complices me maîtrisèrent, attachèrent mon chien à un arbre, tandis que Rolf le tuait à coups de pierres, sous mes yeux horrifiés et malgré mes supplications.

Les larmes coulaient sur les joues du vieil homme. Agnès, très émue, lui caressait la main.

— Je vais te dire maintenant comment je me suis vengé.
Elle recula, apeurée.

— Je n'ai pas besoin de l'apprendre. Monsieur Larguier, je vous en prie...

Les yeux du professeur lançaient des éclairs.

— Je connaissais l'endroit où Rolf aimait pécher. Un éperon dangereux jouxtant un gouffre. Nos parents nous

défendaient de nous y rendre. Je me suis caché et, surgissant à l'improviste dans son dos, je l'ai poussé violemment. J'entends encore son cri de terreur.

Le vieil homme regardait le chien de la tapisserie avec attendrissement.

— Comme il croise gentiment les pattes de devant. C'est la petite bête la plus adorable qui ait existé.

Ils rentrèrent tranquillement. Le professeur avait oublié sa confession et ne semblait pas remarquer le silence d'Agnès, se réjouissant uniquement du pâté à la viande promis pour le repas du soir.

Armande Larguier téléphonerait dans une heure environ. Mais la décision de la dame de compagnie était prise. La fille ne saurait rien des révélations du professeur. Pourquoi la troubler ? Lui dévoiler un secret qui ternirait l'image d'un père bien-aimé ? D'ailleurs, avec son esprit dérangé, le professeur avait-il dit la vérité ? N'était-ce pas un fantasme, une pure invention ?



L'Automne au village (1939-45) par Marc Chagall
huile sur toile, 50 X 75 cm

Meyn kleyn

Depuis toujours, il avait aimé les livres, mais que de ténacité pour devenir bibliothécaire ! Dans sa famille, chacun le prenait pour un raté. Il finit par rompre avec ceux qui ne partageaient avec lui que les liens du sang. Son père, furieux, lui coupa les vivres. Il trouva un emploi du soir dans une brasserie pour payer ses études. Un choix harassant, qui l'avait enfin libéré de tout rapport avec des gens qui lui répugnaient. Il se demandait parfois, tant ses inclinations étaient différentes de celles des siens, s'il n'était pas le fruit d'une liaison inavouée. Peu lui importait. Il avait terminé les études qu'il désirait et était capable désormais de gagner sa vie. Il partit à l'autre extrémité du pays, aussi loin que possible de ceux qu'il reniait.

De caractère agréable, très compétent, Franck fut apprécié partout. Mais il mit quelques années avant de s'installer dans un endroit qui lui convenait. Les livres n'étaient pas son unique passion. Il appréciait également la nature et la marche, qui le régénéraient après ses heures de confinement entre les rayonnages. À trente ans, il avait trouvé l'idéal. Un petit bourg médiéval traversé d'une rivière paisible qui, plus haut dans la montagne, dévalait les pentes en torrent impétueux. Trois personnes suffisaient à faire fonctionner la bibliothèque. Au début, la femme d'un certain âge et le directeur, en place depuis bientôt trente ans, se méfièrent de celui qui risquait peut-être d'usurper leurs places. Mais ils furent vite rassurés. Leur nouveau collègue n'avait rien d'un intrigant. C'était un poète, un connaisseur, un érudit même, qui conseillait ses aînés avec intelligence et doigté. Obtenant

leur accord en les persuadant que les idées introduites étaient issues de leur propre initiative. De nouvelles acquisitions, des fonds qu'il réussit à obtenir pour des travaux de rénovation et l'achat de matériel électronique, l'introduction de soirées où des auteurs évoquaient leurs travaux devant des classes d'étudiants, tous ces changements transformèrent bientôt la bibliothèque provinciale poussiéreuse en l'une des meilleures de la région.

Le plus grand plaisir de Franck, quand il avait un moment, était de consulter un livre d'art. Il créa un espace spécial pour ces ouvrages-là, avec un fauteuil confortable devant une table basse. Ses goûts étaient éclectiques, mais Chagall avait sa préférence. D'autres peintres, plus raffinés, plus savants, plus novateurs auraient dû lui parler davantage. Sans cesse, il revenait aux rêves poétiques et débridés du vieux Russe, aux images nostalgiques des *shtetls* de son enfance. Il ne résistait jamais à l'envie de voir les expositions qui lui étaient consacrées. Même s'il détestait se trouver au sein de la foule qu'attiraient désormais ces événements. Il avait visité le Musée du judaïsme à Paris et admiré la série d'illustrations de la Bible. Il se posait des questions. Les tribulations du peuple juif à travers les âges le fascinaient. Quand il passait devant une synagogue aux murs tagués d'insultes, l'indignation le submergeait et il pensait à ce qu'avait dit Bertold Brecht des décennies plus tôt. : « La bête immonde n'est pas morte. » Un jour même, sur la tombe d'un jeune voisin, qui venait régulièrement emprunter des livres et avec lequel il aimait parler, au milieu du chagrin des parents, lui étaient venues les paroles du kaddish, qu'il avait récitées avec émotion. Les proches du défunt l'avaient interrogé, stupéfaits et reconnaissants. Se demandant si un de ses ancêtres n'était pas membre de cette communauté, il

entreprit des recherches, qui l'éloignèrent davantage encore de sa famille. Depuis des générations, les siens avaient défendu la droite, l'extrême droite même. Soutenant l'OAS pendant la guerre d'Algérie, sans cesse du côté des puissants, des nantis. Son enquête lui révéla si violemment les horreurs de l'Occupation qu'il cessa, écoeuré, de remuer cette boue. Que faisait-il au milieu d'eux ? Un spécimen comme lui était totalement incongru. Il renonçait à comprendre.

Un jour qu'il rêvassait au bord de l'eau, un livre à la main, une vieille dame en promenade avec son chien s'arrêta.

— Quel plaisir, jeune homme, de rencontrer quelqu'un de votre âge en train de lire. Plutôt que pianoter sur un portable.

Il s'étonna de n'avoir jamais aperçu cette personne à la bibliothèque.

— J'ai tant de livres chez moi, et je continue à en acheter malgré mon âge. C'est un vice, une addiction.

Ils parlèrent longuement de leurs auteurs préférés et Madame Grosjean, qui s'était présentée, promit de lui rendre visite à la bibliothèque.

Franck reprit sa lecture. Le visage de l'inconnue le poursuivait. Il lui rappelait quelqu'un. Mais il avait beau fouiller sa mémoire, il ne trouvait pas. Une femme un peu forte, avec un visage doux, un foulard porté bas sur le front. Une femme qui avait des habits très colorés.

Madame Grosjean tint sa promesse. Franck et elle se lièrent d'amitié. Ils mangèrent souvent ensemble. Il fut invité chez elle, un quatre pièces encombré dans lequel les livres montaient jusqu'au plafond, s'entassaient en piles partout.

— Je suis âgée, je n'ai pas de descendants. Ce serait si triste que mes livres partent au vieux papier.

Il promit qu'il l'aiderait à établir un inventaire et qu'une partie des ouvrages enrichirait la bibliothèque municipale.

Au milieu du désordre, posé sur une étagère, trônait un samovar.

— Mes ancêtres ont fui les pogroms de Russie pour s'installer en France au début du siècle. Le seul objet qui m'est resté d'eux.

L'ombre de Chagall plana un instant, puis s'estompa.

Les mois passèrent. Olga Grosjean, était devenue très proche de Franck. Une parente selon son cœur. Elle avait plus de quatre-vingts ans, mais demeurait alerte de corps et d'esprit. Le jeune homme n'avait jamais eu de petite amie. Préférant vibrer et ressentir les émotions amoureuses dans les pages des livres. La vieille dame combla le manque affectif de son existence. Elle devint à la fois sa mère, sa sœur, sa confidente. Leur couple, marchant en grande discussion le long des chemins, intrigua. Les villageois jasaient, plus ou moins bienveillants. Quelle importance ? L'univers des livres était un royaume qui les comblait. Ils comparaient leurs points de vue, s'affrontaient, devenaient véhéments, polémistes, se réconciliaient au sujet d'une œuvre qu'ils adoraient tous deux. S'exclamant, s'étonnant de la méconnaissance de l'un pour un livre prôné par l'autre, détaillant longuement un passage qui les interpellait. Ils finissaient souvent par s'attabler dans un ancien restaurant au bord de l'eau, sur la terrasse en été, dans l'une des petites salles lambrisées à l'intérieur pendant la mauvaise saison. Dégustant les plats du chef, tout en continuant de parler.

Les habitués les regardaient d'un air goguenard. Pourtant, ils étaient devenus au fil du temps une sorte de curiosité locale, un couple fétiche dont on pouvait sourire en douce, mais qu'on aurait défendu bec et ongles si un étranger s'en était moqué.

Franck contemplait ce doux visage couturé de rides, qu'un

sourire rajeunissait. Il avait trop bu ce soir-là et ne suivait plus très bien la conversation. Les lèvres d'Olga remuaient vis-à-vis de lui, il n'entendait plus ses propos. Redevenu un petit enfant qui écoutait la voix mélodieuse d'une femme que ses parents, souvent de sortie, engageaient pour surveiller les enfants pendant leur absence. Il était le cadet, le seul à s'intéresser à ses histoires. Ses frère et sœur toisaient avec mépris cette étrange grand-mère aux fichus colorés, qui leur parlait avec un drôle d'accent. Leurs parents n'avaient certainement pas eu d'autre choix que celui de cette vieille femme. Peut-être aussi n'exigeait-elle pas grand-chose pour ces soirées. Chacun savait combien leurs géniteurs étaient pingres. La fratrie fuyait avec dédain, laissant en tête-à-tête Galia et le benjamin. Frustré d'affection véritable, Franck se réfugiait dans ses bras et s'endormait au son de la voix qui chantait des berceuses envoûtantes. Elle racontait également des histoires de villages en fête au milieu d'immenses forêts, de personnages en tuniques et bottes de feutre virevoltant autour du feu au son endiablé de la clarinette et du violon, de chevaux tirant des traîneaux dans les plaines enneigées, dans le tintement joyeux des grelots de leurs colliers. Mais parfois la voix se brisait, et l'enfant effrayé se serrait contre la vieille femme, car des soldats à cheval apparaissaient, tirant sur les villageois qui s'égaillaient en hurlant. Ils brûlaient le village, l'ancienne synagogue en bois et tout le monde s'enfuyait dans le froid, la peur et la faim.

— Raconte-moi quelque chose de moins triste, suppliait le garçonnet.

— Pardonne-moi, *meyn kleyn*, le passé ne me lâche pas. Mais je te promets de ne plus te parler que d'histoires drôles. Car il n'a y pas eu que de la tristesse dans les *shtetls* de mon enfance. Loin de là. Écoute. Les hommes chez nous portaient

de longs manteaux appelés caftans. Ebraïm nous agaçait, un vieil homme très pieux, toujours à nous semoncer, à nous promettre mille maux si nous désobéissions un tant soit peu à la Loi.

Mais nous étions des gamins, nous aimions rire, faire des farces. Un soir qu'il somnolait sur son banc devant son isba, nous avons dérobé son manteau, puis caché une ribambelle de clochettes dans l'ourlet, avant de le remettre à sa place. Nous le savions superstitieux. Quand il s'est rhabillé, leur tintement l'a épouvanté, et il s'est enfui terrorisé, sûr d'être poursuivi par des démons. Une autre fois, nous étions chargés de ramasser du bois pour le rabbin et cela nous ennuait. Feignant d'avoir été attaqués par des loups, nous sommes rentrés au *shtetl* en hurlant, les vêtements en désordre, secoués de sanglots d'effroi. Tous les hommes du village se regroupèrent, armés de bâtons et de fouets pour mettre en déroute les bêtes honnies. Ils revinrent bredouilles, mais on nous interdit d'errer dans la forêt et ce sont les adultes qui se chargèrent du bois pour le rabbin.

Franck saisit les mains d'Olga, qui continuait à parler sans se rendre compte que son vis-à-vis ne l'entendait plus, écoutant une autre voix, très loin dans le temps.

— Ma *bobe* ! Que je suis heureux d'avoir trouvé à qui tu ressembles, chère amie. Je viens de revoir le seul visage amical de ma petite enfance. Après tant d'années, je comprends enfin pourquoi les œuvres de Chagall me plaisent autant. Elles me rappellent les histoires que me contait naguère la vieille femme qui veillait sur le garçonnet solitaire et mal aimé que j'étais. Ingrat, je l'avais oubliée.



L'intrigue (1890) par James Ensor
huile sur toile, 117 X 82 cm

Les masques

Elle peinait à se détendre. Tout se passait bien pourtant. Thierry paraissait amoureux. Mais elle avait connu tant de déceptions, qu'elle demeurait craintive. Elle manquait de confiance en elle. Après un mariage désastreux, les déboires s'étaient accumulés. Imprudente, elle se lançait dans des aventures dont elle sortait frustrée et déconfite. Les hommes avaient profité d'elle, lui empruntant de l'argent sans le lui rendre, s'entichant d'une autre après quelques mois en sa compagnie. À plus de quarante ans, elle ne pouvait plus se permettre de se tromper comme une adolescente. Elle n'était pas belle, elle le savait, mais on lui prêtait volontiers du charme. Mince, élégante, elle plaisait encore. Elle le voyait dans le regard de Thierry.

Secrétaire dans une compagnie d'assurances, Lise regrettait de ne pas avoir terminé ses études d'histoire de l'art. Un bébé était en route quand elle s'était mariée, il y en avait eu un deuxième, puis un divorce. Elle éleva seule ses enfants. Ils s'étaient bien débrouillés, avaient obtenu des postes intéressants à l'étranger, prenaient de temps à autre de ses nouvelles. Ils l'auraient aidée financièrement, si elle avait fait appel à eux. Mais elle demeurait discrète, leur confiait rarement ses déboires. De peur d'être jugée sévèrement. Sa fille la sermonnait :

— Tu es naïve, maman, tu te laisses embobiner par n'importe qui.

Elle devinait un soupçon de mépris dans sa voix. Ses enfants ne lui ressemblaient pas. Ils avaient les pieds sur terre et pensaient, avec raison, que leur mère avait une

âme de midinette. Elle n'aurait jamais osé leur avouer qu'elle avait connu Thierry sur un site de rencontres.

Lui aussi sortait d'un mariage malheureux. Cela faisait plusieurs mois qu'ils se voyaient régulièrement. À l'aise financièrement, il lui offrait de bons repas, l'emménageait à la campagne. C'est récemment qu'ils avaient fait l'amour pour la première fois. Il s'était montré un amant laborieux. Qu'importe, elle avait trop fréquemment été trompée par des séducteurs.

Thierry voyageait beaucoup dans le cadre de son activité professionnelle : la vente d'instruments dentaires. La firme qui l'employait le chargea d'une visite à des clients près de Liège.

— J'en ai pour peu de temps. Après, on pourra faire du tourisme.

Lise avait souvent rêvé de cette région. Folle de joie, elle se précipita à son cou.

Bruges. Un enchantement. Elle s'émerveillait de tout. Des hautes maisons à pignons étagés, de leurs façades travaillées en dentelle, de la multitude des canaux sur lesquels se penchaient les saules, des étroites rues pavées. Ils avaient choisi un hôtel dans le vieux quartier ; accoudée à la fenêtre, elle se croyait dans une peinture flamande. Des réminiscences de ses lointaines études montaient à sa mémoire. Elle évoqua van Eyck. La ville paraissait surgie de son pinceau, inchangée depuis six cents ans. Elle se rendit compte soudain que son enthousiasme irritait son compagnon.

— J'ai affaire à une poésie, semble-t-il. Figure-toi que je suis plus terre à terre. Allons manger.

Le restaurant qu'ils dénichèrent était charmant, bas de plafond, avec des boiseries peintes, des lampes anciennes,

des gravures de paysages. Ils mangèrent un coq au vin délicieux. Thierry avait retrouvé sa bonne humeur. À la fin du repas, elle descendit l'étroit escalier qui menait aux toilettes. Dans le miroir, elle vit avec déplaisir ses joues rougies et son nez luisant. Son manque d'atouts l'obligeait à veiller scrupuleusement à son apparence. Les hommes se lassent vite, elle en savait quelque chose. Et Thierry avait eu un mouvement d'humeur aujourd'hui.

Une femme ferma la porte d'une cabine derrière elle. Jeune, boudinée dans une robe noire. Des cheveux blond roux tirés en queue de cheval. Un visage aux joues pleines empreint de frayeur. Elle se mit à lui parler en flamand avec animation.

Lise fit signe qu'elle ne comprenait pas. Mais il lui sembla entendre à plusieurs reprises le mot « Angst ».

— Angst ? Haben Sie Angst ?

Elle déversa un flot de paroles incompréhensibles. Cette femme était réellement apeurée.

— Wollen Sie Polizei ?

Elle eut un sursaut horrifié.

— Neen ! Neen !

Elle parut se calmer, respira longuement. Elle lui sourit et ressembla à une enfant. Doucement, elle lissa l'étoffe de la veste de Lise.

— Mooi... Heel mooi...

Elle devait admirer sa tenue. Après un geste amical de la main, elle disparut dans l'escalier.

Troublée, Lise rejoignit sa table. Confier cette scène à Thierry ? Il lui dirait de ne pas être sans cesse perturbée par des broutilles. Il buvait un verre de genièvre, la mine épanouie. Discrètement, Lise tenta de voir où s'était installée la jeune femme. Mais l'endroit était plein de

recoins sombres. Ils étaient en train de payer, quand un bruit de dispute leur parvint. Une voix d'homme, violente, celle de sa compagne, suraiguë. Le silence se fit dans l'établissement et la serveuse, penchée sur eux, ouvrit des yeux effarés. L'instant suivant, un grand gaillard sortit en tenant par le bras une petite femme en manteau rouge, qui essayait vainement de se dégager. La porte de l'établissement claqua derrière eux.

— Il faut faire quelque chose, cette femme est en danger ! cria Lise.

Thierry la regarda, muet de surprise. Rapidement, elle évoqua l'épisode des toilettes.

— Elle était terrorisée, je t'assure.

Thierry avait trop bu, mais c'est le rouge de la colère qui enflamma ses joues,

— À quoi penses-tu ? Te mettre dans cet état pour une dispute d'amoureux ! Des gens que tu ne connais même pas !

Elle aperçut de l'exaspération dans son regard et ne put le dérider. Ils rentrèrent à l'hôtel silencieusement, se couchèrent tout de suite. Elle peina à s'endormir. La jeune femme la poursuivait.

Le lendemain, la journée fut agréable. Un timide soleil leur permit de s'asseoir à une terrasse. Puis un bateau les emmena dans le lacis de canaux qui sillonnaient la petite ville. Lise trouva la promenade follement romantique, mais Thierry se lassa vite. Ils prirent l'ascenseur jusqu'au sommet du beffroi. La vue était extraordinaire. De la place, ils écoutèrent le fabuleux carillon. En fin d'après-midi, ils décidèrent de se diriger vers Gand. Elle regarda défiler les hautes maisons aux frontons crénelés, leur reflet à peine troublé par le bateau. Et soudain, elle revit la jeune femme,

accoudée à la balustrade au bord du canal. Toujours vêtue de son manteau rouge. Elle pleurait. Le bateau passa à deux mètres d'elle. Lise agita son foulard. Elle releva la tête, sembla la reconnaître, fit un petit signe. Déjà, ils s'étaient éloignés. Derrière elle, Thierry secouait la tête, mécontent.

— Ce n'est pas possible ! Elle est partout, cette femme-là !

C'était jour de marché à Gand. Il y avait foule sur la place. La ville, chaleureuse dans ses briques rouges, était un véritable bijou ouvragé, avec ses façades accolées et ses canaux multiples qui charriaient doucement leur image inversée. Ils s'attablèrent, abrités de la fraîcheur sous l'auvent d'un bistrot. Thierry but une excellente bière.

— J'entre dans l'église et je reviens...

Dans la cathédrale, elle se précipita vers la chapelle où se trouvait le retable de van Eyck restauré. Elle resta longtemps, trop longtemps à regarder le panneau qu'elle avait tant aimé au temps de ses études : celui de la merveilleuse Vierge au manteau bleu nuit, avec son doux visage encadré d'une longue chevelure ondulée, coiffée d'une couronne de pierreries surmontée de fleurs des champs. Elle s'était attardée et déplairait à nouveau à son compagnon. Elle sortit en courant et arriva essoufflée au café. Thierry était en pleine conversation avec un inconnu. À peine s'aperçut-il de sa présence. Le hasard l'avait fait rencontrer un compatriote exerçant le même métier que lui. La Vierge de van Eyck avait accompli un petit miracle. Lise les laissa à leur échange en regardant la foule déambuler devant elle. Soudain, elle se leva précipitamment et traversa la place. Quand elle revint, Thierry était seul, l'air fâché.

— Excuse-moi. J'avais cru... reconnaître une voisine.
Je... je m'étais trompée.

Il grogna, bougon :

— Ta voisine ne portait pas un manteau rouge, par hasard ?

Elle ne répondit pas, mais il avait deviné.

Ils partirent pour Ostende. Elle se réjouissait de voir la mer du Nord, mais plus encore de visiter le musée Ensor. Un peintre méconnu, obsédé par les scènes de carnaval, les masques effrayants, les squelettes dansant la gigue au milieu des vivants. Elle en avait entendu parler enfant, par un vieux professeur ami de ses parents, invité parfois à manger chez eux. Après un ou deux verres, il revenait sans cesse aux lumières des plages d'Ostende et aux tableaux d'Ensor, qu'il vénérait. Il était long, maigre, le béret tiré au-dessus d'un grand nez busqué. Un peu effrayée, elle l'écoutait avec fascination. Peut-être était-ce lui qui l'avait orientée vers l'histoire de l'art ?

Il pleuvait sur Ostende. La ville était sans grâce, le front de mer laid. Mais l'immensité des plages, le gris nacré des eaux sous le ciel bas dégageaient une beauté sourde, mélancolique. Quelques bateaux surgirent dans le lointain, irréels dans la brume. Seuls dans cette vastitude, ils marchèrent en silence. Une baraque déjà ouverte proposait des fruits de mer, qu'ils dégustèrent debout. Mais le froid les pénétrait et ils se hâtèrent de rejoindre la ville. Un grog bien tassé les réchauffa, puis Thierry proposa un tour en ville. Timidement, elle dit vouloir visiter le *Mu Zee*. Son partenaire ne s'y opposa pas, mais préféra flâner. Ils se donnèrent rendez-vous.

Elle pensait admirer des tableaux importants du peintre. Elle aurait dû se douter qu'ils étaient dispersés aux quatre

coins de la planète. Mais le musée était la maison même d'Ensor. Un intérieur bourgeois surchargé, où trônaient les reproductions de la plupart des peintures du maître. Leur expressionnisme, leur outrance, leur caricature morbide de la société surprenaient au milieu des tentures, des sofas alourdis de coussins, des tapisseries et des bibelots multiples. Mais quelle force satirique dans ces tableaux ! *L'entrée du Christ à Bruxelles*, avec sa foule aux faces tordues, grotesques. Les Pierrot entourés de têtes de mort chapeautées de plumes et de falbalas. Un squelette endimanché jouant du piano. Deux autres se disputant à coups de balai sous un pendu. Un magnifique autoportrait du peintre, coiffé d'un élégant chapeau de femme rouge, surprenant au milieu d'un groupe de masques hilares... Bientôt, elle se sentit oppressée dans ce monde étrange, inspiré semblait-il par l'enfance du peintre. Dans la boutique de souvenirs de ses parents trônaient des masques, qui l'avaient fasciné.

Pour une fois, elle était à l'heure au rendez-vous. Thierry avait fait des achats, bu quelques bières. Il en avait assez vu d'Ostende. Et découvert sur une affiche que le cortège du carnaval de Gand se déroulait le lendemain. Ils étaient à une demi-heure de train. Qu'en pensait-elle ? Elle n'osa pas lui avouer qu'elle détestait cela. Regarder les œuvres d'Ensor, oui, mais pas participer à l'un de ces carnavaux vulgaires, avec une foule massée sur les trottoirs et des gens avinés. Aujourd'hui, Thierry avait été conciliant et ils avaient passé une belle journée. Elle ne pouvait refuser.

De toutes parts la foule l'enserrait. Cramponnée à son compagnon, au milieu des rires et des exclamations, elle se sentait perdue. Le cortège défilait au son d'une fanfare tonitruante. Les masques étaient hideux, les costumes

sans recherche. Mais les gens trépignaient de plaisir. Elle se serait crue dans le tableau de l'entrée du Christ à Bruxelles. Et elle s'aperçut que son compagnon goûtais ce spectacle et applaudissait avec entrain. Elle se détourna, ferma les yeux. Il y eut un mouvement dans la foule, des protestations, des insultes. Quelqu'un tentait de se faufiler entre les gens qui, bousculés, manifestaient bruyamment. La petite femme en rouge, éperdue, l'air traqué, passa près d'elle, puis disparut.

— Thierry, crie-t-elle, venons-lui en aide, quelqu'un lui veut du mal, j'en suis sûre !

Et elle s'élança sans attendre. Elle aperçut devant elle la haute silhouette du gaillard inquiétant. Il la poursuivait, elle n'en douta pas un instant. Elle hurla :

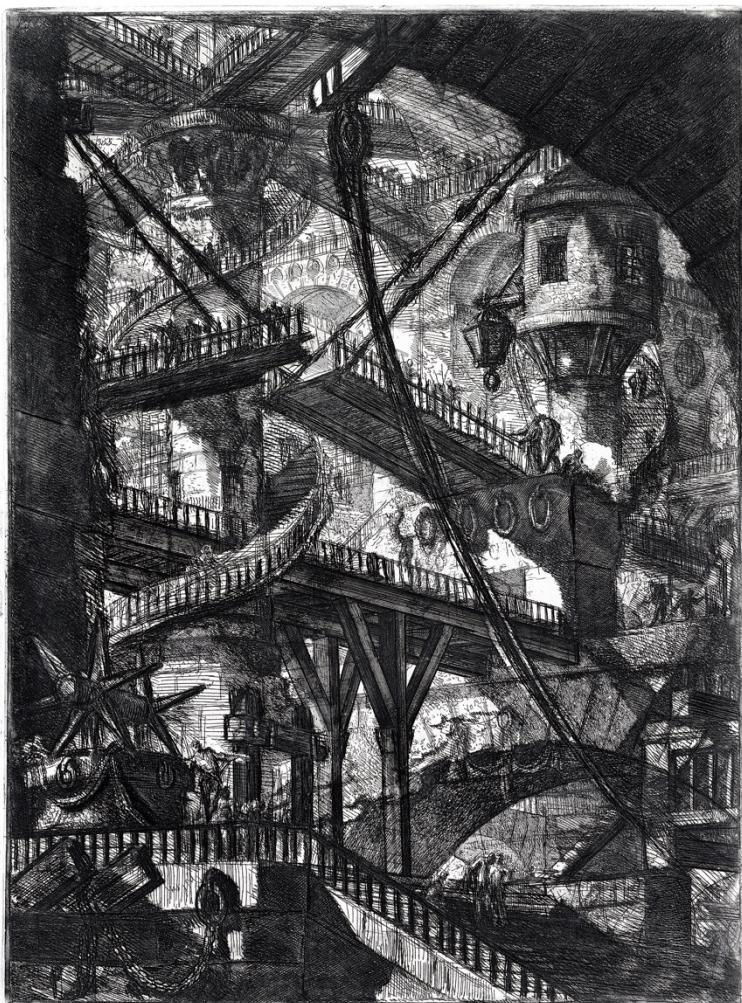
— Au secours ! Appelez la police, ce type là-bas est dangereux ! Arrêtez-le !

Les gens autour d'elle la regardaient, interloqués. Elle ne pouvait plus avancer, cernée par la foule compacte. Quand il y eut un grand cri, au loin, elle sut que la jeune femme en rouge était morte. Et elle se mit à sangloter, la tête entre les mains.

Thierry l'avait rejointe, furieux.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu risquais de prendre un coup de couteau à sa place ! Tu es complètement folle ! Tant d'histoire pour une inconnue. Tu as gâché mon plaisir.

À ces mots, elle sut que leur idylle était finie. Elle se retrouverait seule au retour. Avec la femme au manteau rouge qui, désormais, hanterait ses nuits.



Prison imaginaire (1745) par Giovanni Battista Piranese
estampe, 41 X 55 cm

Le verrou

Comme d'habitude, le psychologue laissa l'adolescent s'installer dans sa position préférée, accroupi par terre, adossé à son bureau. Il avait éparpillé les bandes dessinées autour de lui, sachant qu'il les ignorerait, resterait muet et inactif. François Leclerc avait averti les parents adoptifs depuis des semaines. Le garçon s'était refermé sur lui-même. Certainement à cause de mauvais traitements qui l'avaient traumatisé. Malgré les mois d'efforts, aucune lueur ne s'annonçait et le praticien se décourageait. Il n'avait guère offert d'espoir au couple, qui s'obstinait pourtant à avoir recours à lui. Il ne profiterait pas de la situation et son discours avait été clair. Mais les jeunes gens ne s'avouaient pas vaincus ; il y avait tant d'amour en eux pour celui qui était désormais leur fils, qu'il n'avait pas eu le cœur d'opposer à leur insistance un refus catégorique.

Son jeune patient ne le dérangeait pas pendant qu'il compulsait ses dossiers, rédigeait des rapports. Jamais encore Leclerc n'avait accepté pareille situation. Il avait toujours scrupuleusement obéi à la déontologie de son métier. Sa conscience demeurait tranquille devant la légère entorse à ses principes. Ce n'était pas l'attrait du gain qui le motivait ni l'espoir de tomber sur un cas extraordinaire, qui ferait sa renommée parmi ses confrères. Il s'agissait d'un orphelin issu du Congo, ayant traîné dans des camps de réfugiés, avant d'être accueilli dans cette famille qui ne demandait qu'à le rendre heureux.

Il en avait tant vu, de ces parents torturés par leur besoin

d'enfants, malades de la stérilité de l'un ou de l'autre, sûrs de régler leurs problèmes avec un rejeton tombé du ciel. Le psychologue, avec délicatesse, leur conseillait de résoudre d'abord le dysfonctionnement de leur couple. L'enfant n'était pas un remède et sa présence accentuerait leurs désaccords. Il les regardait partir décus, certain qu'un collègue moins scrupuleux leur donnerait satisfaction.

La situation ici était différente. La famille entière, les parents et trois enfants, avaient accompagné à la consultation celui qu'ils avaient, d'un commun accord, désiré accueillir. Devant son impuissance, la mère était au bord des larmes, le père avouait son désarroi et les enfants, intempestifs malgré les efforts de leurs géniteurs pour tempérer leur ardeur, racontaient tous ensemble leurs essais infructueux pour apprivoiser ce nouveau frère.

— Je l'ai emmené dans la forêt, disait l'un, j'ai fait du feu, grillé des pommes de terre. J'ai voulu le convaincre de grimper dans ma cabane sur l'étable. Inutile.

La sœur renchérissait :

— Moi, je suis des cours de théâtre. J'adore ça, me maquiller, me travestir, confectionner des costumes avec de vieux rideaux... J'étais sûre que Mamba se laisserait entraîner, que mes grimaces de clown l'amuseraient. Aucun résultat. Ses yeux restent vides, son visage figé. On dirait une statue.

Le cadet ajoutait :

— Je suis le sportif de la famille. J'aime courir. Je suis le meilleur de la classe. Mais, quand j'ai vu Mamba, j'ai été soufflé. Lui, il avait ce qu'il fallait pour devenir un champion ! De longues jambes, des muscles. Je l'inscrirais à des courses dans la région. J'allais être son coach, ce serait super ! Je l'entraînerais, il prendrait confiance en lui

et il épaterait tout le monde. J'ai eu beau insister, cela n'a pas l'air de l'intéresser.

Tous les espoirs de la famille avaient été déçus. Et Leclerc n'avait pas voulu, devant leur bonne volonté, leur faire part crûment de son diagnostic. Le jeune Congolais avait vécu des drames trop lourds pour son âge, il ne s'en remettrait pas. Les parents continuaient donc à le lui amener chaque semaine.

— Je veux bien tolérer sa présence quelques mois encore. Mais, comme je suis impuissant à vous aider, je refuse d'être rémunéré.

Il avait été catégorique malgré leur insistance. Il avait toujours pratiqué avec honnêteté. Il ne faillirait pas aujourd'hui.

Les semaines se suivaient, le travail de bureau s'accumulait. Leclerc avait fini par ne plus s'apercevoir de la forme immobile au pied de son bureau, qui continuait à ignorer les livres, les crayons et les stylos posés sur une pile de feuilles blanches. Après deux heures infructueuses, il devrait à nouveau décevoir les parents en secouant la tête. Rien de neuf, hélas. Mamba les suivrait docilement, les yeux vides, son beau visage d'ébène sans expression.

Le psychologue soupira, s'étira longuement. Il avait pris connaissance d'un dossier ardu, un cas difficile pour lequel un collègue lui demandait conseil. Il se concentra un moment, la face enfouie dans ses paumes. Un très léger bruit le fit sursauter. Il avait oublié Mamba. Que se passait-il ? Dédaignant comme à l'accoutumée ce qui était éparpillé autour de lui, il paraissait fasciné par un ouvrage de la bibliothèque. Il s'en était même un peu rapproché. Le praticien remit ses lunettes pour voir de quoi il s'agissait. Sur la couverture claire se détachait une grande tache

noire. Le livre recensait les gravures d'un artiste. Qu'apercevait Mamba ? Les yeux écarquillés, il avait l'air apeuré. Et il resta ainsi sans esquisser un geste ou émettre un son jusqu'à l'arrivée de sa mère.

Leclerc se garda de l'informer de ce mince événement. Mais, dès qu'il fut seul, il sortit l'album du rayonnage et réfléchit longuement. Une tache noire... Un trou noir... Fébrilement, il ouvrit l'ordinateur, tapa « Travail des enfants en Afrique », parcourut les différentes rubriques. Un trou noir... L'ouverture d'une mine ? On employait beaucoup d'enfants minces et agiles dans les boyaux étroits. Une mine de cobalt ? De celles qui fournissaient aux nantis de quoi faire fonctionner leurs indispensables portables ? Comment savoir si cette illumination soudaine était la bonne ? Si le traumatisme du garçon provenait de ce travail inhumain et terrible ?

Le pédiatre fouilla dans sa bibliothèque, se rappelant vaguement un livre d'art acheté lors de la visite d'une exposition il y a longtemps. Une vision dantesque de couloirs, d'escaliers, de puits s'enfonçant dans la terre. Un espace obscur barré d'échelles, de cordes, de poutres, de poulies. Un nom italien lui semblait-il. L'ordinateur le renseigna très vite. Piranese. C'était cela. Penché sur l'ouvrage qu'il avait retrouvé sans peine, il examinait les gravures. Parleraient-elles au garçon ? Évoquerai-elles son douloureux passé ? Ne valait-il pas mieux trouver des documents actuels plus proches de la réalité d'aujourd'hui ? L'imagination débridée de l'artiste, ses architectures démentes devaient ressembler bien peu à une mine africaine. Quoique... Cette foule de petits êtres s'affairant à tous les niveaux, cette atmosphère oppressante, ces étages, ces poutres, ces étais innombrables... Il laisserait

le livre ouvert à la portée de l'adolescent. Déclencherait-il un afflux de souvenirs, refoulés parce que trop terribles ?

Assis à son bureau, Mamba comme toujours recroquevillé contre le meuble, Leclerc attendait avec anxiété. Ce serait sa dernière tentative pour forcer le mutisme de l'enfant. Rien ne paraissait se produire. Le psychologue se pencha en avant. Le garçon n'avait pas touché le livre grand ouvert sur les gravures, mais il regardait dans cette direction. C'était un petit élément positif. Pas de quoi se réjouir. Il fallait se montrer prudent. Semaine après semaine, le livre fut posé à côté de lui. À son insu, le psychologue avait appuyé un miroir contre une paroi, qui lui renvoyait ses expressions. Leclerc retint son souffle. Cette fois, il réagissait. Les yeux agrandis, le front plissé, une expression terrorisée sur le visage. Subitement, il se mit à geindre et le médecin se hâta de le rejoindre. Mamba s'agrippa à lui et, au retour de sa mère, il se précipita dans ses bras en pleurant.

— Votre patience porte ses fruits, Madame, chuchota Leclerc. Le verrou a cédé. L'espoir est permis désormais.

Les progrès étaient laborieux, entrecoupés de nouvelles crises de mutisme, mais Mamba sortait peu à peu de son cauchemar intérieur. Il utilisait les crayons et les dessins s'accumulaient, décrivant l'enfer qu'il avait vécu. Et Leclerc, la gorge nouée, devait s'accrocher à sa maîtrise professionnelle pour ne pas céder à l'émotion. Des boyaux obscurs s'enfonçaient sous la terre, des enfants pliés en deux sous de lourds sacs grimpaien l'un derrière l'autre sur des échelles branlantes. Des hommes immenses armés de bâtons les maltraitaient et certains petits martyrs, accablés sous les coups, demeuraient allongés sur le sol, morts certainement. Qu'importait pour les bourreaux ! Les

minuscules esclaves étaient innombrables, semblables à des fourmis laborieuses qui, inlassablement, allaient chercher sous terre le précieux mineraï.

Leclerc s'était attaché à l'enfant et à sa famille adoptive. Les progrès de son patient l'impressionnaient. Maintenant, il s'asseyait sur une chaise vis-à-vis du médecin et les mots sortaient maladroitement de sa bouche, complétant les dessins. Sa famille, heureuse et reconnaissante, informait le psychologue de son comportement à la maison. Il se mettait à jouer, à rire, emporté par l'allégresse de la fratrie. Et si la peur agrandissait soudain ses prunelles, elle se faisait de plus en plus rare.

Un jour, Leclerc put annoncer que son patient n'avait plus besoin de lui. L'amour des siens suffirait à sa guérison. L'homme avait une longue carrière derrière lui. Rarement, il avait été aussi heureux d'un tel dénouement. Quelquefois, entre deux patients, il sortait de la bibliothèque le livre de gravures de Piranese et se perdait dans la contemplation de l'univers hallucinant et kafkaïen de ses prisons. Lui apparaissait alors le visage du jeune Africain et un sourire rajeunissait ses traits.

Plus d'une année avait passé. Les cas se succédaient, douloureux, compliqués, plus faciles à gérer parfois. Un soir, alors que, fatigué par une journée éprouvante, il consultait son courrier, une grande enveloppe l'intrigua. Il en sortit une lettre des parents de Mamba qui lui exprimaient leur reconnaissance. Une main maladroite avait tracé au verso un grand MERCI. Leclerc, très ému, songea qu'il pratiquait le plus beau métier du monde.



Nous ne sommes pas les derniers (1970) par Zoran Mušić
estampe, 35 X 45 cm

Les amateurs d'art

J'avais erré dans une ville déserte et silencieuse. L'épidémie, qui dévastait les pays avoisinants, se rapprochait. L'atmosphère était étrange. Le monde semblait en apesanteur. Délivré de sa fébrilité, de sa course effrénée. Nous envahissait étonnamment une sorte de calme, malgré l'angoisse de la situation. Ainsi, on pouvait vivre sans le fatras qui nous paraissait indispensable ? Jour après jour, nous constations qu'il n'était pas difficile de s'alléger, de revenir à la simplicité, à l'essentiel.

Au lieu de rejoindre ma voiture, je retournai au musée. Pourquoi ? Je ne le savais pas. J'avais vu le placard à l'entrée. Le virus dévastateur obligeait les autorités à des mesures drastiques. L'exposition que je me réjouissais de découvrir était interdite, comme les autres manifestations. Le peintre malchanceux finissait son accrochage quand était tombé le verdict. Son travail des dernières années dans l'impossibilité d'être montré. Ignorant la décision récente, je m'étais hâtée, croyant la visite encore autorisée. Hélas, les ordres étaient formels. Prête à rentrer chez moi, je me ravisai soudain. Le musée était entouré d'un joli parc. J'y ferais un tour, en essayant de jeter un coup d'œil à l'exposition. Le jardin à l'abandon était hirsute et broussailleux. Difficile d'accéder aux fenêtres, trop hautes. Têtue, je tournais autour de l'ancienne maison de maître en pestant devant mon impuissance. J'étais sur le point renoncer quand j'aperçus, dans le fouillis des buissons, une petite porte envahie par le lierre. Un lacis de fonte ouvragee défendait sa vitre brisée. Une branche l'avait

peut-être heurtée lors d'un orage, et personne n'avait remarqué les dégâts. Une idée surgit, incontrôlable. Avais-je regardé trop de films ? Délicatement, en vraie professionnelle, j'enlevai les débris coupants, puis glissai ma main sous la poignée pour trouver le verrou. Il résista longuement, mais finit par bouger et la porte céda. Je ne me posai aucune question. Fébrile, je pénétrai dans le musée. Le crépuscule était tombé. À l'intérieur, il faisait sombre. Des formes vagues m'entouraient. Débarras ? Ancienne buanderie ? J'avançai en me heurtant aux obstacles. Une autre porte s'ouvrit en grinçant. Un corridor. Un étroit escalier menant à l'étage. Lentement, glissant mes paumes sur le mur, j'arrivai dans un local exigu sentant l'encaustique et la poussière. Quand j'en sortis, je me retrouvai au rez-de-chaussée. Je fréquentais le musée depuis longtemps. Malgré l'obscurité, je traversai la réception, puis la cafétéria.

L'ancien bâtiment jouxtait un espace d'architecture contemporaine permettant de grandes expositions. Je suivis l'étroit passage reliant les deux constructions et j'émergeai dans la vaste salle, dont la baie laissait passer une vague lueur. Troublée, émue d'être seule face aux œuvres de l'artiste, je m'arrêtai, le cœur battant. Le réverbère d'une rue voisine éclairait chichement certaines parties des grandes toiles, alors que d'autres restaient dans la pénombre, ou nimbées de couleurs ténues. Je reconnaissais la recherche actuelle du peintre, un univers végétal empreint de poésie, habité par des lignes sinueuses, l'entrelacs des branchages, un semis de feuilles ponctuant les surfaces comme des notes musicales. Un monde enchanté de paradis perdu. Des bleus, des rosés, des jaunes sur lesquels s'épanouissait un enchevêtrement

de plantes imaginaires. Je m'approchai. Le peintre souvent creusait la ligne des tiges, le pourtour des feuilles. Avait-il voulu rendre pérenne ce qui était voué à la flétrissure ? Tout ce qui aurait été lisible sur des cimaises bien éclairées était ici atténué, empreint de mystère. Je vivais un moment curieux, isolée dans cet espace généralement habité d'une foule d'amateurs d'art, bruyant de conversations. Certes, l'enchantedement des couleurs manquait, mais une sorte de magie transparaissait dans les teintes allégées, presque éthérées.

Je contournai une cimaise, et soudain je les vis. Figée de stupeur, je restai un long moment immobile. Une foule avait surgi sans que je m'en rende compte. Issue de nulle part. Paraissant sortie des murs. J'étais certaine d'être seule en pénétrant dans la salle du musée. D'où venaient tous ces gens ? Fallait-il fuir ? M'approcher, me faire connaître ? J'avancai, hésitante, vers l'individu le plus proche, esquissant un vague sourire complice. Il me frôla sans me regarder. Je toussotai, rejoignis un groupe semblant avoir une conversation animée. Je compris soudain qu'ils ne me voyaient pas. Le silence était total. Ces gens parlaient entre eux et je ne les entendais pas. Quel était ce prodige ?

Je les observai avec plus d'attention. Ils avaient tous une allure particulière. Hâves, très maigres, de longs manteaux défraîchis flottant autour d'eux. Le visage décharné sous des chapeaux informes. Cette foule à l'aspect misérable me faisait de plus en plus penser aux victimes des camps de concentration. Quelque chose me frappa. Leur profond intérêt devant les œuvres. J'étais l'unique spectatrice d'un film muet où les personnages s'agitaient vivement avec des gestes de connivence, d'impatience, des expressions

coléreuses. Ces gens-là étaient familiers de l'art. La passion qui les habitait me le prouvait. L'un d'eux repoussa son couvre-chef et, interdite, je reconnus Zoran Mušić. J'avais vu une grande exposition de lui à Venise. Au milieu de l'ensoleillement de ses toiles célébrant la lumière, des scènes terribles dévoilaient au monde incrédule jusqu'où l'homme était allé dans sa folie meurtrière. Plus loin, j'aperçus une femme. Sous le foulard dissimulant son beau visage apparut Charlotte Salomon, la jeune Juive au destin tragique. Là-bas, n'était-ce pas Leo Haas, revenu de Terezín ? Je me rappelai l'histoire incroyable de ses dessins montrant le quotidien de l'horreur, enfouis dans une cachette jamais découverte par les nazis. Survivant à l'enfer, il était retourné en Allemagne après la guerre et les avait retrouvés intacts, prêts à être dévoilés au monde.

J'avais compris que ces inconnus étaient des artistes, morts ou rescapés des camps. Anonymes ou de grande notoriété. Tous écrasés sous la botte nazie. Ceux qui m'entouraient étaient les victimes de jadis. J'eus l'intuition d'avoir à mon insu découvert un mystère. En pénétrant dans cet endroit désert à ces heures, je m'étais mêlée à ceux qui, la nuit venue, investissaient les lieux où était célébré l'art qui avait occupé leur existence. Dans les musées et les galeries, partout où s'ouvriraient des expositions, ils arrivaient en foule pour regarder et commenter les travaux de leurs pairs. Depuis des décennies, sortant du royaume des morts, se moquant des frontières, ils se réunissaient pour contempler les créations de leurs successeurs. Collègues critiques et intransigeants. Argumentant, acquiesçant, s'opposant, se querellant. Chacun restant sur ses positions, sûr d'avoir

lui-même atteint dans son œuvre le but fixé, frôlé la vérité. Pour, après la certitude, être dévasté par le doute qui jetait bas leurs belles envolées. Également artiste, je cherchais, m'égarais, croyais avoir trouvé avant de me rendre compte, anéantie, que j'étais dans une impasse. Mes collègues et moi aussi jugions, critiquions, échafaudions des théories, invoquions les maîtres que nous admirions dans des discussions passionnées.

Ces silhouettes faméliques, ces visages laminés par les privations et les mauvais traitements conservaient une vivacité enflammée dans leurs échanges. Eux dont la création avait été brutalement interrompue, à qui on avait volé des années de travail, profané les ateliers, détruit les œuvres, avaient réussi parfois, dans l'adversité la plus totale, à continuer leur recherche au péril de leur vie. À rendre compte des atrocités, à fixer les scènes ignobles dont ils avaient été les témoins et les victimes. Afin que les générations suivantes se souviennent. Et n'oublient jamais de quoi est capable l'homme vis-à-vis de son semblable. L'art ne doit-il pas impérieusement témoigner de son époque ? La musique, si présente dans les camps, est parvenue à dire l'indicible. La littérature aussi.

Sûre d'être invisible désormais, je me mêlai à eux, les suivis de tableau en tableau, montai à l'étage en leur compagnie, m'efforçant d'interpréter, de déchiffrer plutôt leur gestuelle et leurs propos inaudibles.

Je ne vis pas les heures passer, me rendis à peine compte de la fin de la nuit. Sans ressentir aucune fatigue, attentive, j'allais et venais au milieu de ces collègues d'outre-tombe. Mais, imperceptiblement, le ciel s'éclaircissait. La foule autour de moi se faisait moins nombreuse. Absorbée par les propos véhéments de deux hommes qui paraissaient

s'invectiver, je m'étonnai tout à coup du peu de personnes encore présentes. Elles s'éclipsaient l'une après l'autre, semblant se dissoudre dans les murs. Et je me retrouvai seule dans la vaste salle éclairée par la lueur de l'aube. Avais-je rêvé ? Bouleversée, je me promenai un long moment parmi les tableaux émergeant dans la lumière. Après cette folle nuit, leurs couleurs ravivées par le jour, ils me parurent pourvus d'une aura différente.

Mais il fallait partir avant que mon intrusion ne soit découverte. Sans encombre, je repris le même chemin, sortis dans le parc et, dans la ville encore déserte, retrouvai ma voiture.

Des mois plus tard, le virus maîtrisé, le peintre put enfin montrer son travail. Je parcourus l'exposition au milieu d'une foule nombreuse et félicitai l'artiste. Je lui désignai une toile admirée lors de ma visite solitaire.

— Je l'ai déjà vue. Elle reste ma préférée.

— Pas possible, rétorqua mon ami. Le public la découvre. C'est la première fois que je la montre.

Je n'avais confié à personne ce que j'avais vécu. Il était inutile d'insister.

— Tu as certainement raison. J'ai dû confondre.

Et je me détournai légèrement pour cacher un sourire.



Veduta, Papagallo, Toscane
photographie de Thomas Jorion, 2018

La beauté des ruines

C'est elle qui lui avait fait la cour. Timide, il n'aurait jamais osé s'approcher d'une telle fille. Joyeuse, belle, entreprenante, elle avait beaucoup de succès dans ce pays morne du nord-est de la France. Son ascendance italienne, que dénotaient son teint mat et sa chevelure sombre, l'entourait d'un halo de séduction. Son père, magistrat à Lille, sa mère, issue d'une famille d'industriels, la distinguaient d'une population ouvrière besogneuse. Mais elle était agréable, pas hautaine, et ses camarades étudiants rivalisaient pour la conquérir. Édouard, fils d'un mécanicien et d'une institutrice, était amoureux lui aussi. Mais, convaincu de n'avoir aucune chance auprès d'elle, il se contentait de l'admirer de loin. Il fut stupéfait quand, lors d'une fête étudiante, elle parla longuement et dansa toute la soirée avec lui. Ainsi commença leur histoire. Les prétendants éconduits, blessés, ne cachaient pas leur animosité et les gens de la ville dissimulaient mal leur étonnement. D'abord incrédule, Édouard, galvanisé par sa compagne, se laissa emporter par sa joie de vivre. Ils devinrent inséparables. Étudiants en dernière année à l'École des Beaux-Arts, ils s'inscrivirent pour l'obtention d'une bourse délivrée par un mécène. Il s'agissait d'étudier l'influence du Quattrocento sur certains artistes français. Leur projet, bien documenté et cohérent, fut retenu. Ils se complétaient. Stella flamboyante et hardie, privilégiant la photo, lui consciencieux, réfléchi, dessinateur hors pair. Trois mois pour parcourir l'Italie de concert. Un cadeau inestimable.

Les premières semaines furent parfaites. Stella rayonnait ici comme elle le faisait chez elle. Parlant bien italien, le contact facile, elle trouvait partout des interlocuteurs, des gens prêts à les aider dans leur démarche. Lui se mettait difficilement en valeur, peinait à se débarrasser de l'humilité issue de ses origines, desservi en plus par sa mauvaise connaissance de la langue. Tous les deux jours, leurs ordinateurs sur la table d'un café, ils comparaient leurs notes, revoyaient leur parcours dans les musées. Le plus difficile était de s'en tenir aux grands maîtres de la Renaissance, tant la beauté était évidente partout. À Florence, ils rencontrèrent Alessandro, également étudiant aux Beaux-Arts, qui proposa de leur servir de guide. Beau garçon, charmeur, il leur fut très utile, les portes s'ouvrant devant lui. Un dimanche, il les invita chez ses parents. Une grande villa blanche dans les collines au milieu des figuiers et des oliviers, avec un jardin en terrasses. Ils mangèrent un excellent repas sous la glycine, qui les changea des pizzas habituelles, burent un rosé issu des vignobles alentour. Le père était professeur, la mère poëtesse. Les jeunes gens furent éblouis. Stella surtout. Fort à l'aise, elle se lança dans une conversation brillante. Comme d'habitude, son compagnon s'intégra difficilement à la gaîté ambiante, suivant mal la subtilité des propos, honteux de son silence et de sa morosité. En début de soirée, la jeune fille se donnait la peine de traduire, mais peu à peu elle s'en abstint, tout au charme de ses hôtes. Édouard, abattu et frustré, sortit de table sans que personne ne paraisse s'en apercevoir. Se posant la question récurrente qui le tourmentait depuis deux ans. Pourquoi l'avait-elle choisi ? Qu'avait-elle trouvé en lui ? Elle, la fille irrésistible, que faisait-elle en sa compagnie ?

Il semblerait qu'on soit attiré par son contraire. Mais, dès le début de leur liaison, il avait eu la prémonition de vivre un rêve, qui s'écroulerait très vite. Il réalisait que le rêve s'effritait, que la parenthèse enchantée se refermait. Il était triste, mais pas amer. Il n'y aurait pas de scène. Il était trop heureux du temps passé dans son sillage. Le plus difficile était d'arriver à refouler le sentiment tenace d'avoir été une marionnette entre ses mains, un être chargé uniquement, par son manque de relief, de la mettre en valeur. Il rejettait cette pensée, mais elle persistait, et il devinait qu'elle empoisonnerait désormais son existence. Depuis qu'ils avaient rencontré le jeune Florentin, sa compagne s'était montrée sous son vrai jour. Fascinée par le luxe, la vie facile de cette famille issue de la haute société, la culture qui semblait l'envelopper comme un dû depuis des générations.

Édouard traînait un prénom démodé qu'il exécrat. L'Italie, qu'il se réjouissait tant de découvrir, lui offrirait une infime compensation à sa désillusion. Désormais il s'appellerait Eduardo. Ce pays, qui avait été celui de ses rêves et devenait celui de son chagrin, lui devait bien cela. Il traversa le jardin, ne pouvant s'empêcher de l'admirer, avec le bruit d'eau de ses bassins dans lesquels se reflétait la lune, les pins parasols dessinant la rondeur de leurs couronnes sur le ciel étoilé, la silhouette filiforme des cyprès. Il se dirigea vers la maison, prit la clé de la petite Fiat louée pour leur périple sur le coffre de l'entrée. Silencieusement, il en retira son sac à dos et la carte détaillée de la région. Stella n'en aurait plus l'utilité, elle avait un cicérone pour la guider. Disparaîtrait-il comme l'ombre inconsistante qu'il avait été pour elle ? Il en eut le désir, mais il griffonna tout de même quelques lignes

l'informant qu'il passerait à la banque sortir sa part de l'argent. Leurs recherches désormais seraient différentes. Il lui laissait le projet, qu'elle mènerait à bien seule, il en était persuadé. Lui informerait l'École du sujet qu'il choisirait. Il hésita, mais finit par lui souhaiter bonne chance.

Dans le lointain, un halo clair indiquait la ville de Florence. Il partit à grands pas sans se retourner et marcha la nuit durant. Il avait faim, il avait soif, n'ayant pas voulu emporter quoi que ce soit de la riche demeure qu'il venait de quitter. Même pas un quignon. Plusieurs fois il s'arrêta avec l'envie irrésistible de rebrousser chemin, de se couler contre le corps chaud de Stella, de tenter de la reconquérir. La souffrance le pliait en deux. Mais il savait intimement que cette démarche serait inutile. Il se rendrait seulement ridicule. À l'aube, harassé, il traversa un village, but longuement à la fontaine, sentit une odeur de pain. Il se hâta vers un soupirail éclairé, s'accroupit, frappa contre la grille. Un visage surpris s'éclaira à sa vue.

— Eh, *ragazzo*, tu as faim ? Tu as de la chance, les premiers pains sortent du four.

Le brave homme tendit une miche encore chaude à travers les barreaux. Eduardo ouvrit son porte-monnaie.

— Un cadeau de la maison ! Bonne route, petit !

La bonhomie du boulanger l'avait ragaillardi. Il fallait maintenant qu'il trouve un endroit pour dormir. Il avait un peu d'argent sur lui. Mais, avant d'atteindre une localité importante, il devait être économique. C'était l'été. Pas besoin de chercher un hôtel. Il prit un chemin qui se perdait dans la campagne, aperçut un mur en ruine et un bâtiment éventré qui lui servirait d'abri. Il s'allongea sur son sac de couchage et sombra dans le sommeil.

Un bruit de clochettes, des aboiements véhéments le réveillèrent brutalement. Un mouton le regardait, puis un chien hirsute apparut, menaçant. Un sifflement impérieux et il déguerpit. Eduardo tituba jusqu'à la porte béante. Le bâtiment était entouré d'un troupeau. À l'ombre d'un figuier, un grand gaillard maigre levait son bâton. Le visage buriné s'éclaira d'un sourire édenté. L'italien d'Eduardo était pauvre, mais il comprit tout de suite l'invitation.

— Tu veux manger avec moi ?

Le jeune homme s'aperçut que le soleil était au zénith et qu'il avait à nouveau faim. Le berger parlait volontiers. Mais son patois était difficile à comprendre. Eduardo sortit son bloc à dessin. Il connaissait un langage accessible à chacun et il présenta ses croquis à l'homme impressionné.

— Tu aimes les choses d'autrefois. Je peux te dire où en trouver. Des maisons de riches abandonnées. Mes moutons broutent dans leurs parcs et moi, j'y suis abrité. Je t'en montre une près d'ici. Un vrai palais.

Eduardo passa la journée avec le vieux Berio. Au crépuscule, ce dernier rassembla son troupeau et l'emmena vers un nouvel emplacement. Après deux heures de marche, les moutons furent laissés à la garde du chien et les hommes pénétrèrent dans la forêt. Dans un fouillis de végétation dense, une sorte de pavillon surgit, ouvert à tout vent, le toit soutenu par d'élégantes colonnes corinthiennes. Ébahi, le garçon sauta par-dessus le mur et resta muet de stupéfaction. Au-dessus de lui, intact, un plafond peint dévoilait sa splendeur. Dans sa partie centrale, un ange aux ailes sombres, enveloppé de draperies flottantes, traversait avec véhémence un ciel bleu parsemé de nuages. Plus bas, d'élégants motifs végétaux formaient des frises qui se croisaient aux quatre angles de

l'édifice. Eduardo demeurait sans voix sous le regard triomphant du berger.

— Alors, tu aimes mon palais ?

Eduardo avait laissé l'appareil photo perfectionné à sa compagne. Lui n'en avait pas besoin. Certains de ses crayons, une fois mouillés, donnaient l'effet de la peinture à l'eau. Il prenait soin de ne pas abuser de cet artifice, se contentant de quelques taches ponctuant ses dessins. Ce qui les allégeait, leur donnait davantage de vie. Tandis que Berio, heureux de l'effet produit, retournait à son troupeau, le jeune homme dessina fébrilement. Deux heures plus tard, il rejoignait son compagnon.

— C'est ressemblant. Et dans la région, j'en ai découvert d'autres. De belles maisons délaissées. Les renards y mettent bas, le lierre envahit les fenêtres, tout est recouvert de poussière à l'intérieur. Si elles sont près d'un village, les jeunes viennent y faire la fête...

Eduardo déploya sa carte devant le vieux.

— Où se trouvent-elles ?

Berio eut de la peine à calquer sa connaissance des lieux sur le tracé abstrait de la carte, mais il finit par poser le doigt sur quatre points.

— Je fais beaucoup de kilomètres avec mes bêtes, je peux me tromper un peu. Cherche, demande, on te renseignera volontiers. Maintenant, il faut qu'on se sépare, *ragazzo*.

— Attends, je te laisse un souvenir.

Un quart d'heure plus tard, le vieux avait en main son portrait et un dessin sur lequel sa haute silhouette se dressait au milieu du troupeau. Ravi, il les roula précautionneusement avant de les mettre dans sa musette.

— Merci, petit. Je les regarderai souvent en pensant à toi.

Enrichi par cette rencontre, Eduardo se dirigea vers l'un des points indiqués par le vieil homme. Il lui fallut deux jours pour y arriver. Mais, après qu'il se fut glissé dans la brèche d'une palissade et qu'il eut traversé un parc à l'abandon, se déploya devant ses yeux une ravissante façade d'un rose éteint. Au centre, un porche flanqué de deux escaliers arrondis menait à l'entrée. Un endroit déserté depuis longtemps, à voir les fenêtres brisées, les volets disloqués. Tant de beauté et d'harmonie vouées à une mort lente. Une tristesse infinie se dégageait de ce spectacle. Le cœur d'Eduardo se serra. Pourquoi se séparer d'une telle merveille ? Pas de descendants, des impôts trop lourds, le manque d'argent pour entretenir son patrimoine ? Un laisser-aller qui peu à peu devient irrémédiable ? Eduardo gravit les marches couvertes d'herbes folles. La porte était solide. Mais il ne lui fut pas difficile de pénétrer dans la demeure par une fenêtre.

Il peinait à dormir. Il avait dessiné un long moment le pavillon sous plusieurs angles, visité ensuite les appartements. L'intérieur était encore plus sinistré que la façade. Meubles bancals, canapés éventrés, tapisseries déchirées, tapis en loques, des gravats partout. Il avait récupéré un vieux balai afin de déblayer une place pour son sac de couchage. Mais le sommeil le fuyait, la maison craquait, grinçait, on entendait la course furtive des souris et le grignotement incessant de milliers d'insectes et de rongeurs se repaissant des lambeaux de ce qui avait été une élégante résidence. Soudain, Eduardo se redressa, complètement réveillé. Il venait de trouver ce qui serait le sujet de ses recherches, le pendant du travail de Stella. À elle le faste du Quattrocento, les chefs-d'œuvre immortels, les ruines glorieuses. À lui l'émouvante histoire d'une

architecture saccagée. Il chanterait la dégradation, l'absence, la mort. L'écho du vide que la trahison de sa compagne avait laissé en lui. Il s'efforcerait, avec ses crayons, de transcender la perte, de ravir à l'oubli des bâtiments qui avaient été superbes, de les croquer avant qu'ils ne sombrent dans le néant. Un élan le parcourut. Il se sentait capable de mener à bien ce projet. Serait-il accepté par l'école et le mécène qui avait offert sa confiance aux jeunes gens pour un travail différent ? Il enverrait au plus vite quelques-uns de ses dessins pour le savoir. Sa démarche était insolite. Convaincrait-elle ?

Deux semaines plus tard, la réponse lui parvenait. On l'autorisait à poursuivre. Mais, quand les trois mois accordés furent passés, l'argent dépensé, une quarantaine de travaux expédiés, il se sentit délivré de toute obligation. Et il ne rentra pas. Il devint une sorte d'artiste itinérant, gagnant sa vie en faisant des portraits dans les fêtes et les foires, disparaissant dans la nature quand il avait un peu d'argent. On s'interrogeait. Il buvait peu, ne jouait pas, se détournait des filles qui tentaient de l'aguicher. Une carte en main, il parcourait le pays à pied, en bus ou en train, se renseignant partout sur les demeures délaissées. La Toscane, l'Émilie-Romagne, le Piémont, la Vénétie avaient été visitées. Il allait redescendre dans la péninsule. On le pensait fou, mais quand il s'arrêtait pour questionner l'habitant, on réalisait qu'il avait tout son esprit.

Derrière les palissades éventrées, enfouies dans la végétation, lui apparaissaient des demeures qu'il se hâtait d'immortaliser d'un crayon fébrile. Frontons, balustres, pilastres et chapiteaux, alternance du marbre et de la brique, porches grandioses à demi effondrés. À l'intérieur, au milieu des déchets et des plâtras, des bouteilles vides,

des boîtes de conserve et des couvertures pourries, dans des relents d'urine et d'excréments, se cachaient des merveilles. Trompe-l'œil savants, scènes d'amour champêtres, perspectives de villes lointaines, pavements à la géométrie complexe, parquets brisés où se lisait encore une marqueterie délicate... Dans des bibliothèques dévastées, un amas de livres déchiquetés couvraient le sol d'une poignante mer de papier.

Des galopins le suivirent pour l'espionner, espérant des révélations piquantes ou graveleuses à son sujet. Déçus, ils renoncèrent. Cet étrange bonhomme ne faisait que dessiner sans relâche. Deux gros carnets de croquis arrimés à son sac à dos, il parcourut l'Italie des années durant. Se nourrissant à peine, silhouette efflanquée ne s'accordant aucun repos, habité par une passion dévorante. Comme si toutes ses forces devaient être employées à immortaliser les bâtiments ruinés.

Un jour, un professeur venu enquêter dans une villa délaissée que certains attribuaient à Palladio, le surprit en plein travail. Il eut de la peine à retenir Eduardo, prêt à s'enfuir comme une bête sauvage. Réticent, il refusa d'abord de montrer ses dessins, puis se laissa convaincre. Les deux hommes assis côte à côte tournèrent les pages des carnets, et l'homme de science ne cacha pas son admiration. La démarche était déroutante et originale, à contre-courant de l'époque. Le travail de bénédictin d'Eduardo le fascina. Mais il comprit qu'il ne l'appâterait pas en lui faisant miroiter une exposition. Il avait vécu trop longtemps loin de ses semblables et serait effrayé par les mondanités. Le professeur pensait à autre chose. Un ouvrage d'art qui témoignerait de cette quête acharnée. Mis en confiance, l'artiste autorisa son nouvel ami à

l'accompagner dans quelques lieux perdus qu'on lui avait indiqués. À l'écart, le professeur Calaciura le regarda travailler, le photographiant à son insu. Puis il l'amena chez lui où ils classèrent les dessins, choisissant les plus réussis. Eduardo était devenu un être farouche. Il fallut du temps pour l'apprivoiser et gagner totalement sa confiance. Peu à peu il accepta l'idée d'un livre d'art consacré à son travail. Mais il refusa catégoriquement d'être présenté à l'éditeur intéressé. Le professeur s'occupa des démarches, apportant les épreuves chez lui, les examinant avec son protégé. Reposé et bien nourri, l'être à bout de forces rencontré quelques mois auparavant avait une nouvelle énergie. Il reçut une belle avance sur ses droits d'auteur. Il n'y aurait pas de vernissage ni de séances de signatures. Eduardo n'avait qu'un désir : qu'on le laisse à son anonymat. Le professeur enthousiaste lui rapportait l'intérêt croissant suscité par cette œuvre étrange.

Un soir qu'il rentrait chez lui, il ne vit pas de lumière à la fenêtre d'Eduardo. Pris d'un pressentiment, il se hâta, courut à sa chambre. Son sac à dos et ses affaires avaient disparu. Sur le lit, un billet. « Merci pour tout. À plus tard. » Calaciura aurait dû s'y attendre. Son ami avait repris la route. À plus tard... Dans six mois ? Trois ans ? Davantage ? Il attendrait. Mais souvent dans ses cauchemars, il voyait Eduardo englouti dans une ancienne citerne, écrasé par un mur effondré, se cassant la jambe et mourant de soif entre des murs lézardés ornés de colonnes, de tentures et de fresques surannées où des femmes dansaient dans des jardins paradisiaques.



Saintes martyres, vierges consacrées et civiles,
détail du *Retable de l'Agneau mystique* (1432) par Jan van Eyck
huile sur bois, env. 70 X 40 cm

Les secrets d'un paradis

Le vent était tombé. Les barques, toutes voiles déployées, s'acheminaient lentement vers le large. Se fondant plutôt dans l'immensité bleu pâle qui devait être l'embouchure d'un fleuve. Leurs reflets à peine troublés, leurs silhouettes rapetissant pour n'être plus que de minuscules points sur l'horizon. Lucas s'installa sur la barque noire où deux pêcheurs courbés peinaient au-dessus des filets, prêt à leur venir en aide.

La vibration métallique du réveil le parcourut tout entier, cruelle et efficace. Il mit plusieurs minutes à sortir du tableau. C'était toujours plus difficile. Sous une légère brise, le doux clapotement continuait à l'habiter. Mais c'était l'heure. Il jeta un dernier coup d'œil à la reproduction de Marquet, sourit à celle qui était en regard. Un pont de Paris, la nuit, frémissant d'une multitude de taches colorées. Celles des voitures, des réverbères, des fenêtres, des reflets dans la Seine. Une toile proche de l'abstraction. Elle ferait son bonheur ce soir à son retour. Il passa son visage sous l'eau froide, se recoiffa, prit sa veste et sortit.

Lucas était un employé scrupuleux et affable derrière l'un des guichets de la poste. Correct avec ses collègues, quoiqu'un peu distant. Jamais il n'avait voulu se joindre à eux pour boire un verre. On avait fini par renoncer à toute tentative. Un solitaire, il ne changerait pas. Il y avait bientôt deux ans qu'Anna l'avait quitté, mais personne ne se doutait de rien. Elle venait l'attendre autrefois. Aussi discrète que son époux. Invisible comme lui. Aujourd'hui,

avec l'élégance qui était désormais la sienne, il devinait qu'on l'aurait remarquée. Elle avait été une compagne agréable, facile à vivre. Leur budget était modeste, mais elle avait peu d'exigences. Les années avaient passé sans qu'un enfant arrondisse son ventre. Ils n'avaient rien tenté pour aider la nature.

Pendant la scolarité de Lucas, chaque classe était ornée d'une reproduction de peinture. Et l'élève très moyen qu'il était s'échappait des heures fastidieuses en la contemplant. En y pénétrant plutôt. S'agissait-il d'une forêt, les branches craquaient sous ses pieds, les oiseaux chantaient, la lumière se glissait dans les feuillages, une odeur d'humus et de champignons le ravissait. Une foule ? Il se perdait dans la cohue, suivait un passant, admirait une élégante, frissonnait au contact velouté d'une étoffe. Il rêvassait au bord d'un canal dans la lumière indécise du crépuscule, se perdait dans les montagnes bleutées de l'horizon...

La règle de Monsieur Berset s'abattait sur le pupitre.

— Lucas ! Répète ce que je viens de dire !

Il ne le pouvait que rarement, subissait avec nonchalance la colère de l'enseignant.

— Tu n'es pas sot ! Il suffirait que tu t'appliques pour être un élève correct. Mais tu manques totalement d'ambition. Tu n'iras pas loin !

Lucas n'avait pas l'intention d'aller loin. Il lui suffisait de retrouver l'image suspendue à gauche du tableau noir, de traverser le champ de coquelicots en souriant à la femme et aux enfants qui en faisaient de grands bouquets et de s'asseoir au bord de la rivière en contemplant la petite ville, les coteaux et le ciel tacheté de nuages blancs.

Anna et lui s'arrêtaient souvent devant une librairie

spécialisée dans les livres d'art. Ils avaient beaucoup hésité avant d'oser y pénétrer. Les prix étaient exorbitants. Mais une vendeuse leur avait présenté la collection Taschen.

— De bonnes reproductions à un prix très abordable.

Anna lui avait offert le premier ouvrage. Sisley. Des paysages pleins de douceur, une palette lumineuse, les arbres se déclinant le long des canaux, les façades caressées par le soleil. Soir après soir, alors qu'Anna regardait la télévision, il déambulait dans les œuvres du peintre.

Cette routine heureuse avait duré dix ans. Lucas était peut-être distrait, mais il n'était pas naïf et s'aperçut rapidement des changements chez sa compagne. D'abord infimes. Elle mettait plus de temps à sa toilette, remontait ses cheveux pour dégager sa nuque longue et fine. En ville, elle s'arrêtait devant les vitrines. Un soir, elle revint chargée de sacs.

— J'ai fait des achats. Je me change et je te montre.

Il était à l'intérieur d'un tableau de Zurbarán. Sur une table brun foncé se confondant avec le fond très sombre, étaient posés des citrons dans une écuelle d'étain, une corbeille d'oranges et une petite tasse blanche. Sur le bord de la soucoupe se fanait une rose. Lucas, fasciné, admirait la perfection de la peinture. Les trois objets strictement alignés, le grumeleux de l'écorce des citrons dont le jaune se reflétait sur le bord de l'assiette, les oranges modelées d'ombre et de lumière, couronnées de leur feuillage luisant piqué de corolles blanchâtres. Et la corbeille d'osier dont les brins s'entrelaçaient avec une finesse minutieuse. Quel peintre ! Quel génie ! Il s'amusait à cacher des doigts les fleurs d'oranger. Si elles disparaissaient, cela ne changerait rien à l'ensemble. Non ! Elles étaient indispensables. Et la

rose ? Elle était inutile. La tasse suffisait à éclairer le tableau. À nouveau, il se trompait. Les pétales couleur chair liaient les trois objets, en faisaient un tout dégageant une harmonie parfaite.

Mais sa femme l'appelait du seuil de leur chambre. Quelques secondes encore son regard s'attacha à la nature morte. Tout était encore en place dans son existence. Comme dans l'œuvre de Zurbarán. Plus pour longtemps, il le pressentit en découvrant Anna moulée dans une robe émeraude très courte. Abasourdi, il demeura muet.

Un peu gênée, elle s'expliqua.

— Je t'avais dit avoir changé de rayon. Il y a tant d'années que je suis dans la papeterie. Mon nouveau chef m'a proposé les cosmétiques. Mais pour cela, il exige que je change d'allure, devienne plus... attirante. Comment me trouves-tu ?

Il bégaya :

— Incroyable ! Tu es très belle.

Oui, elle était très belle. Trop belle pour lui. La petite femme simple qu'il avait épousée n'existant plus. Il ne se faisait aucune illusion. Que pesait-il face à l'homme qui réussissait mois après mois à la métamorphoser en séductrice ?

Deux fois déjà, il s'était oublié le matin. Ses collègues le regardaient avec stupéfaction. À bord d'un navire voguant sur les eaux d'un bleu violent, un tableau de Dufy, il était parti si loin qu'il n'avait pas entendu le réveil. Le bateau fendait les courtes vagues hérissées, la colline où s'étagaient les bâtiments colorés s'éloignait. Il en avait visité l'église, était entré dans les maisons avec leurs chambres de bonne, leurs nurseries, se penchant, impressionné, sur les jouets des enfants de riches, lui qui n'avait possédé qu'un fruste cheval taillé dans une bûche.

Il s'était extasié dans les cuisines bardées de casseroles rutilantes. Il avait fallu l'appel strident de la sirène du navire pour le faire bondir jusqu'au port, où il avait embarqué au dernier moment.

À la poste, il commençait à faire des erreurs, de plus en obsédé par ses vagabondages intérieurs. Ou était-ce dû à l'absence d'Anna ? Il y était préparé depuis tant de mois qu'il n'avait pas été bouleversé. Peu à peu, elle était devenue une étrangère. Il se doutait qu'elle le quitterait. Après quelques larmes, ils s'étaient étreints, et elle était partie. Ses talons hauts cliquetèrent sur le carrelage. Il savait qu'en bas l'attendait la BMW du patron.

Depuis des jours, il se trouvait au milieu du cortège accompagnant l'agneau mystique dans l'ouvrage concernant van Eyck. Le dernier acquis. Subjugué par la douce fraîcheur des visages, le chatoiement tangible des étoffes, les forêts aux arbres dessinés avec exactitude, chaque feuille peinte une à une. Il s'était joint à ce qui semblait être une procession. Les jeunes femmes brandissant des palmes, l'air recueilli, n'avaient pas frémi quand il leur avait emboîté le pas. Pourtant, il paraissait être le seul homme du cortège. La première de ses compagnes portait en son sein un petit mouton. Il ne comprenait pas grand-chose à cette œuvre du 15^e siècle et il lui fallut lire attentivement le texte pour saisir qu'il s'agissait d'un symbole du Christ. Mais ce n'était pas ce qui l'intéressait vraiment. Car la nature environnante était sublime. Lui qui aimait les fleurs avait reconnu des lys, des iris, un massif de pivoines sauvages, puis des buissons et des arbustes inconnus aux étranges fruits blanchâtres. À l'arrière-plan, la rondeur des collines verdoyantes et, plus loin, une ville fabuleuse hérissée de clochers, de dômes, de

tours. Happé par ses ruelles tortueuses, il s'y était perdu, soûlé par les cris des marchands, bousculé par la foule, les charrettes et les destriers des nobles.

Il ne sortait plus, ne répondait pas au téléphone, ayant tout oublié de ses obligations. Voilà une semaine qu'il faisait partie des *Chasseurs dans la neige* de Brueghel. Au milieu de leurs silhouettes sombres se découplant dans la blancheur, il s'arrêta un instant au bord de la colline pour embrasser le vaste paysage, la plaine jalonnée de hameaux, la rivière serpentant jusqu'aux confins, vers les montagnes abruptes sous le gris vert d'un ciel d'hiver. Quelques hauts arbres nus coupaient l'horizontalité de l'ensemble, paraissant conduire aux silhouettes minuscules des hommes vaquant à leurs occupations en contrebas. Il se mêlerait à la foule des patineurs, qui s'égayaient sur une vaste surface d'eau gelée. Deux hommes s'y poursuivaient. Il se joindrait à eux. Au-dessus de lui graillèrent des corneilles. Il fixa plus intensément le tableau, en rapprocha son visage, les yeux douloureux sous la concentration. La tête ronde des buissons s'agita sous le vent glacial. Il resserra sa cape, rabattit son chaperon. La neige crissa sous ses pas. Encore quelques mètres et un petit personnage rejoignit la compagnie évoluant sur la glace.

Ne resta sur la table du salon qu'un livre d'art dont les pages s'agitaient sous le courant d'air passant par la fenêtre ouverte.



Détail des fresques de la villa des Mystères (1^{er} siècle av. J.-C.), Pompéi
env. 90 X 80 cm

La femme du commissaire

Pourquoi avait-il ouvert cette lettre ? Un hasard. Le commissariat recevait beaucoup de correspondance plus ou moins crédible et l'aspect de cette missive, sans expéditeur, laissait prévoir une affaire banale. À transmettre à l'un de ses subordonnés. Il posa l'enveloppe à droite de son bureau où s'entassaient déjà d'autres messages sans intérêt particulier. Il avait quelques instants avant de se rendre chez le procureur. Il prendrait un café à l'automate. Et puis non. Trop exécrable. Il s'arrêterait à deux pas chez Nico. Là, il était sûr de boire un véritable espresso. Il se leva, enfila sa veste, appela sa secrétaire pour l'avertir de son absence. Son regard se posa une seconde sur l'enveloppe bleutée en haut de la pile. Une écriture de femme, de grandes lettres régulières. Machinalement, il l'enfouit dans sa poche.

Il aimait bien Nico, sa faconde méridionale, ses exclamations de bienvenue à son entrée.

— Monsieur le commissaire ! Un plaisir de vous voir. Alors, les criminels se font rares puisqu'ils vous accordent une pause-café ?

Nico s'éloigna pour servir un compatriote et la musicalité de la langue italienne remplit le bar. Son portable vibra. En le prenant, sa paume effleura la lettre qu'il ouvrit tout en donnant des renseignements à l'un de ses hommes.

« Quand vous lirez cette lettre, je serai morte. De la routine pour vous. Un suicide comme tant d'autres.

M'accorderez-vous une seule faveur ? Je n'ai pas de famille et m'en voudrais d'indisposer mes voisins. J'avoue que je suis coquette. Je me suis pomponnée avant d'avaler un tube de barbituriques. J'aimerais qu'on me trouve ainsi. »

Il sourit malgré lui. Il croyait connaître toutes les facettes de la nature humaine. À une année de la retraite, on arrivait encore à le surprendre. La lettre était signée : Isabelle Delpart, rue des Mines 12. S'y rendre après sa visite au procureur ne serait pas un grand détour. Il avait toujours un passe-partout dans l'une de ses poches. Habitude gardée de ses débuts dans la police. Aujourd'hui, ses inspecteurs étaient sur les lieux avant lui. Sauf s'il s'agissait d'une affaire importante. Et là, vraisemblablement, ce n'était pas le cas. Que pensait-il trouver au domicile de cette femme ? Une phrase l'avait intrigué dans sa missive. « Je ne suis ni malade ni désespérée. Mais j'ai fait ce que je voulais de ma vie. Cela suffit. »

Il s'était assis dans un fauteuil vis-à-vis du canapé où la femme était étendue. Un peu plus de soixante ans peut-être. Un visage qui devait aimer sourire, vu les ridules accentuées aux tempes. Une mousse de cheveux sombres entremêlés de gris. Des mains petites et fines. La droite tenant encore une carte postale alors que le reste du paquet s'était éparpillé sur le tapis. Coquette, la morte l'était indéniablement. Une robe bleu nuit, un lourd collier d'ambre, des escarpins élégants, une position étudiée. Une mise en scène parfaite.

Le commissaire regarda autour de lui. Le salon était meublé avec goût. Quelques meubles anciens voisinaienent avec d'autres plus contemporains. Un beau *gabbeh*

recouvrait le parquet, de nombreuses reproductions ornaient les murs, ainsi que des affiches avec des dates d'expositions. Paris, Berlin, Rome, la Grèce, la Sicile. Isabelle Delpart avait beaucoup voyagé et l'art paraissait être sa passion. « J'ai fait ce que je voulais de ma vie. Cela suffit. » Maupras aurait dû s'en aller maintenant, avertir ses subordonnés. Retourner au quotidien. Il n'arrivait pas à détacher le regard de ce pâle visage dont la douceur sereine semblait lui être adressée. Il aurait aimé connaître cette femme. De plus en plus prégnante lui venait l'idée qu'elle était celle qu'il aurait fallu rencontrer. Le hasard n'avait pas fonctionné pour lui. Il habitait la même ville pourtant. Un quartier proche du sien. Il était certain de ne l'avoir jamais vue. Même préoccupé par les affaires du moment, perdu dans ses pensées, il l'aurait remarquée. Elle était exactement son genre. Très jeune, il s'était amouraché d'une fille séduisante, l'avait épousée trop hâtivement. Une enfant gâtée, qui n'avait pas supporté longtemps ses absences, les appels téléphoniques brisant l'intimité, ses retours tardifs. Il pratiquait son métier avec conscience et passion. Leur couple n'avait pas résisté plus de cinq ans. Quand il rentrait harassé, se dressait devant lui une épouse vindicative qui l'accablait de reproches. Ébahie, il avait découvert lors de leur divorce que la charmante jeune femme qu'il avait aimée était dure et avide. Bien défendue, elle lui avait extorqué une pension exorbitante. Ils n'avaient pas d'enfants. Libéré d'une relation éprouvante, il s'en était félicité. Ces derniers n'auraient généré qu'un surplus de problèmes. Aujourd'hui éclataient parfois en lui des rires, s'organisaient des poursuites à travers un verger, se nouaient autour de son cou des bras ronds. Avoir des

petits-enfants aurait sûrement été agréable. Ces vagues regrets duraient peu.

Lorsqu'il atteignit quarante ans, les femmes devinrent des ennemis. Et elles le restèrent. Il ne rechercha plus aucune liaison, se contentant de fréquenter une maison où il avait ses habitudes. Ses collègues féminines, qu'il traitait avec rudesse, ne tentèrent plus de lui plaire. Il était une véritable forteresse. Un misogyne de la pire espèce, chuchotaient-elles. Mais là, devant le visage de cette inconnue, les défenses du commissaire tombaient. Ses murailles s'effritaient. Il le sentait intimement. Il aurait pu aimer cette femme. Et il était trop tard. Une lourde tristesse s'abattit comme une chape sur ses épaules et il se courba, soudain fatigué et vieilli. L'angoisse de la retraite proche le submergea. Depuis des mois, cette perspective rôdait autour de lui en bête sournoise. Son métier était toute sa vie. Il n'avait rien d'autre. Chez lui, les jours de congé, il ressassait d'anciennes affaires, s'efforçait d'éclaircir des énigmes non résolues. Tenace, méthodique, perspicace. On l'estimait en haut lieu. Incorruptible, il était insensible aux flatteries. On murmurerait derrière lui : « Un excellent élément, mais quel caractère... »

Isabelle, il le pressentit, aurait fait de lui un homme différent. Il se moqua de lui-même. Voilà qu'il l'appelait par son prénom. Il devenait sénile. Cet état larmoyant, cet apitoiement sur son sort étaient inadmissibles. Ses collègues se gausseraient de lui s'ils le voyaient. D'ailleurs, il était grand temps de les joindre. La main sur son portable, il hésita, l'enfouit à nouveau dans sa poche. Il contempla le corps sans vie. L'émotion montait en lui. Quel gâchis ! Avoir manqué la femme qui lui était

destinée. Cette certitude lui était insupportable. La prendre en photo. Oui. Comme une compagne endormie qu'on immortalise pour lui montrer sa beauté au repos. Le commissaire en lui le réprimanda.

— Tu as perdu toute déontologie. Tu es fou. Insensible à ces remontrances, il sortit à nouveau son portable. Ce geste le soulagea. Il lui resterait ce souvenir. Il n'avait pas examiné les cartes postales qui avaient glissé sur le tapis. Il s'approcha. Uniquement des vues de voyages, des reproductions d'œuvres d'art. Pas un visage. Aucun proche contemplé une dernière fois. Cette femme avait été aussi solitaire que lui. La carte qu'elle avait en main représentait des personnages décorant les murs de Pompéi. Il ramassa les autres et les mit dans sa poche. Puis il regarda la défunte une dernière fois avant de sortir. Dans l'escalier, il téléphona à un collègue et donna l'adresse d'Isabelle Delpart.

Elle était désormais partout chez lui. Dans un cadre argenté sur sa table de nuit. Sur son bureau. Agrandie au-dessus du sofa. Toujours endormie. Il ne connaissait pas la couleur de ses yeux. Bleus ? Marron peut-être ? Il avait opté pour le vert d'eau qui lui rappelait les prunelles de sa mère. Maupras, le plus pragmatique des hommes, rêvassait. Les cartes postales dérobées étaient posées sur la table basse. Lui qui n'avait eu qu'un seul intérêt dans son existence, son métier, renonçait de plus en plus à se plonger dans ses dossiers à son retour chez lui. S'il était toujours exemplaire à son poste, il n'accordait plus aucune importance aux affaires préoccupantes une fois sa journée terminée. Il retrouvait Isabelle. Des mots doux sortaient maladroitement de ses lèvres. Il se sentait semblable à un veuf. Rusant avec l'absence. La meublant

de souvenirs. Il dressait le couvert pour deux, regardait manger la défunte, l'écoutait parler. Sensible au son des voix, il devait se retenir pour ne pas bousculer l'une de ses collègues, dont la voix aiguë l'agressait. Isabelle avait un timbre chaud, caressant. Il détestait les bavardes comme l'avait été sa première femme. Le silence était bienfaisant après le brouhaha et l'agitation du bureau. Elle l'avait compris. Assis au salon vis-à-vis d'elle, il se versait un verre de vin blanc en lui rendant son sourire. Elle attendait patiemment qu'il se confie, lui raconte sa journée.

Maintenant qu'il l'avait accueillie chez lui, il accordait plus d'attention à ses repas. Pendant des années il s'était contenté d'une pizza ou d'un hamburger. Désormais, il achetait des légumes, de délicats morceaux de viande, des fruits. Il s'était procuré un livre de cuisine, essayait des recettes. Ses débuts avaient été désastreux. Il mettait sur la table des mets trop cuits, des tartes à demi brûlées. Ils riaient beaucoup de ses maladresses. Mais il s'appliquait, s'améliorait. Isabelle ouvrait une bouche gourmande, le félicitait de ses progrès. Le soir, ils regardaient des films côte à côte et il s'émouvait de la chaleur de sa hanche contre lui. Il se couchait tard d'habitude. Mais elle n'aimait pas veiller. Alors il la rejoignait très vite. Il avait détesté son lit solitaire. Désormais, il s'allongeait avec félicité, sûr qu'elle lui tendrait les bras dans ses rêves. Il s'éveillait heureux, dans des draps froissés par leurs ébats nocturnes.

Dans quelques mois, il aurait sa retraite. Il ne la craignait plus depuis qu'Isabelle était sa compagne. Des idées surgissaient. Il avait des économies et, avec sa pension, ils vivraient à l'aise. Isabelle avait été patiente, ne lui reprochant ni ses rentrées tardives ni ses départs

précipités après un coup de fil réclamant sa présence. Cette fois, il se consacrera à elle uniquement. Une idée illumina son visage. Il n'avait que peu voyagé. Isabelle était passionnée d'art et de destinations culturelles. Elle reverrait avec bonheur certains de ces endroits. Il se souvint de la photo qu'elle avait en main lors de leur première rencontre.

Pompéi. Le site devait lui tenir à cœur puisqu'elle l'avait contemplé avant de s'endormir définitivement. Il lui proposerait d'y aller. Tout excité, il ouvrit son ordinateur pour s'informer. L'hiver finissait et il était trop tôt pour partir en voyage. Attendre avril. En Italie, ce serait le printemps. Il s'attardait devant l'écran. Fasciné par les places bordées d'arcades, les terrasses des cafés, la façade dorée des églises. Il y avait un art de vivre dans ce pays qui le sidérait, lui qui n'avait connu que le nord de la France. Quelle était cette boisson que les gens buvaient sur les terrasses ? Il chercha. Le spritz. Il fallait retenir ce nom. À peine arrivé, il proposerait cet apéritif à Isabelle. Il ne s'était jamais rendu en Italie, sauf à Milan pour faire le point sur une histoire de drogue. Il allait se documenter, lire d'abord ce qui concernait Pompéi. Il n'avait pas envie de passer pour un ignare auprès d'une compagne cultivée. Il devenait fébrile comme un gamin au seuil des vacances. Soudain, il songea à l'éternel pantalon de velours et au pull élimé qu'il portait depuis des années. Isabelle était vraiment d'une grande délicatesse pour s'être abstenu de la moindre remarque. Alors qu'elle était si élégante... Aujourd'hui, il sortirait plus tôt du bureau pour renouveler sa garde-robe.

Le lendemain matin, au commissariat, il ne réalisa pas l'effet produit à son arrivée. Bien conseillé, il arborait un

pantalon gris, une veste foncée, un pull bleu clair. Il avait pensé être mal à l'aise, engoncé dans ses nouveaux vêtements. Pas du tout. Il avait plutôt l'impression d'avoir rajeuni. Même son fichu caractère semblait s'être amélioré. Il fut presque aimable avec les jeunes femmes qu'il rudoyait d'habitude. Dès qu'il s'éloigna, l'une d'elles murmura : « Le patron est amoureux, c'est certain. Seule une femme peut l'avoir changé à ce point. »



Détail des fresques en trompe-l'oeil dans l'escalier monumental du
Palazzo Grassi à Venise (1766) par Michelangelo Morlaiter
env. 150 X 300 cm

La séductrice

Gaetano aimait le bruit des récréations, le tumulte des voix enfantines. Jamais il n'avait regretté de devoir occuper l'appartement de fonction de Maresa. De la fenêtre, il la regardait organiser des rondes, entraîner les enfants à sa suite. Puis s'asseoir sous le tilleul au milieu de la cour et leur raconter une histoire. Il tendait l'oreille, des bribes lui parvenaient et il s'émouvait de voir l'immobilité des bambins, leurs bouches entrouvertes, leurs yeux rivés sur leur institutrice. Cette femme était un trésor.

Lui revenait ce poème de René-Guy Cadou appris au lycée dans ses cours de français. Sa femme n'était-elle pas semblable à l'Hélène du poème ?

« Tu es dans un jardin/ Et tu es dans mon cœur/ Je ne sais quel oiseau t'imitera jamais/ Ce soir je te confie mes mains/ Pour que tu dises à Dieu/ De s'en servir pour des besogues bleues/ Car tu es écoutée de l'ange/ Tes paroles ruissellent dans le vent comme des bouquets de blé/ Et les enfants du ciel revenus de l'école/ T'appréhendent avec des mines extasiées. »

Que serait-il devenu sans elle, sans sa gaîté, son équilibre ? Il était un être tourmenté depuis toujours. Trop exigeant envers lui-même, envers la vie. Savoure ce que tu as, lui répétait Maresa. Pourquoi demander l'impossible ? Il savait maintenant qu'elle avait raison. Mais il avait eu du mal à réfréner ses ambitions. Il voulait être peintre. Mais pas n'importe quel peintre. Un grand peintre. L'équivalent des maîtres qu'on lui avait fait connaître aux Beaux-Arts. Il était certain d'en avoir l'étoffe. Des années durant, il avait travaillé d'arrache-pied, mettant toutes ses forces dans cette quête. Il

avait dû se rendre à l'évidence. Il ne serait jamais un génie. Pendant des mois, il s'était laissé couler dans une dépression terrible. Au moment de lâcher prise, au bord du suicide, par hasard il avait rencontré l'un de ses professeurs. Interdit devant son aspect ravagé, ce dernier l'avait invité dans un café. Et Gaetano lui avait confié ses désillusions.

— Mais, mon garçon, la plupart d'entre nous ont connu les mêmes affres que toi. Parmi tous les élèves qui ont passé depuis des décennies dans nos classes, combien y a-t-il de véritables artistes ? Je ne parle pas de ceux capables de simuler, de jeter de la poudre aux yeux. Y en a-t-il une dizaine ? Comme toi, je pensais être un élu. Comme toi, la réalité crue m'a terrassé. Mais j'ai compris qu'il y avait bien des façons de célébrer l'art. Et je suis devenu professeur. Tu es doué, minutieux, persévérant. Pourquoi ne te lancerais-tu pas dans la restauration des chefs-d'œuvre d'autrefois ? Tout se dégrade ici-bas. On a besoin de mains habiles pour que ne tombe pas dans la décrépitude ce qu'ont créé nos prédecesseurs.

Il serait éternellement reconnaissant à ce vieux professeur qui avait entrevu pour lui ce qui allait être une passion. On venait de le contacter pour la restauration d'une fresque à Venise, au Palazzo Grassi. Depuis des mois, il n'avait pas eu de commande importante et avait besoin d'argent. Il avait reçu toutes les informations et les détails de la peinture ornant la cage d'escalier du palais, qu'un champignon sournois s'était mis à attaquer. Le richissime mécène, acquéreur du bâtiment, désirait que l'écrin contenant sa collection fût impeccable. On avait minimisé l'assaut dévastateur, qui s'était propagé rapidement. Des spécialistes avaient réussi à l'enrayer, mais les dégâts étaient importants. Avant de donner sa réponse définitive, Gaetano désira se rendre compte par lui-même. Délaissez le petit tableau du Quattrocento qu'il était en train

de nettoyer, il prit de bonne heure le car, puis le train. L'arrivée à Venise par la longue digue l'avait toujours fasciné. Les étendues de la lagune miroitaient, irréelles comme un rêve. La gare Santa Lucia était laide mais, dès la sortie, la ville déjà se donnait en spectacle et l'on se retrouvait dans une pièce de Goldoni. Gaetano savait à quoi s'en tenir. La magie ne durerait pas, détruite par le tourisme. Il y avait des années qu'il refusait de venir ici. L'envie de marcher sur la Riva degli Schiavoni l'entraîna malgré ses réticences. Mais, après quelques pas, il s'arrêta net, muet de stupéfaction. Un bateau gigantesque bouchait de sa masse triviale la vue merveilleuse de San Giorgio di Maggiore. Il s'enfuit et reprit le premier vaporetto pour le Palazzo Grassi. Se promettant de n'en plus bouger avant la fin de son travail. Écœuré par ceux qui étaient incapables d'apprivoiser lentement la beauté, au rythme des canaux et des venelles. L'argent pourrissait tout. On offrait en pâture la Sérénissime à ce dieu dépourvu d'âme.

La foule était également présente dans le palais comme dans le reste de la ville. Il eut envie de rejoindre son atelier pour se pencher humblement sur la besogne en cours. De s'éloigner de cette ville qui cachait sa déchéance sous de factices atours. Il l'avait aimée passionnément. Mais on la vendait au tourisme comme une prostituée de luxe. Sa beauté était devenue malsaine, générant en lui une angoisse éprouvante. Il pensa au film de Visconti, *La mort à Venise*. C'était le choléra qui faisait alors régner une atmosphère mortifère. La belle aristocrate polonaise et ses enfants traversaient des *campi* déserts. Les hôteliers avides d'argent préférant cacher à la malheureuse le danger couru. Le visage angélique de Tadzio se tourna vers lui et il ressentit la même fascination que celle du vieux compositeur Aschenbach. Oui, la beauté pouvait torturer, il en savait quelque chose.

Mais il était attendu dans le bureau du conservateur. Les dommages étaient importants. Il faudrait des mois pour en venir à bout. En lui, plus d'hésitation. Cette entreprise difficile était une gageure et l'excitation battait à ses tempes. Il devrait y mettre toute son habileté. Il entendit à peine la somme élevée promise pour son ouvrage. On était incapable, hélas, de lui offrir le calme dont il aurait certainement eu besoin. Mais le chantier, entouré de barrières, l'isolerait du flot des visiteurs et un vigile le surveillerait. On lui proposa un hôtel, mais il préféra rentrer chaque soir se ressourcer chez lui.

Il commença son travail. Au début, le brouhaha et l'agitation au-dessous de son échafaudage furent pénibles. Mais il s'y habitua. Il suffisait de se concentrer sans se retourner. Des jours durant, il avait scruté les photos de la fresque avant sa dégradation. Beaucoup d'œuvres remarquables avaient déjà été restaurées par ses soins. Il se mettait à l'écoute des intentions profondes du créateur. Au début, plein de crainte, doutant de ses capacités. Ayant la sagesse quelquefois de renoncer quand son travail risquait de devenir une reconstitution. Mais plein d'une détermination farouche quand il pouvait intervenir avec succès.

La fresque du Palazzo Grassi était loin d'être un chef-d'œuvre. Elle avait été peinte par un petit maître du 18^e siècle, Michelangelo Morlaiter. Il s'était inspiré du *Repas chez Levi* du grand Véronèse. Tout ce qui était sublime chez le génie était ici anecdotique, plaisant, sans plus. Mais les scènes étaient vivantes, avec leurs nombreux personnages s'activant derrière les balustres ouvragés, magistrats en perroques, mondaines aux robes chatoyantes, adolescent accoudé semblant contempler les visiteurs montant l'escalier, valets apportant des rafraîchissements. La société vénitienne dans toute sa superficialité. L'artiste maîtrisait parfaitement son propos, et

les trompe-l'œil astucieux devant lesquels évoluait la foule démontraient une belle maîtrise.

Gaetano souhaitait commencer ses journées avant l'afflux des visiteurs. Parti très tôt de chez lui, il goûtait la traversée entre ciel et eau, dans les délicates couleurs de l'aube. À cette heure-là, la ville était encore un miracle. Et le vaporetto, s'il était bruyant, parcourait une partie du Grand Canal peu encombrée. La ville avait retrouvé sa beauté : la contempler quelques instants était une faveur dont il jouissait de toute son âme. Il resterait ensuite enfermé, mangeant son pique-nique sur son échafaudage, ne s'accordant aucun repos afin de rejoindre au plus vite le petit village en terre ferme où l'attendait Maresa. À plusieurs dizaines de mètres, il humerait le fumet du repas. Un foie à la sauce noircie par l'encre de seiche, des jarrets de veau aux tomates, un *risotto di gò*, des *bigoli al ragù*... Ils s'installeraient sous la bignone de la terrasse, ouvriraient une bouteille d'Amarone et s'attarderaient à deviser jusqu'à la nuit. Dans la cour, de petits élèves reviendraient jouer au ballon et leur institutrice les hélerait joyeusement, leur proposant la limonade glacée qu'elle préparait pour eux. Leur couple n'avait pas eu d'enfants, mais il n'en souffrait pas, entouré qu'il était par les bambins des autres.

La lenteur et la patience faisaient partie de son art. Elles lui convenaient parfaitement. Il allait à contre-courant de son époque. Gaetano était persuadé qu'il n'aurait pas survécu psychiquement à sa frénésie. *La lenteur*. Il avait lu avec délectation l'ouvrage de Milan Kundera. C'était son rythme à lui. Un lent, très lent cheminement pour pénétrer au cœur des choses. En l'occurrence, l'âme secrète de ce qui lui était confié. Il devait avoir en tête l'œuvre dans sa totalité. S'imprégnier de son atmosphère comme s'il en était le créateur. Après, tout

était plus facile. Ici, seuls les personnages avaient subi des dégradations. Au-dessus d'eux, les trompe-l'œil en camaïeu gris bleu étaient intacts. Longuement, Gaetano admirait leur finesse d'exécution. Morlaiter était peut-être un petit maître, mais quel talent... Il vérifia que les couleurs étaient à portée de sa palette et se pencha sur la main gantée posée sur la balustrade, celle de la femme en noir dans la partie gauche de l'œuvre. Éraflée, à peine visible, elle ne présenterait aucun problème majeur.

Pendant plusieurs semaines, cette partie du triptyque l'occupa. Elle ne lui opposa que peu de résistance. Mais, dès les premiers jours, il avait senti un regard insistant posé sur lui. Celui d'une femme campée au milieu du panneau central. Au début, il ne lui avait pas prêté une attention particulière. Mais, semaine après semaine, il en fut de plus en plus importuné. Consciemment, il s'absorbait dans sa besogne, refusant de céder à la sollicitation de l'arrogante silhouette vêtue de gris, un chapeau noir crânement incliné sur la haute perruque grise, le cou long et les traits fins, les bras gantés de blanc sortant d'un flot de dentelles.

Il se réveilla en sursaut, effaré. Chercha le corps de Maresa, qui se retourna en soupirant. La femme l'avait rejoint dans ses rêves. Insolente, l'enveloppant d'un regard langoureux. Elle avait enlevé son chapeau, sa stricte robe grise avait glissé, dénudant son épaule. Sa chair avait une couleur d'opale. Un sourire complice l'invitait à la rejoindre. Il se leva brusquement, entra dans la cuisine, où il se versa un verre de vin. Que lui arrivait-il ? Tant de visages merveilleux, de corps parfaits avaient passé entre ses mains sans qu'il en fût troublé. Quelle mésaventure ridicule. Grotesque. Il était épris de la femme endormie à ses côtés depuis plus de vingt ans, jamais encore il n'en avait convoité une autre. Et cette créature issue

de l'imaginaire d'un peintre de seconde zone serait capable de hanter ses rêves ? Le matin, la réalité lui apportait ses odeurs, ses couleurs. Il apercevait la silhouette de son épouse préparant le café, et il était débarrassé de ses miasmes nocturnes. Mais il se rendait désormais à contrecœur à son travail.

La troisième partie était terminée. Il s'y attarda, sentant sur lui le regard sensuel qui ne le quittait plus. La sueur l'inonda. Sa main se mit à trembler. Devenait-il fou ? Il descendit en hâte, agrippé à son échelle, pour aller boire quelque chose à la cafeteria. On lui demanda où en étaient ses travaux. Égaré, il répondit de travers. Que voulait-il dire au sujet d'une femme fatale à laquelle il craignait d'être confronté ? Quel étrange gaillard que ce restaurateur ! Il remonta sur sa plate-forme comme un condamné à mort.

Maresa l'observait avec inquiétude. Elle n'était pas du genre à harceler son conjoint. Mais les questions posées par son beau regard étaient claires. « Confie-moi ton tourment, mon amour. Nous ne nous sommes rien caché depuis tant d'années. Je devine qu'il s'agit d'une autre femme. Ne crains rien. Je ferai mon possible pour comprendre. » Mais il demeurait muet, incapable d'avouer l'emprise aberrante que prenait de plus en plus la femme de la fresque.

Gaetano avait dû s'attaquer à la pièce centrale du triptyque. Le manteau pourpre à reflets rouille de celui qui était peut-être un magistrat était très abîmé. Les yeux tout proches de la femme, triomphants, ne le lâchaient plus. Elle le narguait de son sourire ensorceleur. Heureusement, les dommages n'exigeaient pas trop de doigté. Il s'efforçait de ne pas tourner la tête, pour ne pas être confronté à celle qui l'avait envoûté. En fin d'après-midi, après avoir nettoyé son matériel, il ne partait pas, il fuyait sans oser la regarder. Il croyait l'entendre rire dans son dos.

Ce soir-là, à bout, il prit la décision de tout raconter à Maresa. C'était la seule issue. Quelle honte... Être le mari d'une femme qui le comblait et se voir dépoiller de sa raison par un être sans consistance. Une image peinte aussi mensongère que les trompe-l'œil devant lesquels elle se dressait. Maresa se moquerait de lui.

Elle n'en fit rien. Trop préoccupée depuis des semaines par sa métamorphose. Elle avait craint le pire. Une autre femme, de chair et de sang, prête à lui ravir Gaetano. Doucement, bercé dans ses bras, il murmurait :

— Tu sais que je n'ai jamais été superstitieux. Mais je tremble comme si elle m'avait jeté un sort.

Elle lui caressait les cheveux. Oh ! Comme elle l'aimait, cet artiste fragile à la sensibilité à fleur de peau. Vulnérable, facilement déstabilisé. À la merci des chimères les plus folles. Elle avait eu si peur qu'une rivale plus jeune, plus belle ne le lui prenne. Elle ne le laisserait pas s'enfoncer dans des divagations insensées. Elle l'arracherait à cette séductrice au charme vénéneux. À cette figure façonnée d'artifices.

Les parfums du jardin s'alourdisaient sous le soleil couchant. Maresa eut un petit rire incongru. Elle murmura à son oreille. Il tressaillit, les yeux exorbités.

— Tu es folle ! Tu ne penses pas à une chose pareille ?

— Bien sûr que j'y pense. Nous l'attaquerons sur son propre terrain. Et je te garantis qu'elle ne te tourmentera plus jamais. Nous le ferons sous les yeux de cette chipie. Je lui montrerai ce qu'une femme véritable est capable d'offrir à celui qu'elle aime. Tu auras droit à l'étreinte la plus torride qui soit. Et cette garce en sera terrassée.



Détail des fresques de *La Chambre des époux*
au Palais ducal de Mantoue (1474), par Andrea Mantegna
env. 170 X 300 cm

Le cadet des Gonzague

Tant qu’Elsa pourrait se déplacer, elle viendrait ici. Les gardiens et les guides la connaissaient de longue date. Depuis plus de trente ans, elle en avait vu passer beaucoup. Pour la plupart, elle était la vieille dame amoureuse de la « Chambre des époux ». On était aimable avec elle, la protégeant des bousculades, la tenant par le bras, lui offrant une chaise. Elle était un peu la mascotte du Palazzo. Elle souriait, remerciait par de petits cadeaux, des chocolats, une bouteille, un livre pour le dernier-né d’une employée. Discrète, elle avait toujours répondu évasivement aux questions. Si bien que les propos les plus farfelus circulaient. Elle aurait été la veuve d’un ancien directeur, la maîtresse d’un historien de l’art, la grand-mère du jeune peintre qui avait contribué à la restauration du lieu. Tout et n’importe quoi. Ce dont on était sûr, c’est qu’elle arrivait en taxi trois à quatre fois par semaine pour attendre l’ouverture de la Chambre. Les touristes n’y étaient admis que cinq minutes, les risques de dégradation causés par le gaz carbonique de l’haleine étant considérables. Mais la vieille dame bénéficiait d’une grande tolérance. Les nouveaux venus étaient avertis. La longue personne élégante à chignon blanc était autorisée à entrer plusieurs fois. Et quand ils s’étonnaient, on haussait les épaules en montrant le plafond. Et chacun comprenait que les ordres partaient d’en haut.

Il y avait des décennies qu’Elsa ne cherchait plus à converser avec Barbarina Gonzague. Sur les murs ne restait que l’image de la belle jeune femme tournée, énigmatique et inquiète, vers la fière silhouette de son frère Frédéric, futur marquis de Mantoue. Désormais muette, emprisonnée dans la fresque, elle paraissait lointaine.

Mais Elsa ne fabulait pas. Elle avait encore toute sa tête et se rappelait ce jour extraordinaire dans ses moindres détails. Son mari était issu d'une famille sans fortune. Mais la musique avait toujours été présente dans la maison paternelle et son petit orchestre, la sœur aînée à la flûte, les deux frères au violon et Bruno au clavecin ravissait leurs amis. Les parents d'Elsa en faisaient partie. Et les jeunes gens, rapprochés par une même passion, s'éprirent rapidement l'un de l'autre. Elsa avait une jolie voix, qu'elle perfectionna au conservatoire de Padoue. Ils se marièrent et Bruno fut nommé organiste à Mantoue. Le couple s'établit dans cette ville entourée de lacs dont les lumières sublimes ravirent leur âme d'artistes. Sous la treille d'une petite maison louée dans un quartier paisible, leur bonheur était parfait. Bruno se passionna pour les instruments anciens : un virginal, un clavecin, des serpents et différentes flûtes prirent place dans la plus grande des pièces. Elsa se spécialisa dans les madrigaux de Monteverdi en s'accompagnant au clavecin. On se mit à parler du jeune couple dans le milieu musical. Des concerts furent programmés. L'avenir s'annonçait heureux.

Le destin en décida autrement. Une infection maligne terrassa Bruno en quelques jours. Elsa se retrouva seule à trente-deux ans. Elle fut inconsolable, refusa de retourner à Padoue vivre auprès de sa famille. Elle resterait à Mantoue et se vouerait à la musique. Sa façon de demeurer fidèle à Bruno et de lui rendre hommage. Elle était belle. Mais on la courtisa en vain. Jamais elle ne se remaria. Un immense regret accentuait la tristesse de la perte de son époux. Ne pas avoir d'enfants. Ils avaient fait tant de projets, le soir, devant un verre de bon vin, en se tenant les mains sous la treille. Maintenant que leur situation était stable, il s'agissait de penser à l'avenir. Quatre, cinq petits peupleraient la maison auxquels, très vite, ils

donneraient le goût de la musique. La mort prématurée de Bruno anéantit leur futur. Aucun enfant en préparation dans le ventre de la jeune veuve. Désolée de ne pas avoir à élever, même seule, un enfant qui aurait sûrement ressemblé à son amour disparu, elle se consacra totalement à la musique.

Un jour, elle réalisa qu'elle n'avait jamais visité le château de San Giorgio, pourtant célébré partout. Elle s'y rendit un après-midi où la nostalgie était lancinante. Se mêlant à un groupe, elle écouta les propos du guide qui leur promit une grande émotion à la fin du parcours. *La camara picta*, la chambre peinte par Mantegna pour le duc Ludovic Gonzague dans les années 1470. Malheureusement, comme d'habitude, la visite serait brève.

La Chambre des époux émerveilla Elsa. Elle se crut transportée dans un rêve lointain, devenue elle aussi l'un des personnages immortalisés sur les murs. Peints avec tant de maîtrise et de réalisme qu'ils paraissaient vivants. Se détachant sur un fond de paysages et de villes se profilant à l'horizon, où l'œil percevait mille détails pittoresques. Jamais Elsa n'avait contemplé pareil chef-d'œuvre. Elle venait à peine de découvrir, au centre d'un plafond richement orné, l'oculus ouvert sur le ciel, entouré de putti et de jeunes femmes semblant amusées par le spectacle en dessous, que la visite se terminait.

Elle revint le jour suivant, et le surlendemain. Observant chaque fois une autre partie de la fresque. Elle avait presque fait le tour de l'ensemble quand elle aperçut les deux petits enfants. Et le souffle lui manqua.

— Qui sont-ils ? bredouilla-t-elle à l'adresse de la guide.

— Ce sont les enfants de Frédéric, l'héritier du marquisat. Francesco, le plus grand, futur époux d'Isabelle d'Este, et son frère, Sigismondo.

— Sigismondo..., Sigismondo..., répétait Elsa devant son interlocutrice ébahie.

Le garçonnet, peint de profil, gracieux et délicat, tenait la main d'un frère plus âgé. Il était ravissant et Elsa sentit battre en elle le cœur de la mère qu'elle ne serait jamais. Elle ne pouvait détacher ses yeux de l'enfant. Et c'est pour lui qu'elle prit désormais la route du château.

Le personnel s'étonna quelque peu de ses visites régulières. Mais les amateurs d'art sont souvent particuliers et on s'y habitua. Elle fut surnommée la dame de *La Chambre des époux*. Personne ne devina son amour pour le cadet des Gonzague.

Un jour qu'Elsa se tenait sous le portrait du marquis et de sa femme Barbara de Brandebourg, couvant des yeux le petit sur la paroi opposée, elle perçut une voix de femme semblant issue de la fresque.

— Madame, entendit-elle distinctement, Madame, écoutez-moi.

Personne autour d'elle ne lui avait adressé la parole. Elle s'était trompée. Mais, à sa visite suivante, un élan la poussa à se placer au même endroit. Et la voix renouvela sa prière, plus pressante encore.

— Je vous en prie, Madame, écoutez-moi.

Elle regarda attentivement le groupe de personnages au-dessus d'elle, crut percevoir un clignement de paupières sur le beau visage de la fille des Gonzague, Barbarina. Subjuguée, Elsa prêta l'oreille.

— Venez ce soir à la petite porte du parc. J'y serai.

Ébahie, Elsa passa le reste de la journée dans l'expectative. Mais, quand le mystère est trop grand, on ne peut que s'y soumettre. Au crépuscule, elle se rendit au Palazzo, longea le mur d'enceinte jusqu'à l'endroit indiqué. Elle était attendue. Derrière une ouverture grillagée se dessinait un visage.

Une voix douce la remercia d'être venue.

— Votre époque est très rationnelle, je le sais. Vous me faites

un immense honneur d'avoir répondu à mon appel malgré votre stupéfaction. Ce que je vous confierai vous paraîtra totalement inexplicable. Je vous supplie de m'écouter en oubliant tout discernement. Vous visitez régulièrement la Chambre des époux , l'endroit qu'affectionne le duc. À la fois sa chambre à coucher et sa salle d'audience. Mantegna nous a comblés en nous réunissant ici. Mais vous, Madame, êtes attirée surtout par mon neveu Sigismondo. Un adorable bambin qui m'est très cher. Il a déjà une bonne oreille musicale, une jolie voix. Je l'accompagne à l'épinette et nous passons ensemble des moments délicieux. Je vous devine ébaubie. Pendant les visites, figés sur les murs, seul le pinceau du génial artiste paraît nous rendre vivants. Mais la nuit, quand tout semble dormir dans le château, nous nous empressons de vivre. Vous avez sûrement observé un pied hardi qui s'avance sur les faux socles de marbre, attendant impatiemment de bouger, les pattes frémissantes des chiens retenus par nos serviteurs, prêtes à prendre leur élan. Enfin, l'obscurité nous délivre. Les valets se précipitent pour aider les plus âgés à descendre sur le carrelage, les plus jeunes sautent à terre joyeusement et se mettent à danser et à gambader. On installe mes parents sur des sièges confortables, le chien favori de mon père bondit autour de nous, on dresse une longue table qui se couvre de mets délicats et de vins de qualité. C'est la fête. Nous qui devons des jours durant rester immobiles les uns à côté des autres, nous nous étreignons, nos mains se tendent, nous avons tant à nous dire que la chambre se remplit de brouhaha. Nous rions beaucoup. De vos semblables souvent, je l'avoue. Ne vous offensez pas, Madame ! Vous êtes toujours élégante et digne. Mais vos contemporains ! Que de manières frustes ! Que d'allures débraillées, inconvenantes ! Des hommes ventripotents dans ce que vous appelez des shorts... Des femmes peinturlurées qui ressemblent

aux putains des rues basses... Des jupes à ras des fesses, des seins tressautant librement sous les pulls collants, des adolescentes dans des pantalons serrés d'une toile grossière, que rejettéraient même nos métayers... Désolée, je suis sévère. Mais vous avez vu la richesse des étoffes qui nous habillent, les brocarts, les dentelles, les perles, les entrelacs de fil d'or... J'ai été élevée dans le raffinement de la cour et la vulgarité de votre époque me répugne.

Mais je bavarde et vous ne connaissez pas l'objet de ma requête. Mon père Ludovic est un homme sage qui gouverne avec bienveillance. Je suis en âge de me marier. Les filles se soumettent au choix fixé par leur géniteur. Mais le duc m'aime tendrement et ne m'imposera pas un époux qui me déplaît. L'an passé, un jeune seigneur du Saint Empire germanique, Eberhard, duc de Wurtemberg, s'est arrêté quelques semaines à Mantoue lors d'un voyage en Italie. Nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre et, avec l'assentiment de mon père, il m'emmènera avec lui. On le surnomme « le Barbu ». Il est vrai que, chez nous, la mode est aux visages imberbes. Il a fallu m'habituer à son physique. Mais c'est un homme pacifique, ami des arts et des lettres, et qui me plaît beaucoup. Il m'a promis que j'aurai la possibilité de m'adonner à la musique dans son château, d'y recevoir des gens cultivés. À Tübingen, nous avons l'intention de fonder une université. J'aurai certes bien des regrets en quittant Mantoue et ma famille. Je vais vers les pays du Nord et j'en crains le climat. Mais, accompagnée de l'homme que j'aime, que risqué-je ?

J'en viens au fait. Mon frère Frédéric succédera bientôt à mon père. Je me méfie de lui. Tant que Ludovic sera au pouvoir, il se montrera soumis. Mais il n'est pas homme de bonne volonté comme lui. Il est orgueilleux et hautain, aime la chasse et l'art de la guerre. L'avenir de mes neveux m'angoisse. Bientôt, je

serai incapable de les protéger. Le sort de l'aîné est déjà scellé. Son père l'initie au maniement de l'épée, l'oblige à galoper sur un poney à son côté. Mais le petit, Madame ? Doux, charmant, adorant la musique, que deviendra-t-il quand je ne serai plus là pour veiller sur lui et l'éloigner de l'emprise néfaste de son père ? Cet enfant a l'âme d'un artiste, il ne doit pas oublier ce que je m'efforce de lui enseigner depuis son plus jeune âge. Vous l'aimez. Vous êtes veuve, n'est-ce pas ? Sans enfants, et vous le regrettiez. Vous vous étonnez que je sois si bien renseignée ? Lors d'une de vos prochaines visites à la Chambre, regardez le palefrenier à la tunique bleu ciel retenant le cheval blanc. Il est mon homme de confiance. Vêtu des frusques d'un des gardiens occupés à contrôler les touristes, il a enquêté à votre sujet en ville. Veuillez m'en excuser. Ce n'est pas un comportement bien noble. Mais il fallait que je sois sûre de vous. Vous êtes musicienne, vous donnez des leçons, n'est-ce pas ? Je vous confie Sigismondo. Venez si possible trois fois par semaine. Placez-vous tout près de lui. Je lui ai confié mon projet, il a des indications précises et suivra mes conseils. Lâchant la main de son frère, il bondira à vos côtés. N'ayez crainte, personne ne s'apercevra de rien. Son effigie demeurera en place sur le mur. Et, au milieu du groupe des visiteurs, le petit, serré contre vous, passera inaperçu. Vous l'accueillerez dans votre jolie maison et continuerez son éducation musicale. Le soir, avant l'heure de fermeture, vous le ramènerez au sein de sa famille pour qu'il puisse profiter des plaisirs de la nuit.

Je vous en supplie, Madame, ne me refusez pas votre aide. Mon père est riche. Mon palefrenier viendra vous payer. Et l'enfant est si charmant qu'il ravira votre cœur. Là où j'habiterai, au Wurtemberg, je prierai Dieu pour qu'il vous bénisse.

Elsa marchait en direction de sa maison, tenant serrée dans

la sienne la menotte de Sigismondo. Ravi, pas intimidé, ce dernier s'extasiait de tout ce qui l'entourait et babilloit sans retenue. Elle avait prévu un bon goûter sous la treille. Déjà son cœur se gonflait d'amour pour le petit. Barbarina avait compris qu'elle lui offrirait musique et tendresse. Les êtres immortalisés par le pinceau d'un artiste gardent toujours le même âge. Ludovico resta un garçonnet de quatre ans. Jusqu'à la fin de sa vie, Elsa s'en occupa. Les gens de Mantoue se retournaient parfois sur eux.

— A-t-on idée de vêtir un enfant en page de jadis ? Est-ce en prévision du carnaval ?

La vieille dame et l'enfant passaient, indifférents aux curieux. Chez elle, Elsa s'installait devant le clavecin et la voix pure du petit s'élevait, la remplissant de bonheur.

Quand la maladie qui devait emporter Elsa se déclara, elle fut contrainte de rester couchée une grande partie de la journée. Elle sut alors qu'il était temps de se séparer de son protégé. Elle lui expliqua la situation. L'enfant pleura beaucoup. Elle promit de venir le voir tant qu'elle en aurait la force. Mais il était plus sage désormais qu'il demeure au milieu des siens. Une dernière fois, ils parcoururent la ville main dans la main. Sigismondo se régala d'un *gelato* gigantesque, puis ils se mêlèrent au groupe de touristes entrant au Palazzo. Dans la Chambre des époux, Elsa serra contre elle le petit, posa un baiser sur ses fins cheveux bruns.

— Va maintenant !

L'enfant la regardait, hésitant. Alors, elle se détourna pour se mêler aux visiteurs afin qu'il ne s'aperçoive pas qu'elle pleurait.



Le Chien (1823) par Francisco Goya
huile sur plâtre, transférée sur toile, 79 X 132 cm

Goya et les enfants

Il s'en rappelait avec honte. En rentrant du collège ce jour-là, furieux contre sa mère, il avait été agressif.

— À cause de toi, j'ai été ridicule. Toute la classe s'est moquée de moi, le prof inclus. Pourquoi m'avoir raconté des bobards quand, petit garçon, j'avais découvert par hasard dans ta bibliothèque la reproduction du chien de Goya ? Tu sais que j'ai opté pour le cours facultatif d'histoire de l'art. L'autre jour, le prof nous montre sur l'écran cette peinture, nous demandant pourquoi le chien avait l'air effrayé. Et moi, fier de pouvoir répondre dans un domaine qui ne m'est pas familier, je dis que c'est à cause de la grande lumière derrière lui, qui est celle d'une fête, avec du bruit et des feux d'artifice. Goguenard, le prof rétorque :

— Vous en êtes sûr ? D'où tenez-vous cette information ?

— Ma mère me montrait des livres d'art quand j'étais petit et elle m'a parlé de ce chien.

Le prof s'est mis à rire.

— Votre mère devrait peut-être revoir ses sources, jeune homme. Je crains qu'elle ne vous ait induit en erreur.

— Voilà l'humiliation subie. À seize ans. À cause de toi.

La voix de ma mère tremblait.

— Tu étais si sensible à cette époque, Antoine. Perturbé pour un rien. Ton père venait de nous quitter. J'ai voulu te ménager. Tu aimais les animaux. Comment aurais-je été capable de te décrire sans t'épouvanter le contexte qui entourait cette pauvre bête innocente ? Parler des champs de bataille, de l'incendie des villages ? Des exactions qui ont lieu dans chaque guerre ? Tu aurais fait des cauchemars des nuits durant. Tu as grandi, il m'aurait été facile alors de t'expliquer l'histoire de ce tableau, mais

tu ne l'as plus évoqué. D'autres domaines t'intéressaient.

Ils n'avaient plus jamais parlé de cet incident. Mais, après la mort de sa mère, quand Antoine se remémorait les années de complicité passées avec elle, comme une écharde douloureuse se plantait en lui cette altercation qu'il se reprocherait jusqu'à la fin de ses jours.

Antoine avait quarante-cinq ans. Le garçonnet trop sensible avait fait de belles études, été nommé doyen de la Faculté des sciences. C'était un homme comblé. Une épouse qu'il aimait, quatre enfants. Une maison cossue avec, au rez-de-chaussée, un appartement pour sa mère. Il avait étudié grâce à elle. Il l'avait aidée de son mieux, multipliant les petits travaux, tour à tour coursier, garçon de café, répétiteur dans des familles riches. Il était brillant, avait obtenu des bourses, la possibilité de se perfectionner à l'étranger. Mais il y avait sans cesse des frais supplémentaires, que sa mère avait toujours assumés. Désormais très à l'aise, il pouvait la gâter. Elle aimait la nature. Plus jeune, elle avait entraîné son fils dans de longues marches, lui donnant le goût de la montagne. Aujourd'hui, les jambes affaiblies, elle se contentait de trotter dans le parc et de regarder évoluer les saisons dans la couronne des grands hêtres dressés devant ses fenêtres. Aucun problème avec sa belle-fille, elle était d'une discréction absolue. Et la mère de quatre enfants était ravie de les voir dévaler l'escalier pour rendre visite à leur aïeule. Un moment de paix bienvenu.

Blanche leur racontait des histoires qu'ils écoutaient, immobiles, les yeux agrandis. Parfois, Antoine sortait de son bureau pour s'asseoir en catimini au bas de l'escalier. Et il redevenait le garçonnet sur les genoux de sa mère, réclamant encore et encore des histoires. D'animaux surtout. Une vieille tante institutrice avait légué à sa nièce tout un rayonnage de livres pour enfants. Blanche ne lisait pas, elle interprétait avec un talent

de comédienne. Tour à tour espiègle ou tragique, la voix aiguë ou profonde, tendre ou coléreuse. Et les enfants, subjugués, tremblants ou rieurs, ne la quittaient pas des yeux. À pas de loup, Antoine remontait chez lui en hochant la tête, ému. Sa mère avait une nouvelle fois réussi à captiver son auditoire. Les aventures de Delphine et Marinette, leur complicité avec les animaux de la ferme qui parlaient le langage des humains, dans *Les Contes du chat perché*, *Le Roman de Renart* et les rouerries de celui-ci à l'encontre du loup Ysengrin, beaucoup moins malin que lui, ou *Le Livre de la jungle*, Mowgli le petit d'homme, son amie Bagheera la panthère et Sherekhan le méchant tigre. Ces histoires étaient restées intactes en lui, il les avait entendues pourtant plus de trente ans auparavant. Et il était heureux que sa mère les transmette à ses enfants.

Les années filent, le temps nous dérobe les êtres aimés. Blanche était morte. Entourée de la tendresse de sa famille, elle avait profité huit ans de son appartement, qu'elle nommait son petit paradis. Antoine avait refoulé son chagrin pour aider ses enfants, inconsolables. Et s'efforcer de répondre le plus honnêtement possible à leurs innombrables questions.

- Pourquoi on meurt, papa ?
- Où est partie mamie Blanche ?
- Est-ce qu'elle reviendra ?
- Est-ce qu'on la reverra une fois, dans longtemps ?

Malgré tout son bagage d'intellectuel, le père se rendait compte à quel point l'homme est démunis devant la mort, et combien les interrogations demeurent sans réponse.

— Une seule chose est sûre, mes chéris. Blanche vous a aimés, et vous l'avez beaucoup aimée en retour. C'est ce qui compte. Désormais vous devez la garder en vous, dans votre cœur, comme dans une minuscule église où vous pourrez toujours lui donner rendez-vous.

Bientôt, ses rejetons partiraient étudier chacun de son côté. Antoine aurait voulu les garder autour de lui. Veiller sur eux, les protéger de tous les dangers. Il n'avait pas eu de père, il assumait ce rôle avec passion. Sa femme tentait de le raisonner :

— Tu exagères. Il faudra bien qu'ils s'en aillent un jour. Ils doivent trouver seuls leur chemin. Ouvre les bras, Antoine, laissez-les s'envoler.

En attendant ce moment redouté, il profitait des instants qu'il pouvait leur consacrer. Ils le harcelaient pour avoir un chien. Un labrador ou un golden retriever.

— D'accord pour un chien. Mais laissez-moi le choisir.

Chacun était resté coi quand il apparut un soir avec un petit bâtarde aux oreilles arrondies et au museau pointu.

— Mais, papa, nous voulions un grand chien, pas une bête minuscule. Pourquoi avoir choisi celui-là ?

Si sa mère avait été encore vivante, elle aurait reconnu l'animal, qui ressemblait à celui de Goya.

— Ce chien a beaucoup souffert autrefois. Je vous demande de bien le traiter. Vous verrez, vous vous attacherez rapidement à lui.

Effectivement, la bête devint inséparable des enfants. Ils la nommèrent Minus.

Ils aimait voyager en famille. Antoine préparait avec soin ces semaines de détente. Il y avait bien sûr les bords de mer, indispensables. Mais il fit aussi découvrir aux siens les plus belles villes d'Europe. Les obligeant à écouter ses explications, à le suivre dans les musées. Promettant au retour parc d'attractions, bons repas, course en calèche et autres amusements. Son stratagème réussissait d'habitude. À part quelques soupirs excédés, Jonas qui traînait les pieds, toujours mécontent, la cadette vite fatiguée qu'il fallait hisser sur ses épaules. La troupe obéissait, habituée aux manies de leur père.

Ils étaient à Madrid. Il faisait très chaud. Personne dans les rues.

Implacable, le soleil semblait écraser la cité, les façades blanches renvoient une lumière douloureuse. Les volets étaient clos, la ville paraissait inhabitée. Toute la famille se délassait dans la piscine de l'hôtel. Quand Antoine proposa le Musée du Prado, le cri de rébellion fut unanime.

— Ah non, papa, il fait trop chaud. On ne bouge pas.

Il parlementa longuement. Même son épouse boudait.

— Vraiment, tu exagères. Laisse donc ces gosses tranquilles. Va seul à ton musée.

Il insista, pour une fois intransigeant.

— C'est important. Je veux leur montrer quelque chose. Reste ici. Eux m'accompagneront.

Elle lui tourna le dos et plongea. Les enfants grommelaient, boudaient. Marco, l'aîné, traita à voix basse son père de tyran. Il parut ne pas entendre. À l'arrière du taxi, ils se conduisirent en enfants mal élevés, les grands chicanant les cadets, mettant la musique de leur portable à fond. Il y eut des cris, des pleurs. Le chauffeur semblait excédé. Soudain Antoine, tolérant d'habitude, fit taire sa progéniture d'une voix de stentor. La surprise les rendit muets jusqu'à la fin du trajet.

Ils le suivirent sans se plaindre dans le musée du Prado. La température y était supportable. Leur père chercha l'étage, puis ils s'assirent.

— Les peintures que vous verrez sont effrayantes. Goya était vieux, sourd, désenchanté. La guerre faisait rage ici, en Espagne. Il s'était réfugié dans une petite maison avec sa jeune femme. D'abord, il avait, pour elle sûrement, peint les murs de sujets plaisants, des arbres, des champs de fleurs, des cours d'eau paisibles. Mais la situation empirait dans le pays, le peintre était de plus en plus malade et triste, et il recouvrit son premier travail de ces peintures-ci, qu'on a appelées ses « peintures noires ». Elles sont terribles, à peine soutenables. Ce sont les plus violentes qu'il

ait créées. Dans ces toiles, il exprime son désespoir. L'homme ne change pas. La cruauté, l'intolérance et la violence se retrouvent à chaque époque. Ne l'oubliez jamais. Les scènes atroces que vous verrez sont toujours prêtes à se reproduire. Et la guerre amplifie les pires côtés de l'homme. Ici, le peintre a mélangé la réalité sinistre et ses propres cauchemars. Mais c'est un tableau bien particulier que j'aimerais vous montrer.

Vous êtes prêts ? Je donne la main aux cadets et ils ferment les yeux. Les grands, vous êtes assez forts je crois pour affronter ces images terribles. On y va ! Le défilé tragique se déroula devant eux. Les aînés se taisaient, sidérés, les petits fermaient les paupières avec force. Antoine connaissait ces œuvres, elles l'impressionnèrent encore. Ce qui le frappa le plus ce jour-là fut l'espèce de pâte informe des visages, les yeux exorbités, une bestialité monstrueuse soulignée par les couleurs sombres de la palette. Mais ils arrivaient au tableau.

— Maintenant, ouvrez tous les yeux ! Il y eut une seule exclamations :

— Mais, c'est Minus, notre petit chien !

— Que lui a-t-on fait ?

— Pourquoi a-t-il l'air si apeuré ?

— Je vais vous expliquer. Sortons d'ici. Je vous offre une glace pour reprendre vos esprits.

Alors Antoine leur raconta l'histoire du petit chien de son enfance, sa mésaventure avec le professeur qui s'était moqué de lui, ses remontrances à leur délicieuse grand-mère. Il avait voulu leur offrir la réplique de la petite bête terrorisée de Goya, affolée par les explosions alentour, le feu et les cris, afin qu'ils lui donnent une existence plus heureuse que celle de son congénère d'autrefois.

Les plus jeunes pleurnichaient en se serrant contre lui, les grands avaient les lèvres tremblantes. Myriam murmura :

— Quand on rentrera, on aimera encore plus notre petit Minus.



Sainte Dorothée (1650) par Francisco de Zurbarán
huile sur toile, 103 X 173 cm

L'inspiration

Il serait seul à assumer le prochain défilé. Affolé, penché au-dessus du lit d'hôpital, il tentait de dialoguer avec Tristan. Hélas, son ami ne réagissait plus, il l'abandonnait. Il formula tout bas :

— Je t'en prie. Aide-moi une dernière fois. Je suis perdu sans toi.

Tristan, s'il était encore en vie, avait déjà passé de l'autre côté. Il demeura muet.

Cet automne, malgré la maladie, il l'avait épaulé de ses dernières forces. Clément avait toujours travaillé dans son ombre. C'est dans ce second rôle qu'il était le plus efficace. Soutenu, dirigé, aiguillé. Depuis plus de vingt ans, il était le poulain du grand patron. On pensait qu'ils étaient amants. Mais jamais Tristan n'avait eu un geste déplacé envers son jeune associé. Et Clément, qui n'avait pas connu son géniteur, était heureux auprès de cet homme bienveillant, qui l'avait accueilli comme un fils.

Il lui léguait sa maison de couture. C'était un lourd héritage, mais le patron, pendant sa longue maladie, avait eu le temps de tout planifier. Ses affaires étaient en ordre, sa comptabilité saine, les responsables de l'entreprise dignes de confiance. Il suffirait à son successeur d'un peu de dynamisme, de hardiesse pour que s'épanouisse son talent. Mais Clément n'était pas dupe. S'il ne passait pas ce premier examen, il était perdu. Était-il capable d'être le patron ? Chacun le guettait au contour. Sans parler des maisons rivales, qui se délecteraient de son échec. Cette atmosphère délétère le tétanisait. Les employés eux-

mêmes, qui appréciaient sa patience et sa politesse, se demandaient sûrement s'il avait l'envergure d'un chef. Allait-il couler l'entreprise ? Saper le travail de Tristan ? Que deviendraient-ils si la maison s'effondrait ?

Clément sentait autour de lui une crainte diffuse, qui le perturbait. Si on ne croyait pas en lui, il était perdu. Cette collection, dont il avait seul la responsabilité, devait être un succès. Il lui fallait prouver à tous ceux prêts à le déchirer de leurs critiques et de leurs sarcasmes qu'il n'était pas uniquement l'ombre du grand couturier. D'habitude, les idées bouillonnaient en lui. Elles reviendraient en cascade si ce défilé était réussi, il en avait l'intime certitude. Mais aujourd'hui, Tristan en fin de vie n'était plus là pour le soutenir, l'aider à se débarrasser de l'anxiété qui l'accompagnait depuis toujours.

Clément dessinait avec fébrilité, rejettait ses feuilles, tyrannisait les mannequins, tentait de faire croire à une assurance dont il était dépourvu. Mais si la coupe, les drapés, la forme des vêtements s'imposaient peu à peu, les teintes lui échappaient. Il désirait quelque chose d'original, de jamais vu.

Un élément perturbant s'était encore ajouté aux difficultés présentes. Il avait reçu un ultimatum de son frère. L'appartement de leur mère décédée devait être vidé au plus tard à la fin du mois. L'aîné, jaloux de son cadet, n'oubliait jamais la pique blessante. Devant l'embarras de son frère surchargé, il avait été catégorique :

— Je refuse de m'occuper seul de cette corvée. Je me moque de ton défilé. Monsieur le grand couturier trouvera du temps pour ce boulot.

Impossible de se soustraire à cette tâche. Il n'avait pas beaucoup d'affinités avec sa famille. Sa mère était

institutrice. Une enseignante sévère et respectée. Divorcée, elle craignit sans doute que le manque de père ne nuise à l'éducation de ses fils. Rigide, elle voulut faire d'eux des hommes accomplis. Hélène aimait les arts, la peinture, l'architecture et les avait traînés tout au long de leur enfance dans les musées et les expositions, n'envisageant les vacances que culturelles. Leurs copains s'amusaient sur la plage, eux sillonnaient l'arrière-pays méditerranéen chauffé à blanc à la recherche d'une église romane, d'un cloître perdu dans la nature, d'une rosace éblouissante. Rien ne leur était épargné.

Le parcours de Clément remplit sa mère d'orgueil. D'abord les Beaux-Arts, quelques postes subalternes dans des musées, puis ses débuts dans le monde de la haute couture. Il avait eu beaucoup de chance en entrant dans la maison Leclair. Timide, il ne cherchait pas à s'imposer. Mais on remarqua très vite ce styliste doué. Et le patron, le cœur profondément blessé par la mort d'un fils mal aimé, se prit d'affection pour son jeune employé.

Tristan Leclair, contrairement à la plupart de ses concurrents imbus d'eux-mêmes, ne se montrait pas mégalomane. Ambitieux certes, connaissant ses capacités, son talent, mais le succès n'avait pas gâché sa bonté naturelle. Ce qui ne l'empêchait pas d'être exigeant. L'atmosphère de la maison était agréable, les employés traités correctement et les salaires plus élevés qu'ailleurs. Quand on avait réussi à entrer ici, on s'efforçait d'y rester. Vingt ans avaient passé. Des bruits couraient sur l'étrange tandem qui gouvernait l'atelier. L'homosexualité ne dérangeait personne dans ce milieu. Chacun savait que Tristan collectionnait les amants. Mais, à l'arrivée de Clément, ses aventures cessèrent. On fut persuadé que le

patron avait trouvé l'amour de sa vie. À tort ! L'âme d'un père s'était réveillée chez le couturier. Pourquoi s'était-il marié ? Il se le demandait souvent. Peut-être dans le but de donner le change au sein de la société puritaire dont il était issu ? Il avait été un mauvais mari et un père maladroit. Son épouse, scandalisée par son homosexualité, le quitta et éleva son fils dans le dégoût de son géniteur. Ce qui ne l'empêcha pas d'encaisser la pension généreuse qu'il lui octroyait. Le garçon avait multiplié les bêtises, était devenu esclave de la drogue malgré les nombreuses cures de désintoxication payées par son père. Il était mort misérablement d'une overdose. Le désastre avait été imputé à Tristan.

Voilà ce qui liait intimement le couturier à son bras droit. La découverte d'un jeune homme doué et honnête, qui aurait pu être son fils. Il lui donna la tendresse et l'attention qu'il n'avait pas su offrir à son enfant. Clément était resté célibataire. Pourtant, son métier lui faisait côtoyer des beautés qui, évidemment, tentaient de séduire ce jeune homme doux et réservé, qui traitait chacun avec une politesse enjouée. Mais personne ne réussit à se l'attacher. Clément n'avait que deux amours, son père spirituel et son métier. Tristan et lui étaient inséparables. S'ils ne partageaient pas le même appartement, on les voyait sur les courts de tennis, dans les stations de ski, ils partaient ensemble en voyage, mangeaient dans de bons restaurants. Ils se passionnaient pour l'opéra, le théâtre. L'entente entre eux était parfaite. Clément avait trouvé un homme qui le rassurait, le poussait à développer son potentiel artistique. Un aîné toujours à ses côtés, non pour l'accabler de son autorité, mais pour l'encourager. Leurs talents conjugués firent merveille et la maison Leclair

devint l'une des meilleures de la capitale. Malgré la réticence de Clément, elle se transforma en maison Leclair et Guinand. Tristan l'aurait volontiers appelée Leclair et fils. Mais il craignit la vindicte de son ex-femme.

Quand Clément entra chez Leclair, il avait vingt-six ans et son protecteur plus de cinquante ans. Malgré la différence d'âge, ils se complétaient. Tristan, stressé avant un défilé, pouvait oublier sa courtoisie naturelle et devenir autoritaire et blessant. Il suffisait que son associé entre dans la pièce pour qu'il reprenne son sang-froid et s'excuse auprès de la personne qu'il était en train de houssiller. Du gardien de nuit au plus courtisé des mannequins, en passant par les petites mains facilement cancanières, chaque membre de la maison l'appréhendait.

— Monsieur Clément est notre ange gardien, murmuraient les ouvrières à son passage.

Mais le patron, qui jouissait d'une robuste santé à septante-cinq ans passés, se mit à déprimer, terrassé par une fatigue insidieuse, qui le laissait sans force dès le matin. Une forme de leucémie fut diagnostiquée. Deux ans durant, Tristan vint régulièrement au travail, donnant de plus en plus de responsabilités à son associé. Malgré son épuisement, son œil exercé contrôlait les moindres détails. Les deux hommes ne partageaient plus les plaisirs du sport, de la gastronomie, des voyages lointains. Clément ne regrettait rien. Seule la santé de Tristan importait. Les médecins avaient conseillé le grand air, les balades en forêt ; ils s'éloignèrent des mondanités et, côte à côte, à petits pas, se promenèrent dorénavant dans la nature. Clément se désolait de voir son ami si solide pâle et amaigri. Bientôt, il dut s'aliter et son état déclina rapidement. Mais il gardait l'esprit vif. Clément lui

soumettait ses projets et, tant qu'il en eut la force, il le conseilla judicieusement. La faiblesse avait eu raison de lui et, devant son associé désolé, il n'était plus désormais qu'un gisant sans réaction.

Clément se rendit avec appréhension dans l'appartement maternel. Il tenta de supporter patiemment un aîné agressif. Leur tâche s'avéra astreignante, Hélène ayant accumulé quantité d'objets et de paperasses. Une armoire entière était pleine de ses souvenirs de voyages et des documents achetés lors de ses visites de musées et d'expositions.

— Puisque Monsieur mon frère est un spécialiste de l'art, je le laisse débarrasser ce coin, ricana l'aîné.

Une benne au bas de l'immeuble attendait ce fatras. Clément songea avec remords qu'il n'éprouvait aucun chagrin en vidant l'appartement. Hélène avait été pour eux davantage une directrice d'internat qu'une mère affectueuse. L'atmosphère était lourde et silencieuse. Chacun s'activait de son côté, ayant hâte d'en avoir terminé. Clément vidait un tiroir dans un sac poubelle quand apparurent sous ses yeux des cartons allongés ornés de personnages. Il les récupéra, intrigué. Un éblouissement le saisit. Incrédule, il garda un long moment les reproductions en main. C'était indéniable, il avait trouvé ce qu'il cherchait désespérément depuis des semaines. Les petites Saintes de Zurbarán... Sa mère avait acheté ces cartes au musée de Séville, les collectionnant partout où elle se rendait. Elle les avait sûrement commentées longuement pour ses fils. Clément n'avait aucun souvenir de ces peintures, mais il fut émerveillé. Inopinément, les robes des petites Saintes lui offraient le nuancier de sa collection. Précieusement, il les glissa dans

son porte-documents, continua son travail le cœur léger. Et il eut une pensée reconnaissante pour sa mère. Son enseignement était tombé dans un terrain fertile. Malgré sa maladresse et sa dureté, elle l'avait rendu sensible à la beauté. Et voilà qu'elle lui accordait *post mortem* un cadeau inestimable.

Tristan était mourant. Mais Clément lui décrivit le défilé dans ses moindres détails. Entre ses mains, les petites Saintes de Zurbarán dans leurs beaux atours.

— Tu te souviens ? J'étais à court d'idées, tu ne me répondais plus. Sûr du désastre qui se préparait, je devinais les sarcasmes à venir. Sans toi, je n'étais rien. Je mènerais la maison Leclair à sa perte... Regarde les sept reproductions. L'ivoire saumoné, le lie de vin, le vert océan, le rose muraille, le gris Trianon des étoffes. Des chatoiements, des drapés élégants, des châles couleur maïs brochés de rouge, une unité orangée de teintes chaudes. J'ai pastiché le maître d'autrefois. J'avais besoin de ce coup de pouce du destin. La presse a été unanime, épataée par mes coloris étranges, si différents des tendances actuelles. Charlet, féroce d'habitude, a écrit qu'ils avaient quelque chose d'ancien, une douceur presque picturale. Il n'a pas cherché plus loin.

Une seule personne m'a démasqué. La petite main Alicia, que tu avais voulu licencier parce que tu la trouvais trop lente. Rappelle-toi. Je m'étais opposé à ta décision, car elle était minutieuse et toujours un peu effarouchée, ce qui m'émouvait. Elle a pris de l'assurance et tu as reconnu toi-même qu'elle était devenue l'une de nos meilleures couturières. Elle s'est approchée de moi pendant que nous

buvions un verre pour fêter notre succès et m'a dit tout doucement :

— Mes parents viennent de Séville, Monsieur Clément. Adolescente, j'ai visité le musée avec l'école. Zurbarán, n'est-ce pas ?

J'ai posé un doigt sur mes lèvres et elle a eu un clin d'œil malicieux.

— Cela restera entre nous.

Clément rêvait-il ? Il lui sembla percevoir l'ombre d'un sourire sur le visage figé de l'agonisant.



Sans titre (1996) par Hans Josephsohn
laiton, 160 X 96 x 63 cm

Le dialogue mystérieux

Poursuivant ses explications à l'intention des visiteurs, elle le regardait, vaguement inquiète. D'habitude, elle confiait l'enfant à Graziella, sa voisine qui, seule parmi ses connaissances, était familière de Samuel et acceptée par lui. La brave femme avait dû malheureusement rejoindre sa famille en Italie pour le deuil d'un parent. Elle était désolée.

— Que feras-tu du petit, Lucia ? Nous nous entendons si bien. Je suis sa *nonna*, moi qui n'ai pas de petits-enfants, et je l'aime tant...

— Pour une fois, je le prendrai avec moi. Tu sais combien il est silencieux. Il ne dérangera personne.

— Je lui apporterai un souvenir du pays. Occupe-toi bien de lui. Je serai de retour dans quatre jours au plus tard.

Comment Lucie se serait-elle débrouillée sans cette voisine au cœur généreux ? Samuel était particulier, attaché viscéralement à sa mère. Elle n'avait pu le confier à aucune institution. Même s'il aurait été plus profitable pour son développement d'être dans une maison spécialisée. Tous les pédopsychiatres consultés l'affirmaient. L'enfant était trop malheureux loin d'elle et elle avait renoncé très vite à cette solution. Elle lui aurait permis une vie normale. Mais Samuel ne s'épanouissait un peu qu'auprès de sa mère. Elle l'avait repris et un miracle s'était produit. La retraitée italienne qui habitait son immeuble et avec laquelle elle avait toujours eu d'excellents rapports, s'était entichée de l'enfant. Et ce

dernier, qui repoussait tout contact, s'était blotti dans l'opulente poitrine de Graziella comme un oisillon dans son nid.

— Santa Maria ! murmuraient la voisine émue, cet enfant-là sera le mien.

Grâce à elle, Lucie avait retrouvé une existence pleine de possibilités. Traductrice, elle avait été obligée de travailler à la maison, peu payée, toujours à la recherche de ressources. Désormais, elle servait de guide dans la ville de Saint-Gall, donnait des cours dans un lycée, était demandée pour des conférences, des visites de musées. Elle retrouvait avec bonheur la fougue de sa jeunesse, quand la passion de l'art, de l'architecture la nourrissait. Elle n'avait plus de famille, mais elle était libre, intelligente, ambitieuse. Elle rêvait de s'installer au nord de l'Allemagne, pour mieux cerner Caspar David Friedrich, un peintre qui la fascinait, d'entreprendre un doctorat dont il serait le sujet.

Il avait suffi d'une soirée trop arrosée entre étudiants après des examens réussis, de la nuit en compagnie d'un inconnu, pour bouleverser son existence. Il avait laissé sa trace en elle. Quand elle avait réalisé qu'elle était enceinte, il aurait été encore temps d'avorter, mais elle avait hésité, tergiversé. Aucune envie de retrouver le père. Lui venait-il le goût de la maternité ? Une nuit, elle avait rêvé d'un enfant qui pleurait. Au matin, elle avait décidé de garder le bébé.

Sa vie de célibataire bien organisée fut bouleversée. Elle dut renoncer à ses nombreux voyages. Elle s'établit dans la ville de Saint-Gall, loua un appartement proche d'un parc. Sa grossesse se passait sans problème, elle prépara une jolie chambre aux rideaux fleuris pour le

petit. Car ce serait un garçon. Elle était heureuse. À l'étage au-dessous habitait Graziella, retraitée qui s'ennuyait après une vie d'ouvrière. Très vite, elle lui proposa de s'occuper de l'enfant pendant son travail. Ses deux fils avaient émigré aux États-Unis. Ils insistaient pour qu'elle les rejoigne. Elle se récriait, horrifiée.

— Traverser l'Atlantique en avion ? Santa Madonna ! Jamais !

Elle ne les voyait qu'en période des fêtes. Elle serait la *nonna* de Samuel.

Lucie avait-elle été négligente ? Elle avait repoussé une ou deux échographies, n'avait pas renoncé à un séjour en Allemagne indispensable à son travail. Elle avait accouché sans problème d'un beau garçon de quatre kilos. Et la première année de sa vie de mère avait été sereine. L'enfant se portait bien, mangeait normalement, dormait beaucoup, ce qui épatait ses connaissances. Mais un jour, Graziella, soucieuse, s'était alarmée.

— Cet enfant est trop tranquille, trop parfait. Les miens étaient des monstres en comparaison. Cela m'inquiète. Si j'étais toi, j'en parlerais à un pédiatre.

Le diagnostic était tombé. Autisme sévère

Lucie était effondrée. Mais l'enfant lui devint plus cher encore. Et, avec la bienveillance de sa voisine, elle s'organisa au mieux. L'avenir était incertain, elle devrait renoncer à beaucoup de ses projets, mais elle rendrait son fils heureux.

Lucie termina au plus vite sa présentation, s'efforça de prendre congé du groupe sans montrer son impatience et se précipita à la recherche de Samuel, invisible dans la vaste salle. En l'apercevant, elle s'immobilisa, interdite.

Elle aimait accompagner les visiteurs dans la

Kesselhaus, où étaient exposées les œuvres du sculpteur Josephsohn. De grandes formes à peine esquissées, énigmatiques, semblant sortir du magma originel. Élémentaires, massives. Aucune tentative de plaisir. Une puissance venant du fond des âges, rendant le visiteur silencieux, vaguement effrayé. Des travaux qui suggéraient, n'affirmaient pas. Impressionnants de non-dits, de douloureuse interrogation. Ces créations brutes révélaient davantage de la condition humaine que des sculptures plus élaborées. Un style rugueux, archaïque, déroutant. Souvent, Lucie s'amusait à laisser un moment ses visiteurs dans l'expectative. La plupart d'entre eux, pris au dépourvu, montraient de la stupéfaction, voire de la colère devant ce qu'ils ne comprenaient pas. Ces immenses figures modelées sauvagement, émergeant de blocs grossiers, les toisaient avec indifférence. Ils en étaient déconcertés.

Que faisait Samuel ? Il avait réussi à grimper sur un socle et, immobile, le corps tout entier collé contre la pierre, paraissait écouter, attentif. Lucie faillit l'appeler, mais quelque chose d'étrange dans le comportement du garçonnet l'arrêta. Elle connaissait parfaitement les attitudes de son fils. C'est avec elle et Graziella seulement que son visage perdait son air buté, impénétrable. Elle n'en croyait pas ses yeux. Samuel avait les traits animés, comme lorsqu'elle rentrait avec lui en traversant le parc. Elle lui faisait alors répéter quelques noms d'arbres et de fleurs, s'arrêtait pour qu'il écoute le chant des oiseaux.

— Le merle, disait-elle plusieurs fois de suite.

Jour après jour, les mêmes mots revenaient, que Samuel s'appliquait à prononcer. Puis soudain, il trouvait

le nom tout seul et son visage s'illuminait.

— Le merle, le merle !

Désormais, lui qui s'impatientait en fin d'après-midi, tiraillant la manche de sa mère, renâclait à quitter la Kesselhaus. Blotti contre une énorme face informe, il articulait des mots incompréhensibles. Sa mère, médusée, attendait longuement la fin de ce qui ressemblait à un dialogue. Quand l'enfant acceptait de rentrer, prudemment, elle tentait quelques questions au sujet de ces tête-à-tête insolites. Samuel les ignorait, se contentant de répéter les mots usuels :

— Le merle, le soleil, un arbre, les nuages...

Elle n'insistait pas.

Graziella se désolait. Samuel ne se plaisait plus chez elle. Il s'accrochait à sa mère pour la suivre, boudait et demeurait insensible au bavardage de la brave Italienne.

— Il ne m'aime plus, ce *bambino*, s'attristait-elle.

— Mais non, la consolait Lucie, il s'est attaché aux sculptures que je montre à mes visiteurs. On dirait qu'il leur parle. C'est un progrès dans son comportement, je t'assure. Il s'épanouit à leur contact. C'est étrange, je sais. Mais Samuel est un enfant étrange. Viens dîner ce soir. Tu verras, il sera aussi affectueux que d'habitude.

C'était vrai, et Graziella rassérénée put à nouveau entourer de ses bras l'enfant qu'elle aimait.

Lucie eut une idée pour les vacances. Elle ne partait jamais d'habitude, Samuel étant trop perturbé par l'inconnu. Il existait au Tessin un petit musée consacré au sculpteur, le musée de la Congiunta. Elle y emmènerait l'enfant.

Tout d'abord craintif et troublé par le long trajet en voiture, Samuel demeura prostré plusieurs heures. Puis

il eut une crise de rage, que sa mère eut beaucoup de peine à maîtriser. Cela ne lui était plus arrivé depuis des années. L'emmener loin d'un contexte familier avait été une erreur. Heureusement, leur logement se trouvait en dehors des habitations de Giornico. La crise violente de Samuel aurait pétrifié les voisins. Pendant plusieurs jours, le garçonnet refusa de sortir, muré dans un silence agressif. Quand elle le sentit plus calme, sa mère lui montra des photos d'œuvres de Josephsohn. Lui répétant que, dans une maison près de chez eux, il renconterait les frères et sœurs des sculptures qu'il aimait à Saint-Gall.

— Regarde-les, mon chéri. Tu les reconnais n'est-ce pas ? Tu n'as pas envie de leur rendre visite ? De leur apporter le bonjour du reste de la famille ?

La mère dut argumenter patiemment. Mais un matin, l'enfant la suivit docilement jusqu'au musée. Là, comme elle l'avait prévu, il se précipita d'une œuvre à l'autre, parlementant avec les bas-reliefs grossièrement taillés, se collant à la rude écorce de pierre et de bronze des sculptures, les mots se précipitant à ses lèvres. Attentif à des réponses que lui seul entendait.

Lucie eut une idée. Observer la joie de son fils la comblait. Mais il pouvait rester des heures face aux créatures devenues ses interlocutrices. Le temps lui semblait long. Si elle mettait par écrit ses observations ? Si elle associait ses connaissances de l'art et le comportement de son enfant ? Ce qu'elle était en train de vivre était extraordinaire, il valait certainement la peine d'en garder la trace.

De retour chez elle, soir après soir, elle reprit ses notes, les classant, les clarifiant. Faisant surgir les toutes

premières émotions, les tout premiers progrès de Samuel. Montrant les réactions de l'enfant confronté aux œuvres du sculpteur, la saisissante complicité s'établissant entre eux, qui permettait aujourd'hui des progrès sensibles dans son comportement. À huit ans, il montrait plus de vivacité qu'auparavant, comprenait mieux ce que sa mère tentait de lui expliquer, et cette dernière était certaine que l'œuvre de Josephsohn avait fait un petit miracle.

Elle lisait souvent quelques pages de ses réflexions à sa voisine, qui s'enthousiasmait :

— *Bravissimo, cara mia !*

Et elle s'essuyait les yeux avant de s'exclamer, effrayée :

— Ah non ! Je te défends de parler de moi, cela me gêne...

— Tu m'aides à l'élever, cet enfant, et je parlerai de toi, que tu le veuilles ou non.

Après des mois de travail, Lucie envoya ce qui ressemblait désormais à un livre abouti à plusieurs éditeurs. Ils mirent du temps à se manifester, et elle se fit à l'idée que son histoire n'avait trouvé aucun écho. Mais un jour, alors qu'elle ouvrait machinalement sa boîte aux lettres, elle tressaillit en découvrant au verso d'une enveloppe le nom d'une maison d'édition. Elle l'ouvrit, lut hâtivement. Un éditeur enthousiaste était d'accord de publier son manuscrit.

— Vous avez su trouver les mots qui séduiront le spécialiste et émouvront le simple lecteur. Une réussite difficile et rare. Votre livre connaîtra le succès, j'en suis persuadé. Je me réjouis de vous rencontrer.

Samuel, qui regardait un dessin animé, se vit entraîner

sans explication chez leur voisine. De joie, Graziella leva les bras au ciel, et déversa dans sa langue natale un torrent de louanges destinées à tous les saints de la péninsule. Puis elle courut dans la resserre, en revint avec une bouteille de vin.

— Un Primitivo de premier choix, *cara mia*, que je réservais pour la visite de mes fils. C'est nous qui le boirons, Lucia, en l'honneur de Samuel. Et pour lui, je me mets immédiatement à la confection de *gnocchi alla sorrentina* dont il se souviendra !



Intérieur avec jeune femme vue de dos (1904)

par Vilhelm Hammershøi

huile sur toile, 61 X 51 cm

Une femme vue de dos

Thomas savait très peu de choses de sa mère. Elle les avait quittés quand il avait deux ans. Son père ne parlait jamais d'elle. Elle avait disparu et tout ce qui rappelait sa présence avait disparu également. Son père s'était remarié très vite. Une fille de treize ans et un garçon de onze étaient ses cadets. Il les aimait tendrement et ils adoraient leur aîné. Gisèle, sa belle-mère, très bonne, l'avait toujours traité comme son propre fils. Quand il retrouvait ses copains après le travail, Thomas s'étonnait de leurs problèmes familiaux.

— Et chez toi, comment ça se passe ?

— Très bien.

— Ta mère ne te harcèle pas dès que tu rentres ?

— Non, elle me fait confiance.

— Sacré veinard ! disaient-ils, envieux et sceptiques.

Oui, il avait de la chance. Une famille sympa, un métier qui le passionnait. Mécanicien sur voiture. De bonnes relations avec son patron, qui appréciait son habileté et son humeur joyeuse auprès des clients. Dire que son père voulait le faire entrer dans l'usine où il était comptable... Il serait devenu fou derrière une machine à calculer. Heureusement, sa mère s'était interposée.

— Notre fils n'a jamais été bon élève. Depuis toujours, il rafistole toutes sortes de moteurs. Laisse-le donc entreprendre l'apprentissage qui lui plaît.

Gisèle avait beaucoup d'ascendant sur son mari. Il avait cédé et désormais Thomas était le plus heureux des gars.

— T'aimes pas les filles ? s'inquiétaient ses potes. Tu quittes tes copines l'une après l'autre...

— Bien sûr que je les aime. Mais elles sont trop compliquées. Je comprends mieux les moteurs !

Depuis quelques semaines, quelque chose préoccupait Thomas. Lui qui dormait comme un loir et ne se rappelait aucun rêve, était poursuivi à son réveil par des images. Une silhouette de femme vue de dos, dans une étrange ambiance en demi-teintes, avec la lumière d'une fenêtre projetée sur le sol, une enfilade de corridors aux couleurs pâles, des portes entrouvertes ou fermées... Il ne voyait jamais le visage de cette apparition, mais elle portait des robes longues d'un autre temps, avait les cheveux relevés et souvent une jolie tache de clarté posée sur sa nuque. Il n'y comprenait rien. Lui, un gars simple, sans problème, que lui arrivait-il ?

Un matin qu'il révisait un moteur, le propriétaire de la voiture, un artiste qui aimait plaisanter avec lui, s'approcha. Le trouvant peu loquace, contrairement à son habitude, il lui demanda ce qui le contrariait. Thomas hésita un instant. Cette histoire de rêve récurrent était stupide. Mieux valait l'oublier au plus vite. Il se ravisa. À qui en parler ? Il était flatté de l'amitié que lui prodiguait cet homme dont le renom s'étendait loin à la ronde et qui l'invitait souvent à boire un verre après le travail. C'est vrai que ses rêves faisaient penser à des tableaux. Guy pourrait peut-être y voir clair. Il accepta un rendez-vous à leur bar habituel.

— Des intérieurs d'autrefois dis-tu... Des jeux de lumière sur le sol... Une femme toujours vue de dos... J'ai l'impression que je connais ces atmosphères mélancoliques. Je t'en reparle dès que possible.

Stupéfait, Thomas feuilletait le livre d'art prêté par son ami. Hammershøi, un peintre danois. Devant lui défilaient des reproductions de ce qu'il voyait en rêve. Qu'est-ce que cela signifiait ? Un moment, il eut envie de se confier à sa belle-mère. Il était bien trop lourdaud pour un tel mystère. Gisèle était fine, elle pourrait l'aider. Un pressentiment le retint. Et si ces images avaient un rapport avec sa toute petite enfance ? Avec sa mère biologique ? Il devait se débrouiller seul et en avoir le cœur net. Son père n'avait

rien laissé d'elle autour d'eux, continuant à vivre comme si elle n'avait pas existé. Pour oublier le mal qu'elle leur avait fait en partant sans une explication, le laissant avec un minuscule bambin ? Sûrement. Mais lui, Thomas, aurait eu droit à des explications. Il était heureux et n'avait jamais posé de questions. Il ne voulait pas troubler Gisèle. Ne penserait-elle pas qu'il manquait quelque chose à son aîné ? Que le passé le tourmentait ? Ce n'était pas le cas. Elle était sa véritable mère. Cette inconnue lui était indifférente.

Inutile d'obtenir des renseignements auprès de son père. Il avait fait table rase du passé. Élevé une muraille le séparant du présent. Il n'était pas mauvais bougre, mais homme d'ordre et de principes, il pouvait devenir désagréable quand on bousculait sa routine. La famille s'était accommodée de ses travers. Gisèle, joyeuse et vive, laissait les enfants à leurs jeux bruyants, qu'elle tolérait avec bonne humeur. Mais, quand l'heure du retour du père s'approchait, elle tapait vigoureusement trois coups sur le gond suspendu dans le vestibule. Le bruit s'entendait jusqu'au fond du jardin et chacun rappiquait.

— On range, mes chérés ! On se lave les mains, on arrange ses cheveux. Vous avez à peine un quart d'heure pour devenir parfaits.

— 22, v'là les flics ! pensait Thomas en aidant les petits de bonne grâce.

La maisonnée s'activait et, quand la porte d'entrée s'ouvrait, le père découvrait un havre de paix et des enfants modèles. L'un était penché sur ses devoirs, l'autre aidait sa mère à dresser la table. Thomas, que ce rituel amusait beaucoup, sortait au jardin pour couper du bois ou ramasser les feuilles sous le hêtre. Le père s'installait au salon et lisait le journal, son pastis posé sur la table basse. Gisèle était une fine mouche et s'y entendait parfaitement pour maintenir la sérénité familiale.

Le rêve continuait à l'importuner. Il décida de fouiller une fois

encore le grenier. Cette fois, il eut plus de chance. Il dénicha un gros carton, caché derrière une pile de magazines. Avait-il appartenu à sa mère ? Il déchira fébrilement le papier collant au cutter. Des livres apparurent. Balzac, Camus, Marguerite Yourcenar, Dostoïevski, Stendhal... Quelques-uns de ces noms lui disaient vaguement quelque chose. Des ouvrages de grammaire, de poésie. Il regretta un instant d'avoir été mauvais élève. L'école ne l'intéressait pas et son père s'énervait. Toujours, Gisèle prenait sa défense.

— Tous les enfants ne peuvent être des intellectuels. Ce gosse se débrouillera très bien plus tard. Il a beaucoup de sens pratique, est très habile de ses mains.

Une bouffée d'émotion le submergea. Cette femme-là n'était peut-être pas sa véritable mère, mais il n'en aurait pas souhaité une autre. Elle l'avait aimé, défendu, protégé sans relâche. Grâce à elle, il avait pu faire l'apprentissage qu'il désirait. À quatorze ans, il s'était acheté avec ses économies un vieux vélomoteur, qu'il avait remis à neuf. Loin des oreilles paternelles, il le faisait pétarader par les chemins de traverse avec ses copains. Il avait vingt-deux ans et n'avait aucune envie de quitter la maison. Il s'était aménagé une chambre indépendante, qui donnait sur le jardin. Ses frère et sœur l'adoraient et avaient toujours un conseil à lui demander. Jamais il ne les repoussait. D'ailleurs, la petite lui était d'un grand secours quand il peinait devant son ordinateur. Elle secouait la tête, prenait un ton docte.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi bouché en informatique. Écoute bien. Je répète...

Contrairement à la plupart de ses copains, l'écran ne l'intéressait guère.

— Quoi ? Tu vis encore chez tes parents ? demandaient-ils, ébahis. Dire qu'on a tout fait pour filer de la maison... Tu es vraiment un gars à part.

Il revint au contenu du carton. Il ne lui avait pas appris grand-

chose. À part que sa mère devait avoir étudié. Au fond traînaient encore quelques ouvrages. En feuilletant l'un d'entre eux, une bouffée d'adrénaline le submergea. Hammershøi ! Sur la page de garde était écrit : Clara Frick. Il mit quelques minutes à reprendre son sang-froid, puis remit tout en place, repoussa le carton où il l'avait trouvé. Mais, caché sous son pull, il emporta le livre.

Il téléphona à Guy le jour même, l'invitant à leur bar habituel.

— Que t'arrive-t-il, l'ami ? Tu as l'air tout chamboulé. Toujours ces rêves qui te préoccupent ?

Thomas posa le livre sur la table.

— Une édition ancienne de l'œuvre de Hammershøi ? Où l'as-tu dénichée ?

— Je l'ai trouvée dans le grenier, dans un carton qui doit avoir appartenu à ma mère. Mais tu ne connais pas mon parcours. Je te le raconte.

Un long moment, Guy resta silencieux.

— Incroyable ! Clara Frick serait donc le nom de fille de ta mère. Une véritable histoire policière ! Il y a un mystère là derrière. Je ne suis pas psychiatre, mais tu sais ce que je crois ? Ta mère biologique essaie de te faire passer un message.

Thomas soupira.

— Je te dis et redis que cette femme m'indiffère. J'ai une mère, il ne me manque rien. Je suis seulement intrigué. J'ai confiance en toi. Tu ne parles de cela à personne.

— Compte sur moi. Mais je vais y réfléchir.

Une semaine plus tard, Guy proposa à son ami de venir le retrouver dans son atelier. Thomas s'y rendit de mauvaise grâce ; il ne s'intéressait pas à l'art, que dirait-il s'il devait donner son avis sur le travail de Guy ? Muet dans le vaste hangar encombré, il vit exposées contre un mur une série de toiles aux teintes très vives, à

dominante rouge. L'artiste l'emmena devant elles.

— Tu sais, je n'y connais rien. Parle-moi d'une couleur de carrosserie, là, je suis bon.

Guy riait.

— Je ne vais pas te faire passer un examen, rassure-toi. Dis-moi simplement quelle impression te font ces couleurs ? Tu les trouves tristes ou gaies ?

— Gaies, évidemment ! On dirait qu'elles chantent.

— Bravo, mon vieux, tu as tout compris. Pense maintenant aux teintes de ce Danois qui nous préoccupe. On dirait qu'il peint la vie comme un rêve. Tout est flou, pâle, léger, presque inquiétant. Que se passe-t-il dans ces chambres paisibles qu'il décrit ? Dans ces appartements silencieux animés seulement par les taches de lumière sur le plancher ou au croisillon d'une fenêtre ? Les habitants peuvent-ils y vivre heureux ? Ils doivent être dévorés d'ennui. Ta mère cherche peut-être à te faire comprendre son mal-être auprès de ton père. Te dire que, malgré son amour pour toi, elle a dû s'enfuir pour continuer à vivre. On a vu qu'elle avait étudié. D'après ses livres, elle s'intéressait à l'art. Elle était certainement jeune, vive, spontanée. Tu m'as souvent parlé de ton père, sévère, compassé, accroché à ses habitudes. Cette femme n'a pas supporté de vivre à son côté. Elle s'est enfuie, malgré son petit garçon. Une chance pour toi. Si elle était restée, elle n'aurait pas été une bonne mère. Elle serait devenue aigrie, méchante ou déprimée. Je crois que tu l'as échappé belle.

Tu as l'air un peu abasourdi. Je me suis trop intimement mêlé de tes affaires, et tu n'es pas obligé de donner foi à ma théorie. Mais cette femme pourrait t'avoir transmis ce message étrange pour se faire pardonner sa désertion. Et il est bien possible qu'elle en ait ressenti le besoin avant de mourir.



Iceberg (1982) par Gerhard Richter
huile sur toile, 151 X 101 cm

Melancholia

La certitude s'abattit sur elle comme un coup de foudre et elle en resta pétrifiée. Leur amour était bâti sur du vide. La révélation lui était venue si soudainement et avec une telle force qu'elle en demeura pantelante, incapable de se lever. Les élèves et leur institutrice étaient partis depuis plus d'une heure, mais les voix fraîches résonnaient toujours en elle. Elle aurait voulu les rattraper, leur dire... Mais leur dire quoi au juste ? Qu'ils l'avaient réveillée d'une longue léthargie, lui avaient donné malgré leur jeune âge une leçon d'éthique qui la bouleversait jusqu'au tréfonds de son être ? Comment avait-elle pu être aussi superficielle, se contenter de la surface des choses ? Elle aurait trente-six ans. Son existence était un tapis rouge qu'elle foulait à grandes enjambées sans se poser la moindre question. Jeune, belle, riche, accompagnée d'un homme désinvolte et joyeux qui la complétait parfaitement. Lors d'une soirée entre amis, ils avaient dansé, parlé un moment. Et la prescience qu'ensemble, ils iraient loin, s'était imposée à eux. Dans le monde cynique de l'immobilier, Xavier avait vite compris qu'elle serait une adversaire redoutable s'il n'en faisait pas une alliée. Ambitieuse comme lui, elle avait eu le même raisonnement. Ayant assimilé quelques années de droit, les lois, leurs failles et leur ambiguïté n'avaient plus de secrets pour elle. Un savoir indispensable pour lui, le fonceur, l'impulsif, sans cesse à la limite de la légalité, jouant de la feinte et des menaces. La société immobilière qu'ils avaient créée était prospère. Xavier, fin limier,

repérait les bâtiments faciles à ravalier pour en exiger ensuite un prix exorbitant. Il savait harceler sans état d'âme leurs habitants, les menaçant d'une forte hausse de loyer s'ils s'entêtaient à ne pas vouloir vider les lieux. Peu de gens résistaient à ses manigances insidieuses. Un avocat à sa solde se chargeait de mettre en échec les associations de défense des locataires.

Xavier et Stéphanie s'aimaient-ils ? Tous deux sans scrupule, ils avaient plutôt la complicité liant les hommes d'affaires, besoin l'un de l'autre pour atteindre leur but. Le quotidien était facile avec Xavier. La porte de leur bureau refermée, il devenait un jeune homme insouciant à la gaîté communicative. Il fallait profiter de tous les avantages de l'existence. Xavier était le type même du jisseur. Mais un jisseur prudent, que les plaisirs n'aveuglaient pas. On le courtisait. Où qu'il aille, de très belles créatures ne demandaient qu'à lui appartenir. S'il se permettait quelques fugaces liaisons, il revenait toujours à Stéphanie. Pourquoi risquer de briser leur tandem ? Pourquoi bousculer leurs habitudes, perdre du temps, de l'argent, pour des aventures sans lendemain ? Une existence de luxe s'offrait à eux. Villa somptueuse avec piscine, voyages, vacances à l'autre bout du monde, ils pouvaient se permettre n'importe quel caprice. Les fêtes se succédaient, une foule d'amis les entouraient, qu'ils régalaient généreusement. Sportifs, ils fréquentaient les stations de ski à la mode, les palaces en bord de mer, pratiquaient avec passion le tennis. Mais ils restaient très attentifs à leurs intérêts et leurs collaborateurs savaient que le moindre écart en leur absence serait sanctionné sans pitié. Le couple avait des ennemis. On les flattait tout en les détestant. Beaucoup auraient été ravis de voir leur

empire s'effondrer. L'hypocrisie est reine dans ce milieu. Sourires et compliments continuaient à se déverser sur eux. Ils n'étaient pas dupes et, dans l'intimité, se moquaient de cette cour servile.

Aucun des deux n'avait été curieux du passé de son partenaire. Ce qui importait était le présent et l'avenir. Xavier ayant laissé s'échapper quelques confidences, sa compagne avait compris qu'il avait été rejeté par une famille puritaire scandalisée par ses frasques et ses compagnies douteuses. Il avait fui le nord de la France pour échapper à leur emprise, prenant même un autre nom. Stéphanie lui confia le minimum de son parcours. Milieu modeste, enfance studieuse, études brillantes. Il se contenta de ce récit succinct. L'essentiel tenait à son efficacité, à cette soif de pouvoir qui les habitait tous deux.

Jamais Xavier, dont le sommeil était profond, ne s'aperçut des réveils soudains de sa compagne, des cauchemars récurrents qui la jetaient parfois, tremblante, hors du lit. Elle se versait un whisky, s'autorisait un somnifère sans retrouver le sommeil. Terrorisée, cachée derrière une porte, elle redevenait la fillette qui entendait sa mère supplier le propriétaire d'avoir de la patience. Elle avait perdu son travail, mais on lui avait promis une place de serveuse dans un café. Elle paierait son loyer avec un peu de retard. La plupart du temps, on ne lui accordait aucun sursis et les deux femmes n'avaient plus qu'à rassembler leurs quelques meubles pour tenter de se loger ailleurs. Dans des endroits de plus en plus sordides. Stéphanie se souvenait d'une mère coquette et aimante, qui la bordait en lui chantant des berceuses. Mais le père volage s'était amouraché d'une autre femme et avait disparu. Affolée, dépourvue de force de caractère, la mère

se laissa couler, entraînant son enfant dans sa chute. L'intelligence de la petite la sauva. Grâce à des résultats brillants au lycée, elle obtint une bourse et commença avec succès des études d'avocate. Après trois ans d'université, ses professeurs consternés la virent renoncer à poursuivre.

— Mais enfin, pourquoi ? Vous êtes l'un de nos meilleurs éléments...

Elle répondit, laconique :

— J'en sais assez pour me débrouiller.

En effet, elle en savait assez pour devenir le bras droit du rapace le plus féroce de l'immobilier.

Comment ses professeurs auraient-ils deviné que leur étudiante se vengeait, par sa réussite éclatante, des turpitudes de son enfance ? Hélas, comme c'est souvent le cas, les blessures d'autrefois ne la rendirent pas tolérante, ne l'incitèrent pas à la compassion face aux problèmes que sa mère et elle avaient connus. Au contraire. Quand la désinvolture de son compagnon le poussait à l'indulgence, c'est elle qui était la plus intransigeante.

Stéphanie était entrée par hasard dans le musée. Il pleuvait, aucun établissement alentour. L'un de ses rendez-vous venait d'être annulé. Elle avait commandé un taxi, qui tardait à venir. Transie, elle avait suivi un groupe à l'intérieur du bâtiment. Elle ne s'intéressait pas à l'art. L'ennui la poussa à parcourir distraitemment les étages, l'œil rivé à son smartphone. Une classe pénétra dans la salle. Elle s'amusa à regarder les élèves assis en cercle autour de leur enseignante. Tous âgés d'une douzaine d'années, lui sembla-t-il. L'ennui la rendit attentive. Les enfants lui étaient totalement étrangers. Jamais il n'en avait été question entre Xavier et elle. Devenir parents aurait été un frein à leur ambition.

Qu'auraient-ils fait d'un mioche pleurnichard semblable à ceux qui les exaspéraient au restaurant ? Stéphanie se montrait encore moins tolérante que son conjoint et n'hésitait pas à exiger d'un maître d'hôtel qu'il déplaçât une famille trop bruyante.

Mais ici, isolée dans ce musée, Stéphanie n'avait d'autre choix que d'observer les gamins autour d'elle. Semblable à une entomologiste penchée sur une espèce curieuse. Vifs, drôles souvent, effrontés parfois, ils entouraient leur professeur d'une petite foule bigarrée et remuante. Mais, quand elle exigea le silence, ils se calmèrent pour l'écouter avec attention.

— On a longuement parlé du sujet de cette exposition. Quel est-il déjà ?

Les mains se levèrent, une voix fusa :

— La terre menacée.

— Menacée par quoi ?

— Le réchauffement à cause de la pollution, la glace qui fond, la mer qui monte...

— Vous avez bien compris les explications. Mais j'aimerais ajouter quelque chose de très important. Vous êtes des enfants, ce n'est pas vous qui avez abîmé ce monde. C'est nous, les adultes, vos aînés, qui l'avons dévasté en pensant qu'on l'exploiterait sans fin pour en tirer de l'argent. Mais notre pauvre terre est à bout. Elle n'en peut plus. C'est le tout dernier moment pour modifier notre façon de vivre, être plus modestes dans nos désirs, ne pas en vouloir toujours davantage. Une voiture plus performante, le dernier smartphone à la mode, des vacances en avion à l'autre bout du monde. Nous avons été pour vous un très mauvais exemple. Essayez de ne pas le suivre, parlez à vos parents, à vos amis, à vos

connaissances. Montrez que, malgré votre jeune âge, vous avez davantage de sagesse que les adultes.

Il y eut un silence. Stéphanie regardait avec effarement les minois insouciants pleins de gravité tout à coup.

— Madame, dit l'un d'eux, je promets d'être plus raisonnable.

— Moi aussi !

— Et moi, qui harcèle mes parents pour avoir une nouvelle console, j'y renonce.

— Moi, Madame, j'ai un peu peur de ce que va penser mon père. Il dit que l'écologie, c'est de la foutaise.

Stéphanie demeurait interdite. Ainsi, des gamins pouvaient avoir une telle conscience des problèmes de ce monde ? En parler avec une telle maturité ? Les sarcasmes de Xavier résonnaient en elle. Chaque fois qu'installés confortablement devant leur écran géant, un whisky à portée de main, ils tombaient sur une émission traitant ce sujet, son conjoint s'empressait de zapper en grommelant :

— Quelle bande de connards, ces écolos ! Ils nous pourrissent la vie.

Elle se leva, songeuse, parcourut à nouveau l'exposition, tomba en arrêt devant une peinture énigmatique. Une grande masse blanche estompée paraissait en suspension dans un univers bleuté. Elle se pencha pour lire le titre. *Iceberg dans le brouillard*, de Gerhard Richter. Une angoisse l'étreignit. Cette œuvre était bouleversante. Une beauté sourde et attirante s'en dégageait. En face d'elle, on éprouvait une fascination semblable à celle de la proie devant son prédateur. Il aurait fallu fuir, car c'était la Mort qui s'avancait, inexorable, malgré sa douceur envoûtante. Elle se ressaisit, frissonna. Lentement, un souvenir monta en elle. Elle avait déjà ressenti une telle émotion, il y a des

années. C'était également un jour de pluie. Ils s'étaient réfugiés dans un cinéma. Le film se terminerait bientôt. Très vite Xavier, excédé, s'était éclipsé.

— Un navet intellectuel. Je ne supporte pas. Je t'attends au bar en face.

Elle restait rivée à son fauteuil. Sur l'écran, une famille dans un parc observait au télescope une météorite qui fonçait vers la terre. Dans quelques jours, celle-ci éclaterait sous le choc et les hommes n'existeraient plus. Rassemblés en petit troupeau apeuré, les yeux fixés sur le point brillant dans l'immensité qui grossissait sans cesse, ces gens regardaient, impuissants, s'approcher le danger. L'effroi avait envahi Stéphanie, qui ne pouvait quitter des yeux ces images terrifiantes. Le titre du film lui revenait : *Melancholia*, d'un réalisateur danois, von Trier. Il lui avait fallu un long moment pour sortir de la stupeur qu'il avait suscitée en elle.

Elle avait oublié son rendez-vous. Elle marchait dans les rues au hasard. Le monde courait à sa perte et elle s'en souciait comme d'une guigne. Son existence n'était que mensonges et artifices. Les petits élèves lui avaient ouvert les yeux. Elle était complice du désastre qui s'approchait. Continuerait-elle à vivre ainsi ? Avec une telle inconscience ? Son esprit pugnace se réveillait. Serait-elle capable de se mettre aux côtés de ceux qu'elle avait toujours combattus ? En aurait-elle le courage ? La force ? Tournerait-elle le dos à une existence consacrée au plaisir, mais vide de sens ? Une existence très agréable. Elle qui avait été l'associée efficace de Xavier deviendrait-elle son ennemie ? Ils n'étaient pas amants par passion, mais par intérêt, elle le savait depuis toujours. À eux deux, ils se comportaient comme des gangsters, rien de plus. Dans un

domaine qui n'avait pas de secrets pour elle, elle serait utile à ceux qui s'efforçaient de rendre la société plus juste. Elle connaissait parfaitement les lois. Défendrait-elle les associations qu'elle attaquait avec efficacité jusque-là ? Elle le ferait, elle en avait de plus en plus la conviction. Oui, elle mettrait désormais toute son intelligence et sa rouerie à leur service.

Elle héla un taxi, donna une adresse au chauffeur. Au fond d'elle-même, une petite fille tremblante souriait à travers ses larmes.

Crédits photographiques

Wikipedia Commons, domaine public : pp. 9, 37, 47, 77, 113, 133, 143, 151

Wikiart, domaine public : pp. 19, 171

Flickr.com, domaine public : p. 123

Fondazione Magnani-Rocca © ADAGP/Paris : p. 29

www.gerhard-richter.com : p. 179

Thomas Jorion : p. 93

La Congiunta, Giornico : p. 161

www.MarcChagall.ne : p. 59

Daniel Musy : pp. 67 (Musée d'Anvers), 85 (collection privée, Suisse), 105 (église Saint-Bavon, Gand)

Table des matières

Préambule.....	7
1. La Chambre blanche.....	9
2. Celle qui reste.....	19
3. Le Réconfort des objets.....	29
4. La Visite nocturne.....	37
5. Le Petit chien du professeur.....	47
6. Meyn Klein.....	59
7. Les Masques.....	67
8. Le Verrou.....	77
9. Les Amateurs d'art.....	85
10. La Beauté des ruines.....	93
11. Les Secrets d'un paradis.....	105
12. La Femme du commissaire.....	113
13. La Séductrice.....	123
14. Le Cadet des Gonzague.....	133
15. Goya et les enfants.....	143
16. L'Inspiration.....	151
17. Le Dialogue mystérieux.....	165
18. Une Femme vue de dos	169
19. Melancholia.....	179

Remerciements

Merci à Daniel Musy, éditeur des Éditions SUR LE HAUT, pour sa supervision finale du livre, sa mise en page et ses derniers conseils avant publication.

Merci à ma fille Aline, à ma sœur et à mon amie Chantal Calpe pour leurs précieux conseils.

Merci à mon mari pour son indéfectible soutien.

Et merci aux Éditions SUR LE HAUT et à l'Imprimerie Monney d'avoir accepté de publier cet ouvrage.

De la même auteure

Ressacs, roman, éditions de la Prévôté, 1988

Saisons premières, roman, éditions Luce Wilquin, 1989

Le rire des Parques, nouvelles, éditions Luce Wilquin, 1991

L'invitation de l'ange, nouvelles, éditions Luce Wilquin, 1995

Le ravaudage de l'âme, roman, prix de Littérature française du canton de Berne, éditions Luce Wilquin, 1999

L'étoffe des songes, roman, éditions Luce Wilquin, 2003

Syllabes de verdure, nouvelles, avec photos de Xavier Voirol, éditions Société jurassienne d'Émulation, 2005

Le temps où nous aimions, nouvelles, éditions Luce Wilquin, 2008

Une aïeule libertine, roman, éditions Luce Wilquin, 2011

Le mascaret des jours, nouvelles, éditions Luce Wilquin, 2014

L'obsidienne de la nuit, poèmes, éditions de la Maison Rose, 2014

L'enlèvement, roman, éditions Luce Wilquin, 2016

Sur l'estampe des nues, poèmes, éditions de la Maison Rose, 2017

Les portulans de l'âme, poèmes, éditions de la Maison Rose, 2019

Tout au long de nos soifs, nouvelles, éditions Plaisir de lire, 2019

Une femme rousse à sa fenêtre, roman, éditions Plaisir de lire, 2021

Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
Claude Alain Augsburger, *L'Illusion d'exister*, 2022
Sylvie Barbalat, *L'Enfant du serpent*, 2022
Sylvie Barbalat, *Kio*, 2024
Jean-Pierre Bregnard, *Traversées*, 2023
Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022
Laurent Duvanel, *Le côté obscur du cadran*, 2024
Emile Gnehm (édité par Dimitri Viglietti), *Tribulations d'un Loclois*, 2024
Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020
Etienne Farron, *M comme Mallorca*, 2024
Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
Suzanne Humbert, *Le dos rond*, 2023
Suzanne Humbert, *L'Appel de la Cruz de Ferro*, 2024
René Jacot, *Passion Athlétisme*, 2023
François Jolidon, *Jukebox*, 2023
Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc), *Vieillesse, mon beau souci*, 2020
PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
PascalF Kaufmann, *Les cinq saisons*, 2022
Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020
Denis Gabriel Müller, *Poèmes nomades*, 2023
Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
Daniel Musy, *Ivresses poétiques*, 2022
Daniel Musy, *Iconographie du Grand Temple, de La Chaux-de-Fonds*, 2024
Daniel Musy, *Immersion sicilienne*, 2024
Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et voyageur, Charles De La Reussille*, 2020
Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du patrimoine, Lucien et Alain Tissot*, 2022
Robert Nussbaum, *Sonia, éternelle servante*, 2024
Edgar Tripet, *Exils*, 2022
Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022
Edgar Tripet, *Polyptyque*, 2022
Jean- Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022

Ouvrage composé par les Éditions Sur le Haut
Imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Services
La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch
août 2025

ISBN 978-2-9701731-8-2

editionssurlehaut.com
Site d'édition de livres d'auteur·e·s de l'Arc jurassien



DES VIES EN CLAIR-OBSCUR

Dans cette vingtaine de nouvelles, l'auteure confronte des œuvres d'art à son imaginaire et en propose une interprétation insolite. Avec le clair-obscur cher aux peintres comme aux écrivains pour nuancer les émotions humaines.

Dernières parutions: *L'Enlèvement*, roman, 2016, Éditions Luce Wilquin; *Les portulans de l'âme*, poèmes, 2019, Éditions de la Maison Rose; *Tout au long de nos soifs*, nouvelles, 2019 et *Une femme rousse à sa fenêtre*, roman, 2021, Éditions Plaisir de lire.



Claudine Houriet vit et travaille à Tramelan. Elle est peintre et écrivaine. L'écriture lui permet une évasion dans l'imaginaire, une étude approfondie de l'âme humaine, champ d'investigation infini. Dans sa peinture, douceur et véhémence se côtoient. L'affrontement ou l'harmonie des formes et des couleurs sont un écho à une musique intérieure. L'artiste chante la beauté du monde ou exprime son désarroi et son indignation devant sa cruauté, son injustice.

Dernières expositions: Ancienne Couronne, Bienné, 2018; Galerie du Soleil, Saignelégier, 2021; rétrospective, août 2025, CIP, Tramelan. Claudine Houriet a fait partie de VisarteJura jusqu'en 2024.



ISBN 978-2-9701731-8-2

